

VUE GÉNÉRALE DE LIBREVILLE. — DESSIN DE BOUDIER.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup>

### (LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD).

PAR M. EMILE GENTIL.

MISSION DE 1895-1898

Considérations générales. — Comment je devins Africain. — M. de Brazza. — Crampel. — Fourneau. — Maistre. — Mizon. — Séjour dans la Sanga et l'Oubangui. — Première mission. — Difficultés de début. — Mise en route. — Ouadda. — La Kémo. — La Tomi. — Les G'Baggas. — Les N'Dis.



LE VAPEUR DU CONGO. — DESSIN DE GOTORBE.

EN 1892, je n'étais plus un nouveau venu sur la terre d'Afrique. J'avais déjà passé plus de deux ans au Gabon en qualité d'enseigne de vaisseau attaché à la station locale. On m'employa surtout pendant cette période à exécuter des levés hydrographiques, seul ou en compagnie d'autres officiers, sous la direction du capitaine de frégate Rouvier. La grande liberté dont nous jouissions pendant l'exécution de notre travail, jointe à l'attrait de ce travail lui-même, exerçait sur mon esprit une attraction très grande. Si bien que peu à peu je rêvai, à l'exemple de mon glorieux aîné, M. de Brazza, d'accomplir un voyage dans cet intérieur à peine entrevu par quelques rares agents qui en revenaient la plupart du temps malades et fatigués, mais toujours enthousiastes, et se promettant d'y retourner.

En 1890, Paul Crampel, qui avait reçu des fonds du Comité de l'Afrique française, débarquait à Libreville avec quelques agents européens, un Targui nommé Ichekkad et une petite Pahouine nommée Niarinzé. Il avait pour intention de partir du Congo et de rentrer par l'Algérie. Il était jeune; sa fine tête d'apôtre, aux longs cheveux, respirait l'énergie, et sa parole, pleine de charme, attirait à lui toutes les sympathies. En moins de rien, je fus séduit. Aller au Tchad, se lancer dans cet immense inconnu, si plein de dangers

de toutes sortes, n'y avait-il pas de quoi tenter le jeune enthousiaste que j'étais! Nous nous rencontrâmes, Crampel et moi, chez un ami commun, M. Dorlhac, receveur des postes à Libreville, et je lui demandai à l'accompagner. Dès les premiers mots, il accepta; je serais chargé des observations astronomiques... Bref, il ne s'agissait plus que d'une chose, obtenir du ministre de la Marine l'autorisation de partir. Cela ne paraissait pas très commode et j'allais me décider à faire intervenir M. de Brazza, quand tout fut rompu.

Crampel, dans une des nombreuses causeries que nous avons, exprima un jour l'idée qu'un chef de mission devait toujours prendre conseil de son entourage et que si, à un moment donné, un Sénégalais même lui donnait un avis, il ne le dédaignerait pas.

1. Voyage exécuté en 1895-1898. — Texte inédit. — Illustrations d'après des photographies rapportées par l'auteur.

Cette thèse me paraissait, à moi officier, tout à fait extraordinaire. J'estimai que, du moment qu'on était le chef, on devait savoir ce qu'on voulait et qu'on n'avait à prendre conseil de personne... Crampel s'obstina dans son opinion, moi dans la mienne, si bien que je me décidai à le laisser partir seul. J'avoue que j'en eus beaucoup de chagrin.

Peu de temps après, je fis la connaissance d'un agent du Congo, M. Fourneau, qui recevait de M. de Brazza une mission identique à celle de Crampel. Mais au lieu de prendre l'Ouhangui comme voie d'accès, il devait emprunter le cours de la Sanga, créer un poste au point terminus de la navigation de cette rivière, et s'en servir comme de base d'opérations pour pénétrer plus avant et entamer des négociations avec les peuplades musulmanes.

Ce plan, conçu par M. de Brazza lui-même, était parfait. Il ne manquait qu'une chose pour qu'il fût réalisable : des moyens... Fourneau n'était pas outillé pour réussir. Il lui aurait fallu une centaine de Sénégalais; il n'en avait que trente. Il avait très peu de munitions et tout son bagage ne se montait pas à plus de cent charges. Il avait de quoi tout au plus procéder à une première reconnaissance du cours de la Sanga, mais il lui était matériellement impossible de faire plus. Aussi, qu'arriva-t-il? Dès qu'il eut atteint le 4<sup>e</sup> degré Nord, les populations païennes qu'il rencontra, razziées par les Foulbés, s'étaient naturellement groupées en grand nombre; il fut assailli par des forces tellement supérieures, qu'il échappa à grand-peine à un massacre. Il revint donc en arrière, ayant eu l'un de ses compagnons, Thiriet, tué; l'autre, M. Blom, blessé. Lui-même avait reçu un coup de lance au front. Sa retraite, grâce à son énergie indomptable, ne fut pas un désastre, mais il s'en fallut de peu. Quand il regagna le village de Nola, où il reçut un bon accueil, il ne restait à ses hommes que 10 cartouches.

Cette expédition, toute malheureuse qu'elle fût, avait néanmoins donné des résultats. Les itinéraires remarquables de Fourneau nous firent connaître le bassin de la Sanga et de la Mambéré jusqu'au 5<sup>e</sup> degré de latitude Nord, et on eut ainsi une première idée des populations qui l'habitaient.

Crampel, lui, s'était avancé jusqu'à 8°30' de latitude en partant du coude de l'Ouhangui. Faute de porteurs, il dut diviser sa troupe en trois fractions; la première, qu'il commandait lui-même, avait atteint El Kouti. Il fut assassiné là avec son interprète Saïd, et la petite Niarinzé fut faite prisonnière.

Le deuxième groupe, commandé par Biscarrat, ne fut pas plus heureux. Biscarrat fut tué et les quelques hommes qui l'entouraient massacrés ou prisonniers.

La troisième portion, commandée par M. Nebout, prévenue à temps de la mort de ses camarades par l'un des fuyards, se replia et revint à Brazzaville.

Entre temps, le Comité de l'Afrique française avait constitué une deuxième mission sous les ordres de M. Dybowski pour renforcer la mission Crampel, qui arriva à Libreville en février 1891. A Brazzaville, elle



MARCHÉ DE BRAZZAVILLE. — DESSIN DE BOUDIER.

apprit par M. Nebout, le massacre de la mission Crampel; celui-ci se mit sous les ordres de M. Dybowski, lequel, par la mort de Crampel, devenait le chef de la nouvelle expédition. Le point atteint par M. Dybowski est situé dans les environs du 7<sup>e</sup> degré Nord, c'est-à-dire à 200 kilomètres environ de l'endroit où était mort Crampel. Les résultats de cette deuxième mission furent surtout scientifiques. Elle ne rapporta pas de documents bien nouveaux sur les circonstances qui avaient entouré la mort de Crampel, et le doute continua à planer sur ce lugubre drame. Tout ce qu'on put savoir fut que Crampel avait été assassiné chez un chef musulman nommé Schoussi, à l'instigation du Targui Ichekkad. On verra plus tard que ce dernier point est faux. M. Dybowski, après avoir fondé un poste sur la rivière Kémo, à 60 kilomètres de son embouchure, revint en France, malade.

Pendant que la mission Dybowski était en route, Fourneau revenait à Libreville. Mon temps de séjour dans la colonie était expiré. Nous rentrâmes en France par le même paquebot.

Les échecs successifs subis par les missions françaises augmentaient encore en moi le désir de parvenir au Tchad. J'étais hanté de cette idée fixe qui se gravait de plus en plus dans mon crâne de Lorrain et je me souviendrai toujours

d'une certaine soirée passée chez M. Dorlhac avec le secrétaire particulier de M. de Brazza, un de mes compatriotes, M. Walter, et un jeune agent du Congo, Léon Blot. C'était quelques jours avant mon départ... Nous causions du Tchad et de la possibilité de l'atteindre. Très excité, Léon Blot se lève de sa chaise et dit : « Je sais bien qui ira au Tchad. C'est moi. » Je le regardai et lui répliquai : « Vous irez peut-être, mais moi aussi... » Et le lendemain matin je fus chez M. de Brazza pour lui demander de l'accompagner dans l'expédition qu'il projetait et dont



PAYSAGE DE L'OUBANGUI — DESSIN DE GAREN.

quelques rares initiés parlaient à mots couverts. Il me reçut fort bien, mais ne m'encouragea pas. Je dois dire qu'il en agissait ainsi avec tout le monde et qu'il n'avait pas coutume de présenter la carrière d'explorateur sous un jour bien brillant.

Du reste, il n'avait pas besoin de faire de la propagande pour s'attirer les dévouements. Je connais peu d'hommes ayant exercé sur ceux qui les approchaient un semblable prestige... On sentait en lui une de ces personnalités devant laquelle tous s'inclinent. Comme tout le monde, je subis le charme et je me promis de me faire agréer par lui... Je rentrai donc en France où, grâce à la recommandation de mon commandant, le capitaine de frégate Rouvier, je fus mis en rapport avec le sous-secrétaire d'Etat des Colonies, M. Étienne. Ce dernier, avec son affabilité bien connue, voulut bien prendre en considération mes projets et me désigna pour servir au Congo français en qualité d'administrateur de 4<sup>e</sup> classe.

J'étais au comble de mes vœux. Arrivé à Libreville, je ne tardai pas à être mis à la disposition de M. de Brazza, qui était déjà parti dans la Sanga. Il n'entre pas dans mes intentions de m'étendre longtemps sur cette partie de mon séjour au Congo. Qu'il me suffise de dire que, jeune et inexpérimenté, j'eus le très grand bonheur d'être à une école remarquable. Ayant tout à apprendre des choses d'Afrique, je ne pouvais trouver meilleur maître. Le temps que je passai sous les ordres de M. de Brazza (quoique on peut-être parce que nous eûmes tous à souffrir de grandes privations et de rudes fatigues) compte comme le meilleur. Outre le plaisir que j'eus à rendre quelques services, entre autres à faire la reconnaissance de la haute Mamberé avec le vapeur *Courbet*, j'en retirai un enseignement complet et un grand profit.

Au contact de cet homme qui ne s'emportait jamais, on acquérait malgré soi les qualités de calme et de patience sans lesquelles on n'obtient rien en Afrique.

Aussi, quand, après une année de séjour, il m'envoya dans le Haut Oubangui aux ordres du colonel Monteil qui venait d'être nommé Commandant supérieur du Haut Oubangui, n'étais-je plus un novice. Je passai encore quelques mois dans l'Oubangui où je commandai la région située entre Ouadda et Mobaye, après quoi, fatigué et malade, je rentrai en France, après une absence de 33 mois.

La petite expérience que je venais d'acquérir n'avait fait que fortifier mon désir d'arriver au Tchad. Mizon avait eu aussi le grand lac pour objectif. Après un remarquable voyage jusqu'à Yola, il avait tenté une deuxième expédition qui, grâce aux intrigues de la Compagnie du Niger, venait d'échouer lamentablement. Je résolus de reprendre son œuvre pour mon propre compte et je m'adressai à M. Delcassé, alors Ministre des Colonies. Je reçus de lui l'accueil le plus aimable et le plus cordial. Il s'intéressa vivement à moi et m'autorisa à reprendre l'exploration de Mizon. Il m'accorda tout de suite les crédits nécessaires pour la construction

d'un vapeur démontable qui fut nommé *Léon-Blot*, destiné à remonter le Niger, la Bénoué et le Maïo Kebbi à l'époque des hautes eaux. On devait créer un poste à Bifara servant de base d'opérations pour tenter un transport par terre jusqu'au lac Tubury, communiquant, dit-on, avec le Logone.

Tous mes préparatifs étaient faits. Je m'étais assuré la collaboration d'un des compagnons de Mizon, M. Huntzbüchler, et je me tenais prêt à partir, quand je fus arrêté. Nos rapports avec l'Angleterre n'étant pas assez cordiaux, il avait paru au successeur de M. Delcassé, M. Chautemps, que l'on s'engageait là dans une aventure qui n'offrait pas grande chance de réussite, si bien que je reçus l'ordre de surseoir à mon départ. Grâce aux démarches pressantes que je fis, j'obtins enfin de partir, en employant non plus la route du Niger, mais la voie du Congo. On devait m'envoyer des instructions, dès que M. de Brazza, qui était en route pour la France, serait arrivé. Il ne tarda pas du reste longtemps, car j'eus le plaisir de le rencontrer à Marseille au moment où il débarquait, la veille de mon départ.

Arrivé à Libreville j'exposai ma situation à M. Dolisie, le gouverneur, qui m'engagea à prendre la route de la Likouala aux Herbes ou de la Sanga et qui sollicita immédiatement des instructions du ministère.

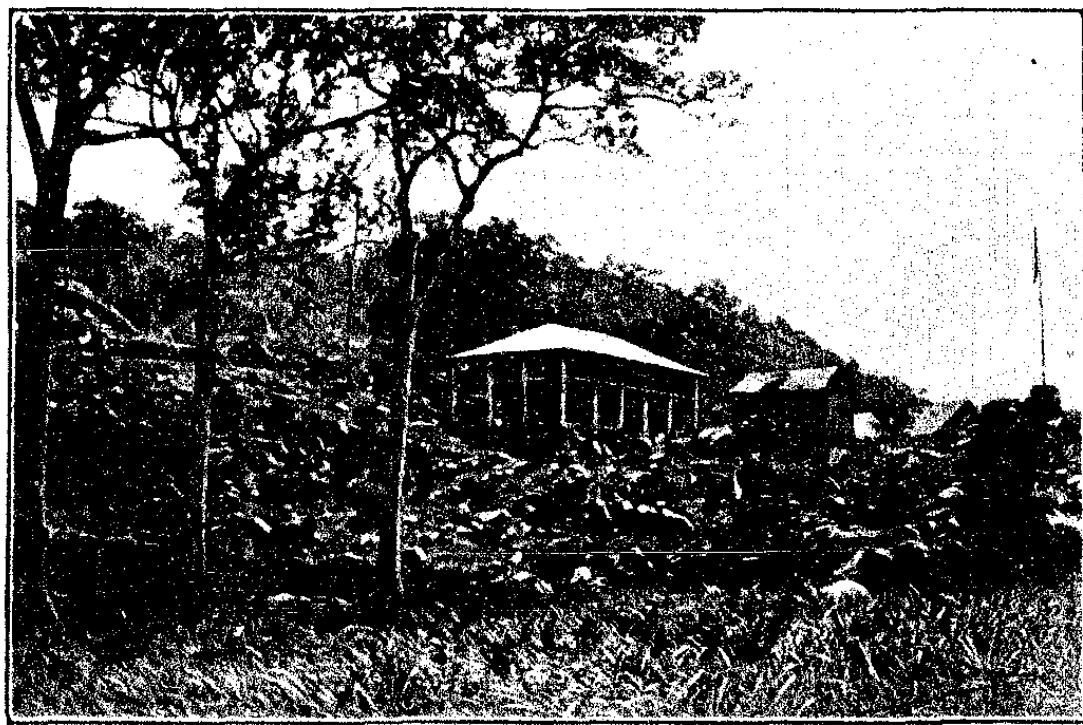
Je profitai de mon séjour à Libreville pour faire démonter pièce par pièce toute la chaudière de mon vapeur, qui n'aurait pas été transportable par la route des caravanes, et j'envoyai à Loango Huntzbüchler et Vival avec notre matériel. Je ne tardai pas à les y rejoindre et l'on commença immédiatement les transports pour Brazzaville.

On a bien souvent décrit cette route de Loango à Brazzaville. Les uns l'ont représentée comme tout à fait agréable à parcourir; les autres, comme un trajet infernal. La vérité, en cela comme en bien d'autres choses, est entre les deux opinions.

Le transport de 1 500 à 2 000 charges a toujours été une besogne très longue et très pénible. La route ou plutôt la piste longue de plus de 500 kilomètres, suffisamment praticable en saison sèche, l'est beaucoup moins en saison des pluies. Le terrain détrempé, les cours d'eau débordants, sont autant d'obstacles à la marche des porteurs chargés d'un colis pesant en moyenne de 25 à 30 kilos. Quand, et c'était notre cas, on avait à transporter des pièces pesant plus de 200 kilos, l'entreprise devenait plus dure. Les porteurs refusaient de s'en charger, ou s'ils acceptaient, c'était pour les déposer à quelques kilomètres du point de départ et s'enfuir. Aussi considérerai-je toujours comme un véritable tour de force le transport qui fut fait de sept de ces charges lourdes, pesant plus de 200 kilos chacune, en moins de 45 jours. Je me hâte de dire que le mérite en revient tout entier à mon camarade Huntzbüchler qui, pour obtenir semblable résultat, ne marchandait ni son temps ni ses peines. J'étais à Loango depuis quelques jours quand je reçus enfin les instructions attendues. Elles étaient courtes et résumées dans une dépêche dont la lecture me consterna tout d'abord, car elle

semblait me prescrire une action plus restreinte que celle que j'avais en vue. Mais je ne tardai pas à me rendre compte — ou tout au moins à me persuader — que je pouvais interpréter dans un sens plus large le texte un peu ambigu de cette dépêche. Et je sollicitai de M. Dolisie un supplément d'instructions.

Pendant ce temps, grâce à la complaisance du délégué de l'intérieur à Loango et à la dévouée collaboration de mes compagnons, toutes les pièces du vapeur étaient expédiées rapidement. Je me mis en route, fin juillet, en donnant l'ordre à Huntzbüchler



LE POSTE DE BANOU. — DESSIN DE BOUDIER.

de continuer les expéditions, et de se charger lui-même d'accompagner les grosses pièces. Le 23 octobre, nous étions tous réunis à Brazzaville, à l'exception du jeune Vival, cet enfant de vingt ans, qui, de retour, depuis six mois, du voyage qu'il avait fait avec Clozel, repartait avec nous. A peine avait-il quitté Loango qu'il tombait, atteint d'une fièvre bilieuse hématurique, qui l'enlevait, trois jours plus tard, à notre affection.



et à celle des siens. C'était une victime de plus à ajouter à la liste déjà nombreuse de ceux qui avaient payé de leur vie la poursuite du même programme. Mais, si la mort d'un soldat attriste ses camarades, elle ne les décourage pas. La place de l'absent fut de suite prise par un jeune homme nommé Prins, qui en fait de passé colonial n'avait guère qu'une connaissance approfondie du Paris joyeux, mais qui, grâce à sa ténacité et à son énergie, ne devait pas tarder à devenir un Africain. Du reste je n'avais pas le choix, car je l'avoue sans fausse honte, nous étions tenus en très piètre estime. Nous étions au dire du Tout-Brazzaville destinés à être rappelés, ou bien, si par malheur nous partions, voués à un irrémédiable échec. Aussi, j'aurais pu chercher un collaborateur parmi les agents en service dans la deuxième capitale du Congo, je ne l'aurais pas trouvé. Je ne le cherchai pas d'ailleurs, je gardai M. Prins et j'eus tout lieu de m'en féliciter.



INDIGÈNES DE L'OUBANGUI. — DESSIN DE MIGNON.

Mon séjour à Brazzaville fut tout entier consacré à la refection

de nos colis qui avaient été bien avariés et dont beaucoup nous manquaient, principalement ceux de vivres mais fort heureusement le vapeur était au complet.

C'était le point important.

Nous étions donc à Brazzaville. Mais il fallait en partir et ce n'était pas commode. Nous avions en effet pour atteindre Bangui à parcourir, sur le fleuve Congo et son affluent l'Oubangui, environ 1 200 kilomètres, et comme la flottille du Congo français se composait juste de quatre petits vapeurs, l'Oubangui, le Djoué, l'Alima, le Faïdherbe, destinés à ravitailler nos postes extrêmes, de la Sanga et du haut Oubangui, dirigés par mon excellent ami Liotard, il était probable que notre séjour serait de quelque durée. Heureusement pour nous, se trouvait à Brazzaville un administrateur de haut mérite doublé d'un excellent homme, M. Chauvot.

Il n'hésita pas un instant à mettre à ma disposition trois de ses vapeurs. Comme on le voit, il ne pouvait faire davantage.

Ma reconnaissance pour lui durera toujours, car ce fut cette généreuse initiative de sa part qui fut cause que nous réussîmes dans notre entreprise.

N'ayant pas reçu de réponse à une demande d'instructions supplémentaires, je pris le parti de me mettre en route, en laissant Huntzboehler et Prins derrière moi avec la mission de rassembler nos colis et de me rejoindre ensuite.

J'emmenai le vapeur. Je pus, dès lors, jouir en paix de l'agréable spectacle qu'on a devant les yeux en naviguant sur le fleuve immense qu'est le Congo, sur son affluent l'Oubangui, encore large, et en bien des points, de plusieurs kilomètres. Végétation splendide, arbres géants, lianes à caoutchouc, c'est une débauche de verdure ; on sent un écrasement de tout l'être devant cette puissance inouïe de la nature. Pendant vingt jours, on ne voit pour ainsi dire que la forêt avec ça et là quelques clairières, où s'élèvent les huttes carrées, en écorce d'arbres, des indigènes.

Appuyés sur leurs lances, on les voit bordant les rives, superbes dans leurs proportions athlétiques, vous regardant passer, immobiles. Leur physionomie sombre et farouche a quelque chose de repoussant. Leurs dents limées en pointe achèvent de leur donner une expression sinistre. C'est bien ainsi qu'on se représente des cannibales et de fait ils le sont avec passion. Si l'on s'arrête dans leurs villages, on trouve, au seuil de presque toutes les cases, des crânes humains provenant de leurs hideux festins. Sans être aussi persuadés que certains voyageurs qu'ils ont des esclaves à l'engrais je suis certain qu'ils en achètent pour les manger. Arrêté un jour dans un village bondjio (ainsi se nomment ces aimables personnages), on me proposa de m'acheter un petit domestique noir contre quatre chèvres...





LA MISSION ACHÈTE DES VIVRES SUR LES BERCES DE L'OURANGUI -- DESSIN DE COTORBE

notre programme de jonction de l'Algérie, du Soudan et du Congo français. Aussi ne primes-nous pas le temps d'occuper solidement les fleuves qui offraient à la navigation une route suffisamment sûre et nous occupâmes-nous surtout des régions situées plus au Nord. Il aurait fallu faire les deux choses à la fois. Les quelques centaines de mille francs qui auraient été dépensées dans la construction de postes de pénétration et d'occupation auraient été largement compensées par les profits qu'auraient recueillis plus tard les commerçants qui se seraient établis sous leur protection et qui auraient pu, grâce à eux, trouver chez l'indigène préalablement éduqué des dispositions plus favorables et une collaboration qui, à l'heure actuelle, fait complètement défaut... Je reviendrai plus tard sur ce sujet.

Le vapeur à bord duquel je me trouvais était le *Faidherbe*, qui plus tard navigua sur le Nil avec Marchand ; il me conduisit enfin à Bangui où j'arrivai en novembre.

Bangui est le seul poste que nous ayons sur l'Oubangui, depuis Liranga, à son confluent avec le Congo, soit environ sur six cents kilomètres. On conviendra que c'est peu.

Bâti sur un rocher au pied d'une colline et en face des fameux rapides de Zongo, il offre à la vue un aspect agréable. Mais le séjour n'y a rien de réjouissant. Tout autour du poste le terrain est mouvementé et couvert de forêts. C'est un véritable exercice de gymnastique que l'on fait quand on veut entreprendre une marche de quelques centaines de mètres. Les malheureux que la destinée a conduits sur le rocher de Bangui n'avaient à cette époque d'autres distractions que de voir arriver de temps en temps un vapeur avec des nouvelles de France... la chasse, il n'y fallait pas songer, sous peine d'être soi-même transformé en gibier... Heureusement que la préoccupation de l'organisation des convois intervenait dans une très notable mesure pour occuper les quelques Européens qui s'y trouvaient et qui sans cela seraient morts d'ennui... J'ai dit, en effet, que Bangui était situé en face d'un rapide. Pendant six mois de l'année au plus ce point est le terminus de la navigation en vapeur. Pendant les six autres mois, on ne peut pas l'atteindre et les navires s'arrêtent à une centaine de kilomètres en aval, à Zinga.

Le rapide de Bangui et ceux qui lui succèdent sur une étendue de soixante kilomètres environ sont très dangereux et on n'y risque pas volontiers un vapeur. Aussi on organise des convois de pirogues avec les indigènes qui habitent le haut du fleuve, et qui se nomment Banziris, Sangos, Bourakkas, etc. Leurs pirogues taillées dans d'immenses troncs d'arbres sont généralement à fond plat, ont la proue et l'avant sculptés d'une façon élégante et portent en moyenne vingt colis de trente kilos avec quelques hommes, sans compter leur équipe variant entre 10 et 16 payeurs. Mariniers remarquables, les Banziris ou les Sangos n'ont pas leurs pareils pour manœuvrer leurs frêles embarcations, au milieu des rapides et des rochers. La pirogue lancée à toute vitesse semble vouloir s'écarter sur les cailloux ; point, un léger coup de perche, des coups de pagaie plus vigoureux, on passe, on est passé. Un chant retentissant et cadencé s'échappe des

poitrines de tous, accompagné par un tam-tam, et l'on continue ainsi pendant deux jours environ ; le troisième on atteint Ouadda.

A mon arrivée à Bangui, Le Bihan, qui m'y avait précédé de quelques jours, était déjà parti avec des pirogues que lui avait procurées M. Michaud, administrateur. Il avait enlevé une bonne partie de notre matériel ; aussi, ne voulant pas attendre le retour de ces pirogues, je me décidai à passer les rapides en vapeur.

J'avais déjà tenté l'opération avec succès en 1893, j'étais donc sûr de moi, et comme le *Faidherbe* était encore capable de donner douze nœuds, j'estimai qu'il était possible de recommencer.

Je me mis en route dès le lendemain. Lancés à toute petite vitesse, nous nous engageons dans le rapide ; les eaux bouillonnent, le courant est d'une violence inouïe. Tenant moi-même la barre, je fais augmenter peu à peu l'alure de la machine, le vapeur semble sauter par bonds, nous avançons doucement, le premier passage est franchi, le deuxième aussi, nous saluons à notre passage la mission catholique des pères du Saint-Esprit qui, récemment arrivés, s'occupent de construire leurs habitations, et nous continuons. Successivement nous passons quatre autres seuils et nous arrivons devant le rapide de l'Éléphant. Il est



UN MANDJA. — DESSIN DE MIGNON.

formidable et presque terrifiant, les eaux arrivent sur les rochers avec un grondement effroyable, la passe où nous devons nous engager est étroite, des tourbillons nous prennent, faisant évoluer le navire cap pour cap, la barre est impuissante, la vitesse est presque nulle. On fait monter la pression à 11 kilos (la chaudière étant timbrée à 9) et finalement après quelques minutes angoissantes nous voici hors de danger. Il n'y a plus qu'à passer le seuil de Mokoangaï, très facile quand on le connaît bien et l'on n'est pas loin de Ouadda. Mokoangaï est franchi, et, tout soulagé, je me prépare à fumer une cigarette, avec la satisfaction





AU MARCHÉ, LES FEMMES SONT ASSISES DEVANT LEURS CALABASSES PLEINES DE GRAINS. — DESSIN DE MASSIAS.

du devoir accompli, je me relâche un peu de ma surveillance, et nous allons nous échouer sur un banc de sable. Une minute après nous étions de nouveau en route, mais l'arbre de l'hélice faisait en tournant un broutement anormal; la vitesse était diminuée, nous avions certainement un accident dans notre hélice. Tant bien que mal nous arrivons à Ouadda; l'hélice est démontée : elle n'avait que deux branches, l'une d'elles s'était cassée. A l'examen, la cassure était brillante sur environ un quart de sa longueur, l'autre partie était rouillée et l'avarie datait de longtemps. Nous venions donc de passer les rapides avec une hélice dont une aile était aux trois quarts cassée. Quand j'y songe encore, j'en ai froid dans le dos. A quoi tient la vie en certaines circonstances !

Enfin nous sommes à Ouadda. On met en place l'hélice de rechange et je renvoie le *Faidherbe* à Brazzaville. Je retrouvai le poste que j'y avais créé à peu près abandonné. Seul un Sénégalais y gardait notre pavillon et une factorerie hollandaise s'y était installée pour faire le commerce de l'ivoire avec les indigènes...

On construisit d'abord un magasin, pour y renfermer le matériel, après quoi on continua l'éducation militaire de nos hommes qui laissait beaucoup à désirer. J'avais alors comme personnel indigène quarante Sénégalais, autant de Soussous, une trentaine de Bacongus recrutés à Brazzaville et une douzaine de déserteurs de l'État Indépendant. Tout le monde était armé, mais en réalité des Sénégalais seuls on pouvait faire des soldats. A part quelques exceptions, tout le reste était surtout bon à faire des porteurs... Des porteurs ! C'est là la question capitale. J'en avais soixante-dix et il me fallait en trouver deux mille. J'étais loin de compte et il ne fallait pas espérer que les indigènes de la rivière en fourniraient. Les Banziris, Bourakkas ou Sangos, riverains du haut Oubangui, sont avant tout pêcheurs et piroguiers. S'ils se risquent dans l'intérieur, c'est pour y échanger leur poisson fumé contre du manioc, qu'ils ne plantent pas, ou contre des cabris, des poules, voire même des chiens dont ils apprécient beaucoup la chair. Ils servent aussi depuis quelques années d'intermédiaires entre les commerçants européens et les indigènes de l'intérieur pour des achats d'ivoire. Ils désignent ces derniers sous le nom de N'dris; c'est un terme de mépris voulant dire : homme de brousse. C'est cette appellation qui les a fait identifier par certains voyageurs avec des populations de la Sanga que l'on nomme N'derés (appellation tout aussi fautive d'ailleurs), et qui ne leur ressemblent

en rien. Les Banziris, qui ne tenaient pas à porter, n'avaient pas non plus grand désir de nous voir entrer en rapports directs avec les soi-disants N'dris, car ils prévoyaient naturellement que leur courtage cesserait par cela même. Aussi quand, désespérant de trouver des porteurs à Ouadda, je me décidai à suivre l'itinéraire précédemment adopté par Dybowski et Maistre, c'est-à-dire la Kemo, j'eus relativement assez de peine à



VEGETATION SPÉCIFIQUE. C'EST UNE DÉBAUCHE DE VÉGÉTALE.  
DESSIN DE BOUDIER.

trouver les payeurs nécessaires. Heureusement que pendant le peu de temps que j'avais commandé la région, j'avais eu la chance de soigner le fils d'un chef bourakka, nommé Droumba, d'une blessure résultant d'un coup de sagaie qui l'avait traversé de part en part.

Ce jeune chef, qui avait succédé à son père, me donna des payeurs et m'accompagna lui-même. Je remontai la Kemo avec presque tout mon personnel, laissant la majeure partie du matériel à la garde d'un sergent-fourrier, nommé Sada N'dyiaie. Nous avions avec nous juste assez de charges pour nous passer des indigènes et faire une reconnaissance avec nos propres moyens. Nous atteignîmes, au bout de trois jours de navigation assez pénible, le point indiqué par Maistre comme s'appelant Krouma; Dybowski y avait fondé un poste dont il ne restait nul vestige. Il était impossible de continuer plus loin par rivière; aussi

pris-je le parti de réexpédier mon embarcation en fer, en même temps que les payeurs et un agent de la maison hollandaise qui nous avait accompagnés jusque-là.

Nous essayâmes en vain de recruter des porteurs. Tout ce que j'obtins de cet agent fut la proposition de me vendre un esclave qu'il me présentait.

Je déclinai l'offre, en lui disant que nous ne nous livrions pas à de semblables trafics et il s'en retournait avec son esclave, quand ce dernier, s'adressant à un de nos interprètes indigènes, lui dit : « Conseille au blanc de m'acheter, je connais la route de Semoussou ». Semoussou, corruption de Senoussi, le nom du chef musulman chez lequel Crampel avait été assassiné, l'offre était tentante... Aussi, je n'hésitai pas et expliquai



CHEFS DES INDOUBRAS — DESSIN D'OULEVAY.

à Krouma que, bien que n'achetant pas d'esclaves, je prendrais tout de même son homme à mon service... Je ne sais s'il comprit la différence. Quoi qu'il en soit, il me répondit : « Je te le donne pour vingt capsules. » Tous frais payés, pertes comprises, c'était au maximum un franc pour prix d'une vie humaine... Ne serait-ce que pour empêcher dans l'avenir semblable trafic, il est légitime que nous apportions parmi ces primitifs notre civilisation, et que, une fois de plus, nous nous fassions les champions et les protecteurs de ces opprimés. Ce but seul suffit à justifier notre expansion en

Afrique. Notre nouveau compagnon avait un nom trop difficile à prononcer, je le baptisai Vingt-Sous. Il nous fournit de suite tous les renseignements que je demandai et nous pûmes nous mettre en route, le lendemain, à destination du village d'un chef nommé Azangouanda, avec lequel Maistre avait passé un traité.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que notre nouveau guide nous trompait. Au lieu de nous faire suivre

une route dans une direction O.-N.-O., nous marchions directement au Nord. Après nous avoir fait parcourir une trentaine de kilomètres sur des sentiers assez mauvais, il disparut subitement. Nous ne le revîmes plus. N'ayant plus d'autres indications que la boussole, nous obliquons à l'Ouest, et après trois heures de marche dans une broussaille épaisse, nous finissons par venir camper auprès d'un clair ruisseau. De temps en temps on entendait des cris partant du fouillis d'arbres qui nous entourait. C'étaient des indigènes qui se réunissaient. Bientôt des tam-tams résonnèrent de toutes parts, et vers la fin de la journée un guerrier armé de pied en cap se mit à nous héler. Grâce à notre interprète, je réussis à le faire venir et lui demandai de nous procurer des vivres... Il disparut et ne tarda pas à revenir avec de nombreux compagnons. Ils avaient bien quelques vivres, mais le désir de les vendre ne semblait pas être leur grande préoccupation.



LE POSTE DE BRÉBÉJÉ. — DESSIN DE MASSIAS.

Ce qui les attirait surtout c'étaient nos ballots de fusils qu'ils auraient voulu posséder. Au fur et à mesure que leur nombre augmentait, leurs exigences devenaient plus grandes : on me demandait de donner un fusil pour une poule... Je me rendis vite compte que l'on voulait essayer un mauvais coup. C'était d'autant plus certain que pas une femme n'était venue vendre. Étant donné ce que je savais des mœurs indigènes, c'était ou une déclaration de guerre à bref délai, ou au moins le signe d'intentions peu bienveillantes. Aussi me décidai-je à rompre le marché et à me remettre en route pour occuper un meilleur point de défense.

Mon monde fut vite rassemblé, les porteurs au centre, encadrés par des Sénégalais. Tandis qu'une avant-garde protégeait la marche, l'arrière-garde avec Le Bihan surveillait les indigènes dont le nombre s'accroissait sans cesse. J'étais à peine de l'autre côté du ruisseau que je découvris une seconde troupe, bien plus nombreuse que la première, se dirigeant vers nous en poussant des vociférations... C'était décidément un guet-à-pens qu'on nous avait tendu. On forma le carré, et cette manœuvre sembla si fort étonner nos agresseurs qu'ils s'éloignèrent rapidement et se tinrent à distance respectueuse... Ces indigènes s'appelaient des G'Baggas.

Mon but étant de les attirer vers nous, par l'appât d'un gain quelconque, je voulais par dessus tout éviter une effusion de sang, et tout en marchant, j'entretenais de loin la conversation par l'intermédiaire de mon interprète. Ayant enfin trouvé un terrain découvert pour nous y installer, nous reprîmes les transactions qui s'effectuèrent sans incident. Le lendemain nous repartons, toujours sans guide et toujours suivis par les G'Baggas, qui ayant rencontré un porteur retardataire se jetèrent sur lui et lui enlevèrent la caisse de perles qu'il portait, ainsi qu'un fusil à piston, sans lui faire de mal. Après quoi ils disparurent. Le soir seulement le porteur dévalisé me rendit compte du fait. Il était trop tard pour essayer de remettre la main sur les objets volés.

Sans aucun renseignement sur les habitants et sur les lieux, des représailles risquaient fort de tomber sur des innocents... Il n'y avait qu'à supporter l'affront et à attendre une meilleure occasion... Après tout étaient-ils si coupables ces primitifs, et la perte légère que nous avions subie valait-elle que le sang coulat?... Je ne le pensai pas et, bien que ma mansuétude dût être considérée par nos voleurs comme un acte de faiblesse, je préfèrai cela à une facile opération de police qui eût fait de nous des meurtriers... Il y a souvent vis à vis de ces sauvages armés de lances ou de flèches plus de réel courage à attendre leur attaque de pied ferme, qu'à céder à un moment d'impatience et d'énervement et à commander un feu de salve dans des masses sans cohésion, sans discipline, qui disparaissent immédiatement en laissant derrière elles des morts et des blessés...

Une dernière journée de marche nous amena enfin, après avoir traversé des marais bourbeux, à une rivière d'une vingtaine de mètres de largeur. C'était la Tomi, deux fois traversée par Maistre. Nous nous disposâmes à camper et, pendant, qu'on s'occupait à débrousser le terrain, un indigène d'une quarantaine d'années environ s'avança vers nous. Il me dit s'appeler Gano et connaître très bien les blancs qui étaient passés chez Azangouanda. Comme il ne paraissait pas très craintif, je lui annonçai mon désir de rester installé quelque temps dans le pays. Il me promit de nous approvisionner et de faire prévenir Azangouanda. Nous étions alors au 1<sup>er</sup> janvier 1896.

Partis de Ouadda le 12 décembre, nous avions donc mis dix-huit jours, arrêts compris, pour franchir une distance à vol d'oiseau d'un peu plus de 60 kilomètres au Nord de notre point de départ et nous avions transporté soixante-dix charges...

Ce résultat était mince et profondément décourageant. Aussi cette journée du 1<sup>er</sup> janvier fut-elle pour moi remplie d'amertume et de tristesse... Une lueur d'espoir me revint après un examen plus approfondi du petit cours d'eau sur les bords duquel nous étions campés. Peut-être pourrait-on y naviguer en pirogue. Si oui, la partie n'était pas perdue. Il fallait d'abord voir en quels termes nous serions avec les indigènes, nos nouveaux hôtes.

Dès la première entrevue avec les N'Dis, ainsi s'appelaient-ils, la glace fut rompue. Azangouanda, un de leurs grands chefs, qui avait un traité avec Maistre, ayant constaté le profit qu'il y avait à nous avoir chez lui, nous apporta ou nous fit apporter tous les vivres que nous pouvions souhaiter à des prix ridiculement bas : deux cuillers à café de perles de verre, soit environ 0 fr. 20 pour une poule, 0 fr. 80 pour un cabri. Quant au manioc qui pour nos Sénégalais et pour nous-mêmes remplaçait le pain, nous en pûmes constituer de suite un stock assez important. Il y a plusieurs manières de préparer le manioc ; aucune, à mon avis, ne vaut celle qu'emploient les N'Dis : la racine plongée dans l'eau pour lui enlever ses sucres vénéneux est ensuite séchée au soleil pendant plusieurs jours et réduite en farine dans des mortiers en bois. Cette farine est très blanche et, si l'on prend la précaution de l'aérer fréquemment, on la conserve assez longtemps.

Les N'Dis continuèrent à nous bien traiter. Leur bon accueil me fit oublier en partie mes découragements des jours précédents. L'idée d'atteindre le Tchad me paraissait moins irréalisable. J'entrevois avec plus de confiance la possibilité de réussir là où d'autres avaient échoué. Les trois grands fragments de notre jeune empire africain ne pouvaient être réunis que par l'occupation du Tchad. J'allais donc contribuer, pour une part, à cette entreprise indispensable à notre expansion dans le Continent Noir.

(A suivre.)

GENTIL.



BARRAGE DE ROCHES DU GRIBINGUI. — DESSIN DE BOUDIER.





TYPES DE NIELLIN. — DESSIN DE MIGNON.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH'

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD),  
PAR M. EMILE GENTIL.

### II

Installation dans la Tomi et reconnaissances. — Fondation du poste de Krebedjé. — De Krebedjé à la Nana. — Transport des charges. — Ravitaillements. — Bonnes nouvelles de Libreville. — Le *Blot* est mis en chantier, puis lancé. — Fondation du poste de Nana B. — Les musulmans de Snoussi.



L'INTERPRÈTE AHMED.  
PHOTOGRAPHIE PIRGIC. BOULEVARD SAINT-GERMAIN.)

Nos rapports avec les N'Dis s'annonçant sous de bons auspices, je me hâtai d'appeler auprès de moi Huntzbüchler, qui, quelques jours plus tard, arrivait à notre campement.

Sans perdre de temps, dès le lendemain, laissant mon fidèle collaborateur à la garde du camp, je montai moi-même dans une pirogue afin de reconnaître la rivière en amont.

Son cours est de plus en plus tortueux, ses rives s'infléchissent en lacets nombreux, se repliant presque complètement sur eux-mêmes, si bien qu'on met plus d'une demi-heure à franchir la distance de deux points séparés à peine de 300 mètres à vol d'oiseau. Au bout de dix heures d'une navigation interrompue parfois pour nous frayer un passage au milieu des branches d'arbres et des barrages de pêcheries fermant complètement la rivière, nous atteignons une zone de rapides qui serait franchissable; mais le cours de la Tomi s'incurve vers la gauche. Il est inutile de pousser plus loin. Nous avons atteint le terminus de la navigation utile. Nous sommes par 5° 45' Nord. Une falaise élevée de 8 mètres au-dessus de la rivière la surplombe. Nous y abordons; le terrain argileux bien découvert offre toutes les commodités pour la création d'un poste. Les indigènes, qui nous avaient suivis pendant notre montée, se rapprochent de nous, ils ne manifestent aucune crainte. Ce sont encore des N'Dis, et les deux chefs G'Bongo et Krebedjé qui viennent me voir m'assurent de leurs bonnes dispositions. D'ailleurs ils connaissent Maistre qui a séjourné chez eux, leur village

1. Suite. Voyez p. 529.

est indiqué sur la carte de ce voyageur sous les noms de Diougonmara et de Gor. Ils m'avouèrent n'avoir pas voulu dire leur véritable nom aux Européens qui nous avaient précédés, sans m'en donner la raison. A quoi bon d'ailleurs insister, l'essentiel est que nous nous entendions.

J'obtiens de Krebedjé et de G'Bongo qu'ils m'accompagneront à notre camp, et nous redescendons la rivière. Un premier point était acquis. J'avais la certitude que nos convois pourraient être faits sans difficulté entre Ouadda et le village de Krebedjé, c'est-à-dire que nous pouvions nous rapprocher de près de cent kilomètres du but. Il y avait par suite lieu de s'installer définitivement à Krebedjé et de faire diriger sur ce point tout notre matériel.

Huntzbüchler s'en retourna donc à Ouadda pour réunir les pirogues nécessaires, pendant que je me préoccupais de trouver des porteurs pour déménager notre camp et occuper le point que j'avais reconnu.

Krebedjé et G'Bongo, qui s'étaient rendus compte du profit qu'ils pourraient retirer du fait de notre présence chez eux, réunirent très rapidement les hommes nécessaires et, en quelques jours, nous étions installés. Le 2 mars, nous commençons le poste : une maison d'habitation en pierre et en torchis, un magasin en pisé s'élèvent, un camp pour nos hommes se construit. En un mois et demi, nous étions tous logés. Peu à peu les convois montaient, nos colis s'entassaient dans le magasin, les pièces du vapeur méthodiquement rangées et numérotées étaient au grand complet sous un hangar.

Huntzbüchler me rejoignait en avril ; mais, surmené par les fatigues que nous endurions tous, malgré son robuste tempérament, il tomba bientôt atteint d'une fièvre bilieuse hématurique. Je le soignai du mieux que je pus, et au bout de quelques jours, il était hors de danger, mais si affaibli, qu'il lui était impossible de faire quoi que ce soit. Un long repos lui était donc nécessaire, aussi décidai-je de le laisser au poste de Krebedjé pendant que j'irais reconnaître la route au Nord. Un chef N'Di, nommé Ernago, qui habitait à une vingtaine de kilomètres du poste, se présenta à moi et voulut bien consentir à nous servir de guide.

Nous nous mettons en route le 15 avril, en suivant une piste assez bien frayée. A une heure de notre point de départ, nous devons traverser la Tomi, large de vingt mètres encore, sur un pont de lianes.

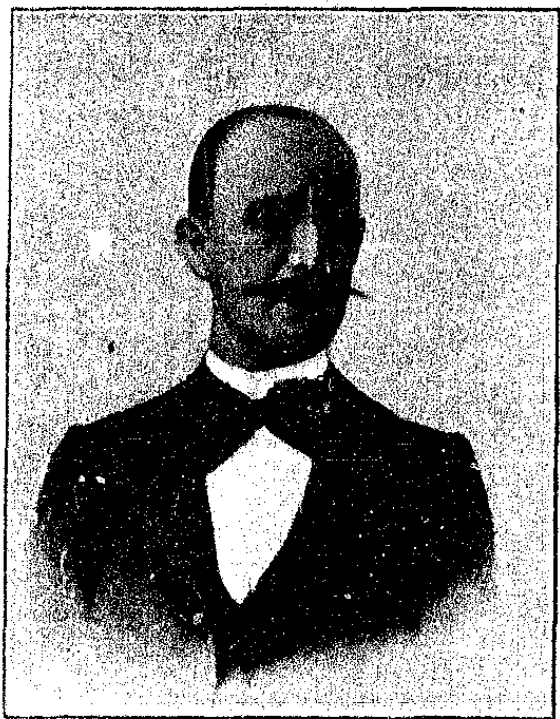
Le paysage est monotone ; de vastes espaces couverts d'herbés ; des arbres nombreux, mais clairsemés.

Nous avons cette fois complètement abandonné la région des grandes forêts. On ne trouve plus d'arbres élevés que le long des ruisseaux que nous traversons. Le soir, nous sommes au village d'Ernago. Il se compose d'une centaine de cases espacées sur les flancs d'une colline rocailleuse. A part quelques notables vêtus d'une espèce de robe en étoffe de coton grossièrement tissée dans le pays, tout le monde est couvert d'un pagne d'écorce tannée, serré à la taille, laissant le torse et les jambes nus. Les femmes n'ont pour tout vêtement que quelques feuilles qui cachent leur nudité. Quelques-unes portent des colliers de perles autour du cou, des bracelets de cuivre grossiers aux poignets et des anneaux au-dessus des chevilles. Les élégantes ont le nez et la lèvre inférieure percés pour y introduire de petites tiges d'étain. Les hommes n'ont pour armes que des lances ou des sagaies et presque pas de flèches, alors que les G'Baggas, au contraire, s'en servent principalement. Ernago nous fait les honneurs de son village avec la plus grande amabilité, et, bien que son visage ne respire qu'à moitié la franchise, nous sommes tout à fait en confiance.

Nous y passons la nuit, autant pour nous approvisionner que pour laisser le temps à Ernago de régler une affaire de ménage très grave.



M. HUNTZBÜCHLER.  
D'APRÈS LE « MONDE ILLUSTRÉ ».



M. DE MOSTUEJOULS (PAGE 545).  
D'APRÈS LE « MONDE ILLUSTRÉ ».

L'une de ses femmes, la plus jeune et la plus aimée (naturellement), était soupçonnée d'avoir accordé en l'absence du mari quelques « menus suffrages » à un galant du village. Il n'y avait pas flagrant délit. Aussi les deux protagonistes niaient-ils à qui mieux mieux. On décida donc de s'en rapporter au jugement de Dieu. Ernago, qui cumulait avec les fonctions de chef celles de féticheur, s'en alla planter sur une termitière une douzaine de petits morceaux de bois. Ils devaient y rester trois jours. Si au bout de ce temps les termites avaient laissé les piquets intacts, la femme était innocente. Sinon elle était coupable....

Décidément l'histoire de tous les peuples est un éternel recommencement. C'était là une épreuve analogue à celles en usage chez nous aux débuts du Moyen Âge. Combien d'innocents ces grossières superstitions ont-elles sacrifiés?...

Ernago tenait beaucoup à rester pour vérifier lui-même ses piquets. Je parvins néanmoins à le décider à nous accompagner dès le lendemain, en lui disant de confier ce soin à un ami qui le préviendrait. Il finit par consentir, et nous partîmes ; le sentier large et bien frayé serpentait le long d'une série de petites collines traversant de jolis bouquets de bois ombrés et des ruisseaux aux eaux claires, la Bazinda, la Moumounie, la M'Bingui, la N'Gougpe, larges de quelques mètres et peu profonds. Nous campons sur les bords de la N'Gougpe. Partout nous avons vu des traces de villages détruits, mais aucune habitation. Nous questionnons Ernago sur l'itinéraire de Maistre. Il nous dit qu'il a passé un peu plus à l'Ouest, sans pouvoir nous renseigner.

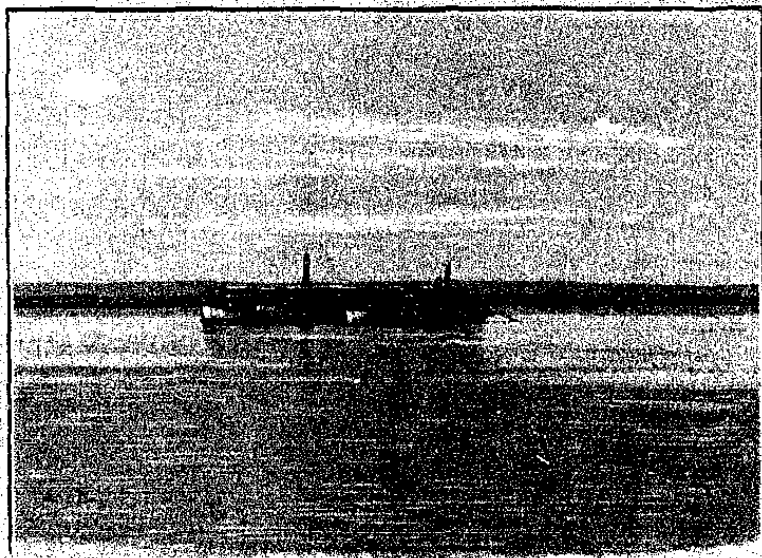
Le lendemain matin de bonne heure, après deux heures de marche, nous arrivons enfin à un très grand village, chez un chef nommé M'Boué. Nous sommes chez les Ungourras. Ernago a l'air d'être en pays de connaissance ; du reste, la langue des Ungourras est la même que celle des N'Dis. Nous sommes admirablement reçus. Aussi, conçois-je les plus agréables espérances au sujet de la poursuite de ma reconnaissance en avant, et je m'endors la joie au cœur. Le réveil fut plutôt désagréable. M'étant informé à quelle distance se trouvait la Nana, rivière indiquée par Maistre comme un des sous-affluents du Chari, on me répondit qu'il y avait peut-être une rivière de ce nom chez les Mandjias, mais que personne n'en connaissait la route, car les Mandjias étant en guerre avec les Ungourras, il ne fallait pas songer à trouver un guide. D'ailleurs les Mandjias étaient des gens belliqueux et ne nous laisseraient pas passer. Je connaissais l'antienne et n'insistai pas. En pareil cas, il vaut mieux ne pas discuter. Je me contentai de dire que je ne craignais pas plus les Mandjias que n'importe quelle autre tribu indigène et que je me réservais plus tard d'aller chez eux moi-même. Patience est vertu d'Africain. Il ne m'aurait servi de rien de brusquer les choses. C'était un retard de trois mois au minimum qui s'offrait à nous. Va pour trois mois. Pourvu que la santé se maintienne, c'est l'essentiel. Je me fis le raisonnement très simple que, désirant recruter des porteurs parmi les indigènes, il fallait éviter de les molester et de leur inspirer de la crainte. Je réfléchissais que le premier contact de la mission Maistre avec les Mandjias avait été suivi d'une effusion de sang ; y aller seul ou avec leurs ennemis sans avoir préparé le terrain, c'était s'exposer de nouveau à combattre, ce qui n'aurait pas procuré de porteurs. Aussi mon parti fut vite pris. Je déclarai aux chefs Ungourras que j'allais m'installer chez eux et que s'ils désiraient commercer avec nous, ils

devraient d'abord nous construire des abris pour recevoir nos marchandises dans un endroit que je choisirais, ensuite nous fournir des porteurs pour évacuer Krebedjé. Cette solution enchantait fort les Ungourras, qui allaient, eux aussi, pouvoir se procurer nos marchandises, soit en nous vendant des vivres, soit en portant pour nous.

L'emplacement du nouveau camp fut choisi, sur un plateau ferrugineux dominant la vallée de la petite



M. PRINS.  
D'APRÈS LE « MONDE ILLUSTRÉ ».



NOTRE VAPEUR LE « LÉON-BLOC » (PAGE 550). — DESSIN DE BOUDIER.



rivière M'Bingui, traversée par Maistre un peu plus à l'Ouest, et qu'il donne à tort comme un affluent du Chari, alors qu'elle se jette dans la Kémo qui appartient encore au bassin du Congo. Le nouveau camp qui s'appela Camp des Ungourras, était situé à peine à une soixantaine de kilomètres de Krebedjé. C'était maigre, mais c'était toujours cela d'acquis.

Les derniers arrangements terminés, nous revenons à Krebedjé, où je trouvai Huntzbüchler tout à fait rétabli. Nous n'eûmes plus qu'à attendre avec patience que les chefs Ungourras vinssent nous trouver avec des porteurs. A la date fixée, c'est-à-dire le 11 mai, personne n'était là. Je décidai d'envoyer Huntzbüchler pour occuper le point que j'avais choisi et recruter des porteurs. Il était à peine en route que M'Boué arrivait avec 300 hommes. C'était décidément un brave homme. On les chargea immédiatement, et ils se mirent en route. Cette première expérience réussit au delà de mes espérances. Pas une charge ne manqua à l'appel. Le portage était créé. Payés très régulièrement, les porteurs arrivèrent assez facilement. Le camp des Ungourras, composé d'abord des quelques cases construites par les indigènes, devenait plus habitable. Sous l'énergique impulsion d'Huntzbüchler, un grand magasin en pisé s'élevait; des cases pour Européens s'édifiaient. Le Bihan dirigeait les convois. Bref, vers la fin de juin, malgré les pluies qui commençaient à tomber depuis un mois, il ne restait plus grand matériel à Krebedjé. A part un boat en acier venant de Brazzaville, tout était transporté.

Ce boat pesait près de 800 kilogrammes, était long de 9 mètres, large de 2. C'était une pièce difficilement transportable; il fallait cependant que ce travail se fit. N'ayant avec moi aucun mécanicien, excepté un forgeron sénégalais, je dus couper cette embarcation en deux, c'est-à-dire faire sauter les rivets réunissant les diverses plaques, suivant un plan latitudinal dans les environs du centre de l'embarcation. Ceci fait, c'étaient encore deux colis de 400 kilos chacun à porter. Ce fut très dur; les indigènes, découragés, n'y mettaient pas grand enthousiasme. Enfin, à force de patience et grâce à quelques cadeaux faits à propos, le boat rejoignait le reste des charges. Nous étions alors au 16 juillet. Un courrier venu quelques jours auparavant m'annonçait l'arrivée d'un petit convoi à Ouadda, composé de quelques vivres. Ce n'était pas suffisant, car les perles de verre qui nous servaient à faire nos achats de vivres allaient nous manquer; il nous en restait à peine une douzaine de caisses. Que faire? Ces perles qui constituaient à peu près l'unique moyen d'échange étaient pour nous indis-

pensables.... J'avais entendu dire qu'une des factoreries de la Société anonyme belge entraînait en liquidation; peut-être trouverais-je là de quoi m'approvisionner. Mais cette factorerie, située à Banzville, en face de Mobaye, étant distante de Krebedjé de plus de 500 kilomètres, c'était donc un millier de kilomètres à faire pour me réapprovisionner.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, nous nous mettons en route, le 16 juillet. Le Bihan et moi, pour Ouadda. Nous étions en



KABA BODI. — TYPES D'INDIGÈNES DU CHARI. — DESSIN DE J. LAVÉE.

pleine saison des pluies. Trempés jusqu'aux os dans nos pirogues, nous descendons la Tomi, et le 18, nous faisons la rencontre de Prins. Il nous rejoignait avec le reliquat de ce qu'il avait pu recueillir de nos charges en souffrance sur la route de Loango à Brazzaville, soit une centaine de colis environ composés de tissus et



de quelques vivres. Il m'apprenait qu'il restait encore environ deux cents caisses derrière, qu'il ne fallait pas compter revoir, car la route était de nouveau fermée par les indigènes en révolte. Les porteurs loangos avaient abandonné leurs charges dans la brousse et s'étaient absolument refusés à recommencer le portage. Cet événement, qui se renouvelait périodiquement, était dû à une occupation insuffisante de la ligne d'étapes. Il n'y avait pas 50 hommes sur toute la route pour en assurer la sécurité. Les indigènes, pillés par les porteurs suivant les troupes armées à destination du haut fleuve, se vengeaient sur ceux qui passaient ensuite et qui étaient sans défense. Il n'y avait qu'une chose à faire pour parer à cet inconvénient : créer des postes et organiser des patrouilles avec des Européens ; mais comme on manquait d'argent, on ne faisait rien. Il fallait donc, en ce qui nous concernait, que nous nous en tirions par nos propres moyens. Heureusement, par compensation aux nouvelles peu agréables que me donnait Prins, il était porteur d'une lettre du Commissaire général, M. de Brazza, qui avait repris la direction des affaires, lettre pleine de promesses et de précieux encouragements pour moi.

Cette lettre, en effet, me confirmait que décidément M. de Brazza approuvait ma conduite et qu'il avait l'intention de nous venir en aide. C'était l'avenir assuré, mais le présent était là, moins agréable ; il fallait se procurer des perles. Je continuai donc mon voyage sur Mobaye.

Arrivé à Ouadda, où je laissai Prins, je me rencontrai avec mon excellent ami, le docteur Cureau, désigné pour servir sous les ordres de M. Liotard, Commissaire du gouvernement dans le Haut Oubangui ; il devait le remplacer le cas échéant. Nous fîmes route ensemble et arrivâmes à Mobaye le 31 juillet. La factorerie de Banzyville était bien en liquidation ; je m'y approvisionnai de près de deux cents colis, principalement de perles dont une bonne moitié au moins n'avait pas cours sur la rivière, et qui me furent cédés presque pour rien. C'était la fortune. En route donc pour le retour aux Ungourras. Le 6 août, nous arrivons à Ouadda. Nous étions occupés à organiser le convoi de pirogues, quand une fumée épaisse apparaît sur le fleuve. C'était le *Faidherbe* qui, sous le commandement de M. de Mostuejoul, avait franchi les rapides et se dirigeait sur le poste. Aurais-je donc en une fois toutes les satisfactions ? De Mostuejoul était le mécanicien destiné par ordre ministériel pour servir sous mes ordres et monter le vapeur. Plus de doute, c'est bien lui ; il accoste mais, cruelle déception ! il n'a pas reçu l'ordre de nous rejoindre, il a tout simplement mission de porter à Liotard un pli extrêmement urgent.

Sur ce navire long de 16 mètres, outre de Mostuejoul, il y a encore deux autres mécaniciens, le second maître Suiry et un sergent sénégalais Demba Doucouré. Brazzaville avait bien fait les choses, trois mécaniciens pour ce petit bateau et aucun pour nous. Il est vrai qu'il s'agissait d'un pli extrêmement urgent, et ce pauvre de Mostuejoul, en prononçant les mots *extrêmement urgent*, en avait comme un tremblement dans la voix. Moi-même je le crus porteur de secrets d'Etat. Plus tard, je sus que ce fameux pli était tout bonnement la nomination de Gouverneur de mon ami Liotard. Récompense bien due et légitimement acquise. Mais tout de même deux mécaniciens auraient suffi pour l'annoncer. J'avoue que, jusqu'à mon dernier souffle, je ne pardonnerai jamais cette mauvaise plaisanterie à son auteur, que je ne nommerai pas ici. Qu'il me suffise de dire que c'était un de mes collègues. Ainsi donc j'allais avoir à mettre en chantier un vapeur et pas de mécaniciens



KABA MARA. — TYPES D'INDIGÈNES DU CHARI. — DESSIN DE J. LAVÉE.

pour le monter. ... Tant pis, je m'en passerai. Tout est prêt pour le départ. Nous nous mettons en route, et, le 20 août, nous arrivons au Camp des Ungourras avec toutes nos charges.

Pendant notre absence, Huntzbüchler n'avait pas perdu son temps. Les chefs indigènes, mis en confiance par ses bons procédés à leur égard, étaient animés de la plus grande bonne volonté. Les Kas, voisins des Ungourras, étaient venus la visiter et l'approvisionnaient régulièrement. L'un d'eux, nommé N'Guéré, tout jeune homme, très intelligent, dont la mère était une femme Mandjia, finit par donner quelques renseignements ; il apprit à Huntzbüchler qu'à quelques kilomètres du poste se trouvait une route allant chez les Mandjias, mais que, pour l'atteindre, il n'y avait aucun sentier. Mon vaillant collaborateur se mit à l'œuvre de suite et entama la construction d'une piste large de 4 mètres. N'Guéré était envoyé chez les Mandjias et revenait avec la promesse de l'un de leurs chefs nommé N'Dokoua qu'il viendrait au poste, dès que je serais de retour.

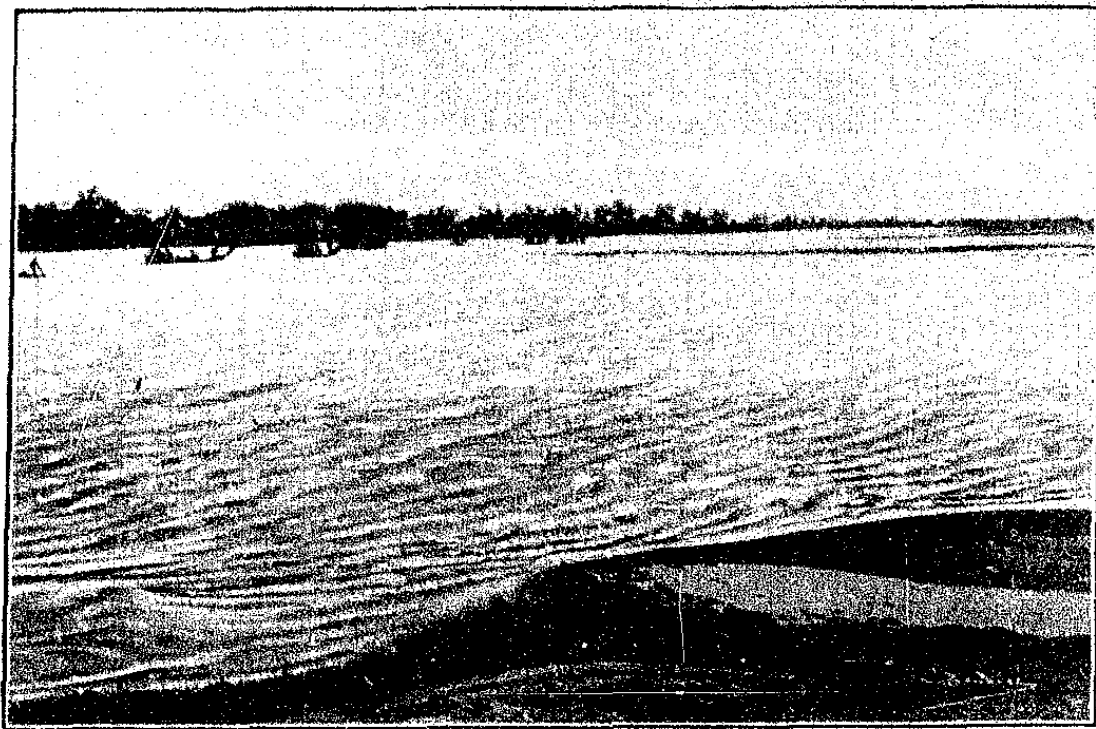
Ces bonnes nouvelles me firent grand plaisir. C'était la presque certitude d'entrer chez les Mandjias pacifiquement, et, par suite, la possibilité d'y trouver des porteurs.

N'Dokoua ne se fit pas trop attendre. Quelques jours après mon arrivée, il était au poste. Témoin de nos bons rapports avec les Ungourras, ses craintes se dissipèrent vite. Il devint causeur et nous raconta que si les Mandjias s'étaient montrés hostiles vis-à-vis de Maistre, c'était parce qu'on avait pris ses hommes pour des Arabes<sup>1</sup>. Il voyait bien maintenant qu'il y avait eu erreur, et dorénavant les Mandjias seraient les amis des blancs. Je profitai de ses bonnes dispositions pour l'interroger sur la rivière Nana. Je comptais me diriger sur le confluent de cette rivière avec la Kouma indiquée sur la carte de Maistre. Mais ses réponses manquèrent de netteté ; il me promit néanmoins de me servir de guide. C'était l'essentiel.

Le samedi 12 septembre, ayant laissé au poste Prins et Le Bihan, nous partons en reconnaissance. Huntzbüchler m'accompagnait. N'Dokoua nous servait de guide.

La route construite par nos hommes, longue d'une douzaine de kilomètres, aboutissait à une piste assez peu frayée. Nous nous y engageons. Toujours même paysage, sauf que les borassus qui avaient presque entièrement disparu sont plus nombreux ; les palmiers sauvages apparaissent. Nous atteignons une petite rivière nommée Fafa. Je crois que nous sommes dans le bassin du Tchad. Pas encore ; la Fafa, grossie de la Guifa, se jette dans la Kemo.

Le lendemain, nous sommes au village de N'Dokoua ; il s'étend dans une plaine au fond de la vallée où coule un petit ruisseau insignifiant, dernier affluent appartenant au bassin du Congo. A 1 kilomètre plus loin, se trouve la source du premier cours d'eau faisant partie du bassin du Chari. C'est la rivière Tané qui se jette dans la Gougou.

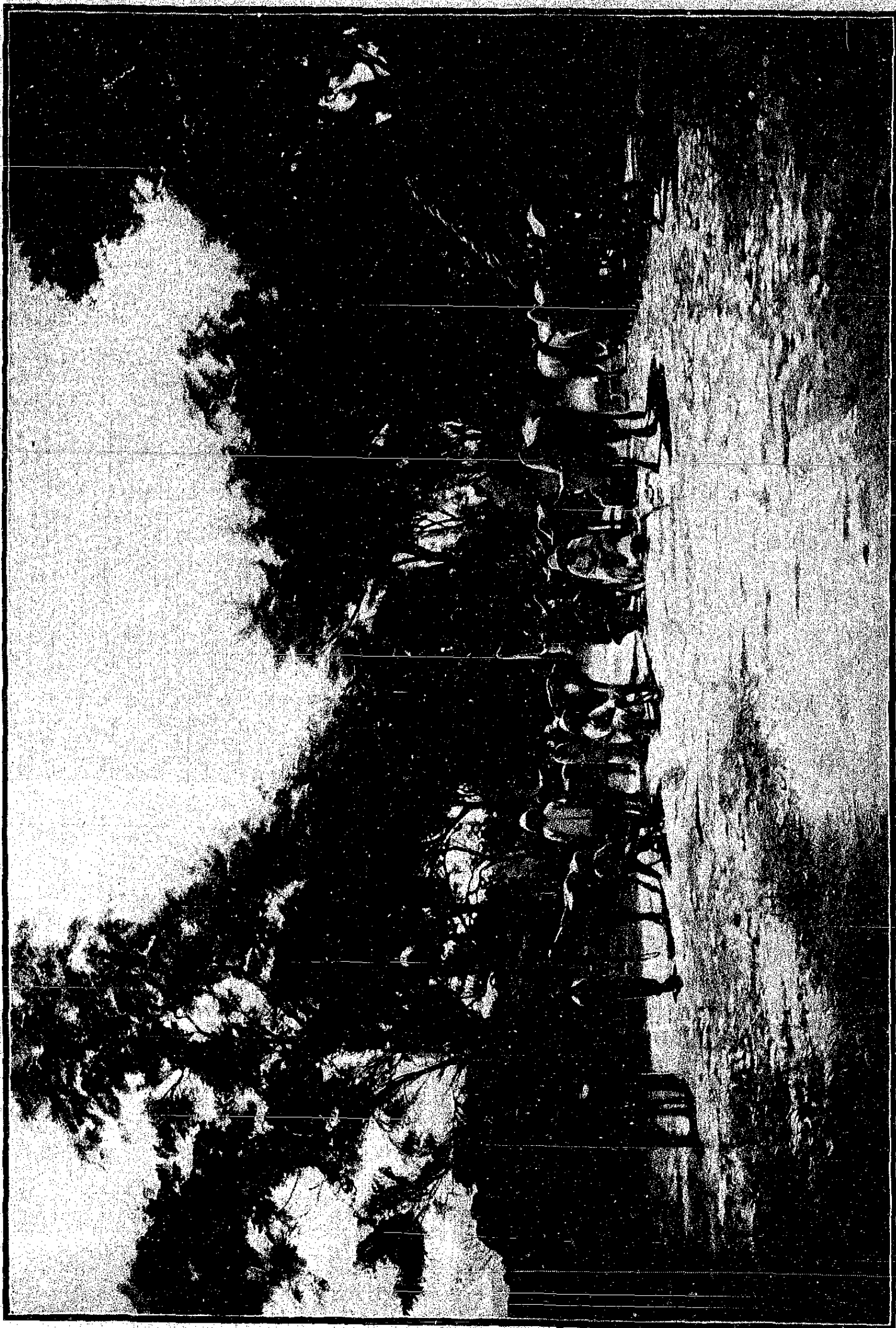


VUE DU CHARI. — DESSIN DE BOUDIER.

Voilà donc un premier résultat géographique acquis et la ligne de séparation des deux bassins du Congo et du Chari (qui, par suite de renseignements inexacts fournis à Maistre, figure sur sa carte à 40 kilomètres au moins trop au Sud) définitivement déterminée. Les Mandjias, nos nouveaux hôtes, sont moins robustes d'aspect que les populations que nous avons rencontrées jusqu'ici ; leur langue aussi est complètement différente et se rapproche beaucoup de l'idiome Baya parlé dans la Sanga. Ce sont d'ailleurs les mêmes mœurs, les mêmes

tatouages, les mêmes armes que dans cette dernière région. Nous restons deux jours chez N'Dokoua, qui

<sup>1</sup> On s'étonnera à bon droit de trouver le mot Arabes connu par ces indigènes ; ils disent en parlant des Musulmans en général *Arabi*, que nous traduisons par Arabes, mais à tort selon moi. La traduction serait plutôt gens de Rabah ou Rabéh. Ce qui me fait adopter cette hypothèse, c'est que les indigènes emploient aussi le mot *Tourgou*, corruption de Tures, nom sous lequel Rabah désignait ses bandes.



ARRIVÉE D'UNE CARAVANE DE SENOÏSSI. — DESSIN DE GOTOREZ.



hésite à nous accompagner plus loin. Il est vieux, ses jambes sont malades, et surtout il a une peur bleue...

Enfin, il se décide tout de même. Nous perdons beaucoup de temps à discourir à chaque village que nous rencontrons (et ils sont nombreux). D'immenses plantations de mil, de manioc les entourent. C'est partout l'abondance et la prospérité. On nous vend quatre poules moyennant une cuiller de perles, soit une valeur de 0 fr. 10. Il n'est si maigre porteur qui, le soir à l'étape, ne s'offre sa poule au pot. Quelle jouissance intense pour tout ce monde-là que de pouvoir se gaver à son aise... On sera misérable plus tard, cela ne fait rien, on aura eu du bon temps... C'est ce à quoi ils pensent surtout...

Notre première étape nous conduit à une colline haute d'une trentaine de mètres au-dessus de la plaine. Le lendemain, après avoir traversé la Gougou, large de 10 mètres environ, nous finissons par atteindre une rivière large d'une douzaine de mètres. On me dit que c'est la Nana de Maistre. Son vrai nom est O'Bandela. Grossie de la Gougou, sa largeur atteint 18 mètres au confluent des deux rivières. Nous sommes par 6° 36', de latitude Nord. D'après l'itinéraire de Maistre, nous ne sommes pas loin de la rivière Kouma, qui se jetterait dans la Nana, laquelle aurait 30 mètres de largeur. Je veux m'en assurer dès le lendemain. Nous faisons une trentaine de kilomètres vers le Nord sans résultat aucun. Je commence à croire que Maistre s'est trompé et qu'il a identifié la Nana avec une autre rivière dont on nous signale l'existence dans le Nord-Ouest et qui s'appelle Nana-Bassa ou Vassa. Les indigènes deviennent plus craintifs. Personne ne veut nous accompagner plus loin. Je décide de revenir sur nos pas et de nous installer au confluent de la Nana et de la Gougou. On reconnaîtrait la rivière plus tard, et, si elle était saine, on y lancerait la coque du vapeur.

Nous étions au 21 septembre. Près de dix-huit mois déjà s'étaient écoulés depuis notre départ de France et nous étions à peine à pied d'œuvre...

Encore une fois, il fallait recommencer la fastidieuse installation d'un poste, constituer des convois de porteurs, refaire cinq et six fois la même route pour surveiller les convois.

Ah ! certes, ce fut bien là la partie la plus ingrate, la plus rebutante, la plus pénible de toute notre campagne. Jamais las, mes vaillants compagnons se prêtèrent sans murmurer à toutes les situations. Sans vivres européens ou à peu près, couchant à la belle étoile, sous la pluie battante ou sous un soleil de feu, ils se chargèrent de tous les convois, recrutant les porteurs, constituant les caravanes, veillant sur les charges. Ils durent parcourir cinq et six fois le même trajet... Ils avaient pour les soutenir la foi dans le succès, qui pas un instant ne nous abandonna. Une camaraderie complète ne contribuait pas peu à maintenir les bonnes dispositions de tous et si j'ai quelque part en moi-même un sentiment de satisfaction intime et profond, c'est non pas l'orgueil du succès qui le cause, mais la joie de me dire que si nous sommes arrivés à nos fins, c'est principalement à cette bonne entente entre nous que nous le devons. Nous étions donc au

21 septembre 1896. Huntz-büchler regagnait le Camp des Ungourras et moi je m'occupais de la construction du nouveau poste. Nos hommes étaient arrivés à une telle habileté dans l'édification des cases que deux jours suffisaient pour avoir une petite maisonnette en clayonnage et torchis recouverte de paille, dont le sol était soigneusement damé. Ils en ont tellement construit de ces cases, les malheureux...

En quinze jours, le camp était à peu près terminé ; Il se composait de six petites maisons pour Européens, d'un grand magasin et d'un



ASPECT DES MONTAGNES DE TOGBAO. — DESSIN DE BOUDIER.

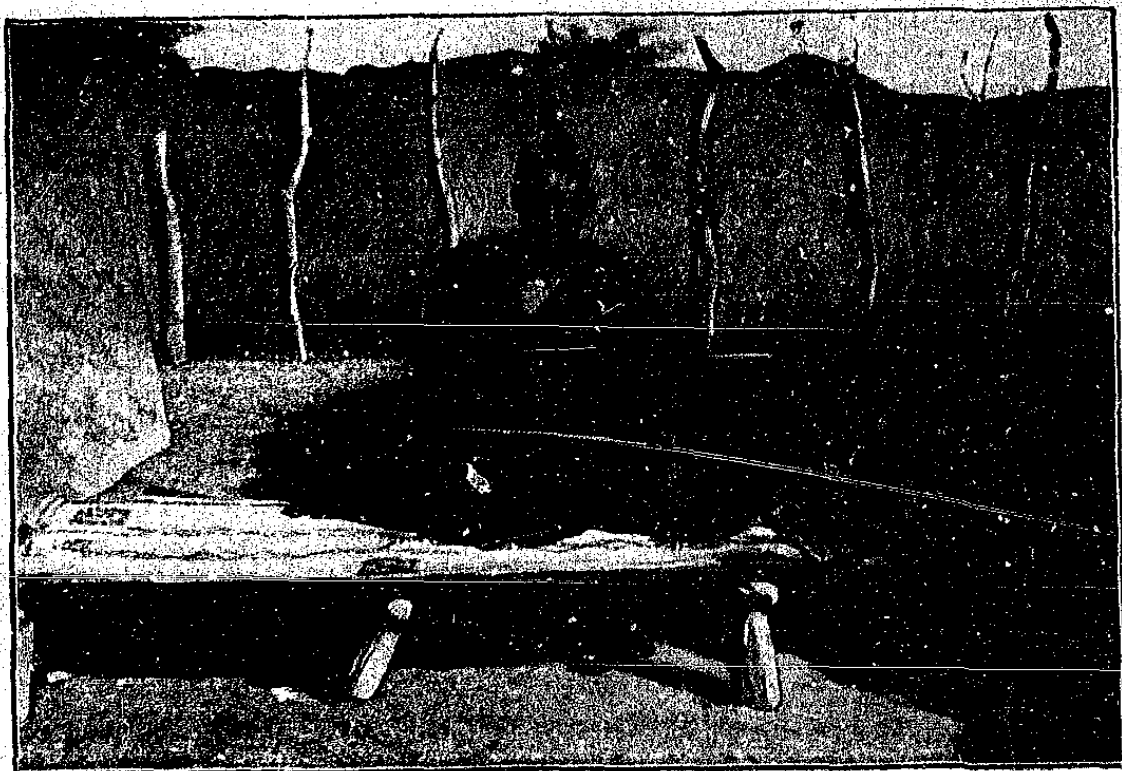
vaste hangar pour abriter les miliciens. Les convois pouvaient arriver ; ils ne tardèrent pas, du reste. Successivement Prins, Le Bihan, puis Huntzbüchler nous amènent des charges en grand nombre. Ce dernier, légèrement fatigué, me remplace au poste et je retourne aux Ungourras, où j'arrive le 15.



Le 20, je recevais un courrier de Ouadda m'annonçant l'arrivée d'un agent, M. Joulia<sup>1</sup>, avec 15 miliciens sénégalais provenant du Haut Oubangui. Le 25, il était au poste.

Ce léger renfort était juste suffisant pour remplacer nos malades ou indisponibles, car M. Le Bihan, dont l'état de santé laissait à désirer, rentrait en France, et une douzaine d'hommes étaient malades ou morts.

Nous allons, Joulia et moi, nous installer à Nana et Huntzbüchler revient aux Ungourras avec Prins. Nous commençons l'établissement des ateliers à bois et à fer et d'une cale de construction couverte. Tout cela est vivement terminé. Il s'agit maintenant de mettre le *Blot* en chantier... J'ai tous les plans nécessaires, mais ni charpentier de métier, ni mécanicien. Mon personnel ouvrier se compose d'un Sierra-Léonais nommé John Sliver, employé au-



LE CHEF DE BOUSSO. — DESSIN DE MIGNON.

paravant à la maison hollandaise à Brazzaville comme graisseur sur l'un de ses vapeurs, d'un forgeron sénégalais nommé Samba Diara, et de deux Sénégalais, anciens chauffeurs à bord d'un des bâtiments de la station locale du Sénégal. Le charpentier se nomme John Tou; il est tout juste capable d'équarrir un tronc d'arbre, et encore suit-il religieusement toutes les courbes de l'arbre. Je réunis tout ce personnel qui, dès le lendemain, se met à l'œuvre. Le malheureux boat, coupé en deux à Krebedjé, est remonté par mes soins avec des boulons et nous nous attelons au rivetage. Quel massacre! que de coups de marteau inutiles! Je ris, je me fâche, je rosse mes apprentis... Bref, en trois jours la besogne est faite, l'embarcation est mise à l'eau: elle est étanche. C'est un succès, mais à quel prix! la coque est toute bosselée sur la ligne des rivets. Enfin, tant pis, nous avons une embarcation à flot qui va permettre de reconnaître la rivière. Au grand bateau, maintenant. C'est au tour du charpentier qui doit faire un vrai travail d'art. La coque doit reposer sur une courbe en bois épousant exactement les formes du navire, laquelle courbe doit être chevillée sur des piliers enfoncés dans le sol. Que de peine pour arriver à un résultat! Enfin il est atteint, et John Tou, qui jusqu'ici a été incapable de faire une caisse convenablement, se révèle un maître. Il est vrai que je ne l'ai pas quitté une seule minute pendant toute la durée du travail... Tout est prêt pour commencer le montage du *Léon-Blot*. Je me passionne pour cette tâche. Les plaques de tôle sont amenées sur le chantier; on les boulonne l'une avec l'autre; les couples se dressent. Un forgeron Mandjia est embauché et nous prête son concours.

Pendant que je fais le métier d'ingénieur et d'ouvrier, Huntzbüchler s'occupe des convois; ils fonctionnent très bien. Aussi je décide de l'envoyer avec le jeune Prins reconnaître la rivière. Le chef Mandjia Makourou, qui est devenu notre ami, me donne des renseignements qui ne laissent pas que de m'inquiéter: il y aurait, à deux jours de marche du camp, des rapides infranchissables. Il était indispensable de s'assurer de la véracité de ce fait.

Le 23 novembre, Huntzbüchler, Prins et une vingtaine d'hommes s'embarquent dans le boat et redescendent la rivière. Je reçois d'eux de fréquentes communications. La rivière est barrée par des pêcheries qu'il faut couper; les troncs d'arbres tombés gênent beaucoup la navigation. Il faut travailler pendant dix jours pour trouver un passage de 4 mètres de large. Les indigènes les aident dans leurs travaux. Enfin la rivière devient plus belle; les rives ne sont plus habitées, plus de pêcheries par conséquent; mais tout d'un coup ils débouchent sur des rapides où ils manquent d'être entraînés.

1. M. de Brazza avait donné l'ordre à M. Liotard de mettre à ma disposition tous les miliciens du Congo en service dans l'Oubangui, ainsi, que deux agents européens, MM. Bobichon et Joulia. L'exécution immédiate de cet ordre n'aurait pas laissé de causer de sérieux ennuis à Liotard. Aussi me contentai-je de lui réclamer un agent et 15 hommes provisoirement.

Heureusement qu'ils ne s'étendent pas sur un long espace. Pendant 8 kilomètres environ, c'est une succession de rapides, de cascades, de chutes. Trois d'entre elles sont surtout merveilleuses : l'eau coule de roches en roches sur une largeur de plus de 50 mètres et sur une hauteur de plus de 10 mètres. C'est un château d'eau naturel de toute beauté. Il ne fallait pas songer à s'aventurer dans ces dangereux parages. Aussi, après avoir reconnu la longueur des chutes en suivant les berges, nos hommes se décident, dès qu'ils aperçoivent un bief navigable, à transporter leur bateau par terre sur les 8 kilomètres qui séparaient les deux zones saines de la rivière. En une demi-journée, c'est chose faite, le boat est remis à l'eau ; il y a bien encore par-ci, par-là, quelques endroits dangereux, mais, somme toute, on peut passer. Ils ne tardent pas à atteindre une autre rivière un peu plus importante que la Nana et qui, grossie de cet affluent, atteint une trentaine de mètres de largeur. Elle paraît profonde. Le vapeur pourra y naviguer. Ils la reconnaissent pendant quelques kilomètres et décident de revenir. Le 8 décembre, ils étaient de retour. Huntzburger m'assurait qu'en nettoyant soigneusement la rivière, le *Blot* passerait aisément. Un point seul restait pour moi dans l'ombre. Ce cours d'eau dans lequel se jetait la Nana s'appelait Guiroungou, d'après les indigènes. Mais Guiroungou voulait dire simplement « grande eau ». Était-ce le Gribingui ? Si oui, nous l'aurions donc trouvé à une soixantaine de kilomètres en amont de l'endroit où Maître l'avait traversé. La rivière Nana, coupée une première fois par ce voyageur, n'était donc pas la même que celle qu'il avait reconnue près du village de Yagoussou. Quelques jours après, mes doutes cessèrent ; le Guiroungou était bien le Gribingui, et on me dit que le village de Yagoussou était situé à deux jours de marche dans le Nord à partir des chutes, et que la rivière (identifiée à tort avec la Nana) qui se jetait dans le Gribingui près de Yagoussou s'appelait Vassa. Peu importe d'ailleurs, car cette hypothèse inexacte du voyageur qui m'avait précédé me faisait gagner trois jours de marche environ. Tout était donc pour le mieux ; il n'y avait plus qu'à travailler d'arrache-pied au bateau. Quatre équipes de riveurs, qui avaient fini par se tirer de leur tâche à mon entière satisfaction, s'y employèrent à qui mieux mieux.

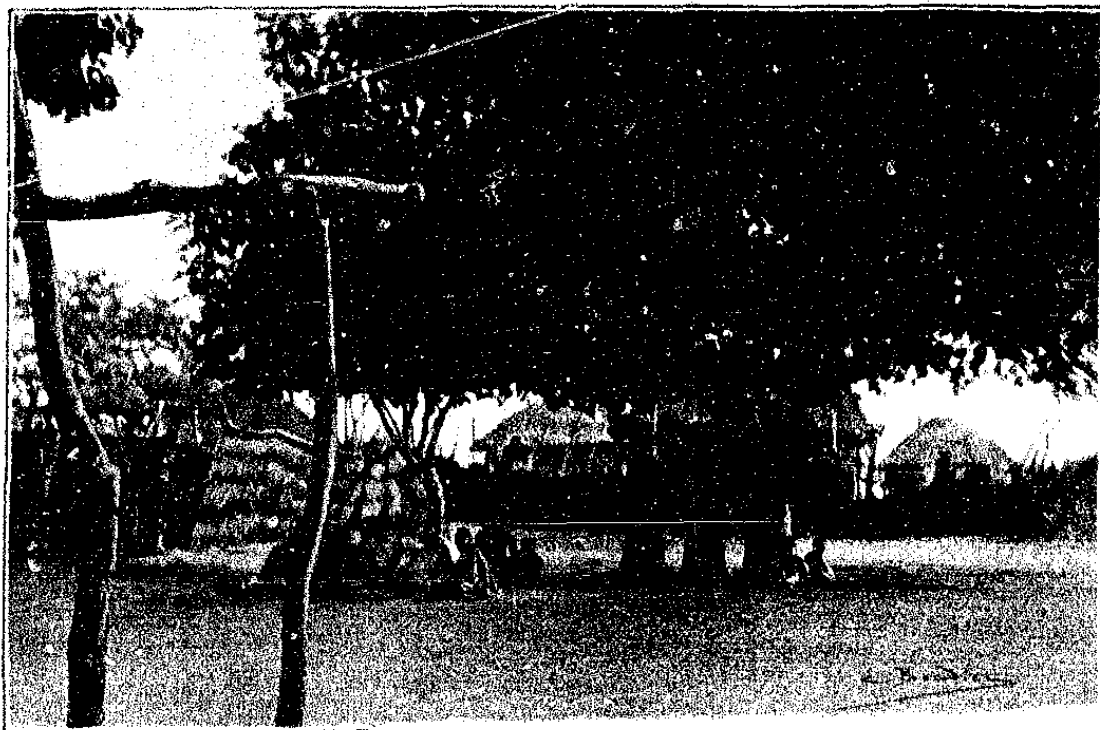
Pendant que ce travail s'effectuait, M. Joulia, envoyé à Ouadda, m'annonçait son retour fin janvier avec M. de Mostuejouls enfin arrivé et un interprète arabe, Ahmed ben Medjkane, l'ancien compagnon de Mizon. On me donnait de plus l'espoir qu'un détachement important de Sénégalais avec deux agents européens ne tarderait pas à nous rejoindre. Toutes ces bonnes nouvelles nous donnèrent une nouvelle ardeur, et la besogne avança si bien que le 25 janvier la coque était terminée et le bateau était mis à l'eau. Quelle fête pour nous tous !...

Il est temps que je donne maintenant quelques détails sur ce navire qui devait nous conduire au Tchad.

Léon Blot était le nom du malheureux ami qui m'avait affirmé qu'il irait au Tchad et que la mort atteignit pendant qu'il essayait avec M. de Brazza de mettre son projet à exécution. Je ne voulais pas qu'il eût un

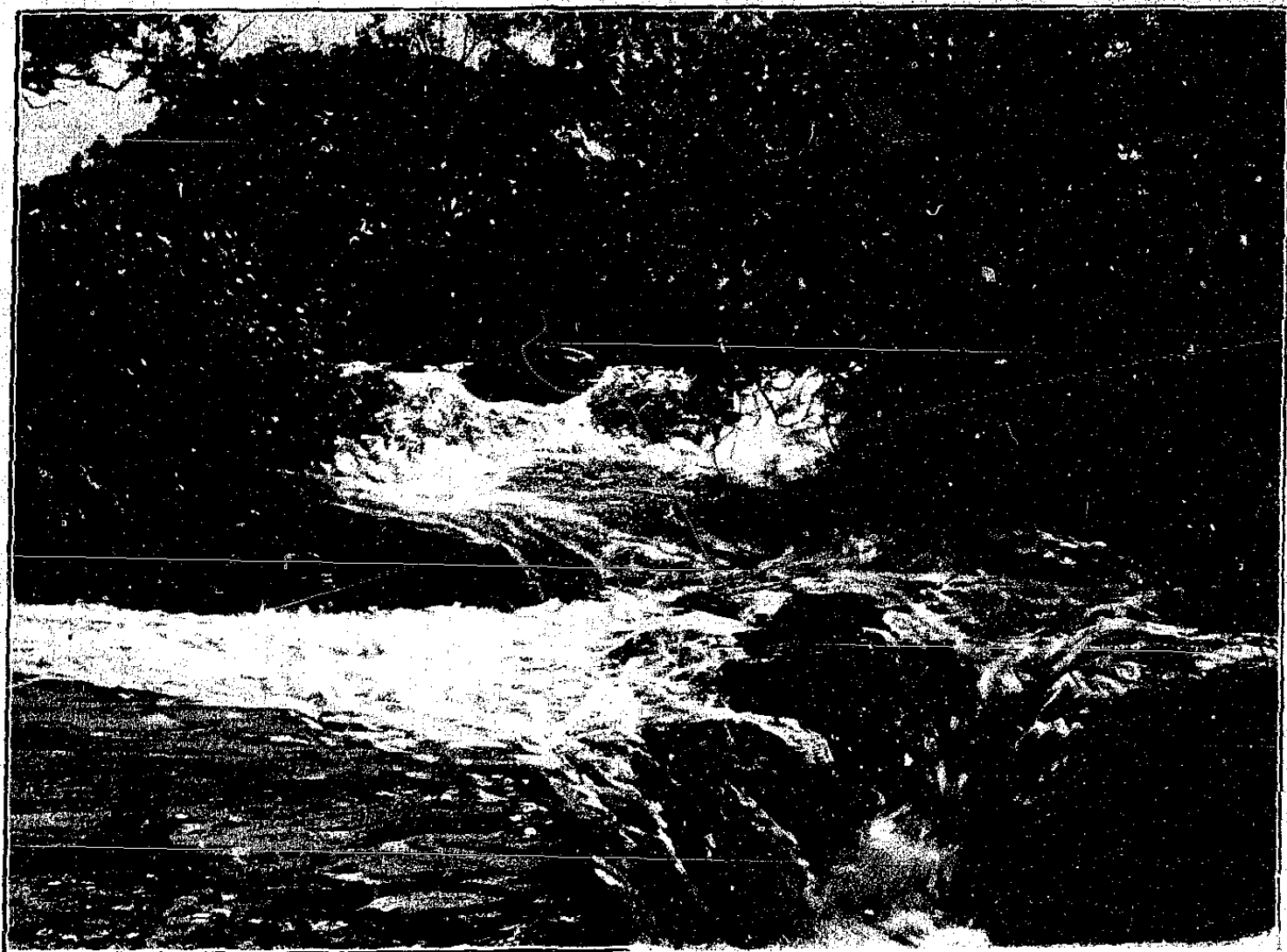
démenti et puisqu'il n'avait pas pu de sa personne réaliser son rêve, du moins un bateau portant son nom naviguerait sur le lac mystérieux... C'est ainsi que fut baptisé le *Léon-Blot*.

Construit par les Ateliers et Chantiers de la Loire à Saint-Denis, il était long de 18 mètres et large au fort de 4. Son creux était de 1 mètre. Son tirant d'eau de 0<sup>m</sup>,40 lège. Chaque poids de 600 kilos embarqué le faisait caler 1 centimètre de plus. Il était mu par une machine de 60 chevaux actionnant une hélice sous voûte ; la vapeur était fournie par une chau-



VILLAGE DE DATÉGNÈRE. — DESSIN DE BOUDIER

dière du Temple. Le navire, une fois rivé, pouvait se séparer en sept parties qu'on n'avait qu'à réunir avec des boulons traversant les couples de jonction. Une bande de caoutchouc trouée pour laisser passer les boulons était interposée entre chaque tranche et assurait l'étanchéité de la coque.



LES CHUTES DE LA NANA. — DESSIN DE ROUGIER.

Dans cette petite rivière, le navire paraissait immense. Je me décidai à en faire trois radeaux séparés. Je fus obligé pour cela de boulonner deux cloisons en acier à deux de ces radeaux pour leur permettre de naviguer. Ce dernier travail ne prit pas grand temps, et, le 29 janvier, Huntzbüchler opérait sa descente de la Nana dans les trois radeaux.

Le 1<sup>er</sup> février, arrivait M. de Mostuejoul avec une des deux baleinières que m'annonçait M. de Brazza ; la seconde ne nous parvint jamais. J'éprouvai un réel plaisir à revoir ce serviteur si modeste et si dévoué, dont le concours m'avait été si précieux dans le passé et qui le fut bien plus encore dans la suite. Lui et Ahmed, c'étaient deux précieuses recrues.

Nous mettons en ordre tout le matériel et, ayant reçu avis de Huntzbüchler qu'il avait heureusement atteint les chutes avec le *Blot*, qu'il avait commencé l'édification d'un camp en aval, vers lequel il faisait transporter les tranches détachées du vapeur, nous nous mettons en route de Mostuejoul et moi pour le rejoindre. Le 20 février, nous étions au nouveau camp que l'on baptisa Nana B.

Il fallut refaire de nouveaux chantiers, construire d'autres abris, remettre la coque sur cale, procéder au montage de la machine et de la chaudière, et enfin monter à côté la deuxième baleinière en acier.

Grâce au dévouement et à l'activité de Mostuejoul, nous pûmes rapidement commencer ces travaux, et en avril, le *Léon-Blot* faisait ses essais. Mais de nouveau, la faiblesse des moyens mis à notre disposition se faisait sentir. Installés au poste de Nana B, nous manquions de tout. Il fallut encore organiser un convoi et renvoyer M. Prins à Ouadda dans l'espérance que les subsides promis par M. de Brazza étaient arrivés.

Notre agent exécuta promptement sa mission ; il eut le bonheur de trouver à Ouadda M. Fredon qui nous amenait 30 Sénégalais et en annonçait 30 autres par prochain vapeur. Il avait de plus une quantité appréciable de perles, du vin et une bonne partie de notre matériel laissé en souffrance sur la route de Loango.

Le capitaine Marchand, avec qui Prins se rencontra également à Ouadda, sachant nos besoins, mit spontanément à ma disposition 800 thalers de Marie-Thérèse.

C'est à ce brillant officier que nous devons également de rentrer en possession de nos charges. On sait en effet qu'avant d'accomplir sa splendide traversée de l'Afrique, il avait passé plusieurs mois à pacifier la

région de Comba à Brazzaville et avait réussi à retrouver près de 12 000 colis en souffrance qui, sans lui, auraient été perdus.

Tout le monde en France a apprécié la belle œuvre de Marchand. — Il m'appartient à moi qui suis son obligé de lui apporter, en plus de mon admiration, le tribut de ma profonde reconnaissance.

Pendant l'absence de Prins, nous fûmes informés par les N'Gaos, nouvelle peuplade avec laquelle nous venions d'entrer en relation, que les musulmans de Senoussi se préparaient à nous attaquer. On dut fortifier le camp et prendre toutes les précautions pour éviter une surprise.

L'arrivée de Prins et de Fredon nous tira d'inquiétude, et nous pûmes choisir la place d'une station définitive. L'endroit le plus convenable était situé à 7 kilomètres dans le Nord-Est de Nana B, au pied d'une colline rocheuse, haute de 80 mètres presque à pic.

On se mit avec ardeur au travail : on fortifia ; on construisit des maisons d'habitation, un camp pour les soldats ; un jardin potager fut tracé.

En juillet, nouvelle alerte qui nous immobilisa encore plus d'un mois. Mais cette perte de temps nous permit de prendre enfin contact avec les musulmans de Senoussi.

Ayant appris notre présence dans le pays, ils s'étaient avancés jusqu'à deux jours et demi de marche de la station Gribingui, et, ignorant nos intentions, se méfiant de représailles au sujet du meurtre de Crampel, ils s'étaient, eux aussi, solidement retranchés.

C'est de cet endroit, nommé Yani Mandji, qu'ils nous envoyèrent deux émissaires escortés d'une trentaine de soldats. L'un, nommé El Hadj Tekour, était un Haoussa ayant accompli plusieurs pèlerinages à la Mecque, et l'autre un Tripolitain presque blanc nommé Salah. Ils étaient porteurs d'une lettre exprimant, au milieu des compliments de bienvenue, l'appréhension d'hostilités de notre part. De l'affaire Crampel pas un mot. Ils nous amenaient quelques chevaux, des ânes et des bœufs porteurs, moitié en cadeaux, moitié pour les vendre.

Je répondis à ce message par une lettre dans laquelle j'exprimais nos intentions pacifiques, et notre désir d'entrer en relations commerciales avec les musulmans. Dans ces circonstances, il fallait nous armer de patience et nous résigner à ne pas bouger.

La faiblesse de nos effectifs ne nous permettait pas en effet de nous lancer sur le Chari en laissant derrière nous des agents et des troupes en trop petit nombre pour être en sécurité, et si l'on songe que le poste du Gribingui était situé à 300 kilomètres de tout autre point occupé par nos soldats, on se rendra compte aisément du sentiment qui me guidait. Profitant des chevaux nouvellement acquis, M. Fredon avec quelques hommes, partit pour Ouadda en courrier rapide. Malheureusement les pluies torrentielles, qui tombaient depuis quinze jours, rendirent la route fort pénible. Il mit un mois pour revenir après avoir crevé trois chevaux. Mais il nous apportait une bonne nouvelle, l'arrivée prochaine de M. de Rovira avec 35 hommes de renfort et des caisses de perles.

(A suivre.)

GENTIL.



OISEAU SULTAN TUÉ PAR M. DE MOSTUEJOLS. SA HAUTEUR EST DE 1 MÈTRE, SES AILES ONT 1<sup>m</sup>50 D'ENVERGURE — DESSIN DE MIGNON.





VUE DU POSTE DE GRIBINGUI. — DESSIN DE GAREN.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH'

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD),

PAR M. ÉMILE GENTIL.

### III

Arrivée de renforts. — En route pour le Tchad. — Descente du Gribingui et du Chari. — Mon voyage à Masséna. — Ma réception chez Gaourang. — Séjour au Baguirmi. — Arrivée au Tchad. — Notre but est atteint.



PILEUSES DE NIL. — DESSIN DE MASSIAN.

Vers la fin de notre séjour à Gribingui, les envoyés de Senoussi revinrent. Les relations s'établissaient cordiales. Malheureusement en retournant chez le Tripolitain Salah fut assassiné et ses bagages pillés, à une journée de marche du poste, par les païens Tambacos.

Cet événement qui aurait pu être gros de conséquences, car il fut un moment considéré comme les représailles du meurtre de Crampel, n'eut heureusement pas de suites fâcheuses pour nous ; les gens de Senoussi se rendirent assez vite compte que nous n'étions pas les instigateurs de ce crime, d'autant que je m'offris à servir d'intermédiaire entre eux et les païens, pour rentrer en possession des objets volés.

Tout ennui semblant ainsi écarté, nous n'avions plus qu'à attendre l'arrivée de Rovira pour effectuer notre descente du fleuve. Le 20 août, à neuf heures du soir, il arrivait au poste.

Le lendemain, laissant à Gribingui une garnison de quatre-vingt-huit fusils et des auxiliaires, nous appareillons pour nous diriger vers le Tchad en effectuant la descente du Gribingui, puis du Chari<sup>2</sup>.

Les eaux très hautes avaient une crue de plus de 6 mètres et atteignaient les branches des arbres-surplombant la rivière, de sorte qu'à certains endroits nous naviguions dans des passages ayant à peine une dizaine de mètres de largeur. Nous étions obligés de nous servir de perches, pour éviter que les montants de la toiture du *Léon-Blot* ne se démolissent contre les arbres. Cette navigation pénible durait depuis quelques heures, quand nous fîmes la

1. Suite. Voyez p. 529 et 541.

2. Les Européens embarqués sur le *Léon-Blot* étaient au nombre de trois : MM. Huntzbüchler, de Mostuéjouls et moi ; l'interprète arabe Ahmed nous accompagnait, l'équipage se composait de cinquante hommes et quatre domestiques. En tout cinquante-huit fusils.

rencontre d'envoyés de Senoussi, amenant un fort troupeau de bestiaux et demandant l'autorisation d'aller châtier les meurtriers de Salah. Peu désireux de voir, à proximité du poste les bandes de chasseurs d'esclaves, je fis comprendre aux envoyés que le moment était inopportun d'entamer une opération militaire, qu'il valait mieux attendre, pour punir les criminels, notre retour du Tchad, qui coïnciderait avec la saison sèche.

D'autre part, connaissant les rapports intimes existant entre Senoussi et Rabah<sup>1</sup>, je leur donnai à entendre que notre désir était d'entrer en relations avec ce dernier. Les envoyés parurent enchantés de mes réponses et se disposèrent à nous quitter. C'est alors que l'idée me vint d'essayer de connaître la situation exacte des forces de Senoussi. Ayant communiqué mes intentions à M. Prins, cet agent s'offrit spontanément pour accomplir cette dangereuse mission.

Craignant que l'appât des fusils d'une nombreuse escorte ne tentât trop fortement Senoussi, j'imposai à M. Prins l'obligation de n'emmener avec lui que deux Sénégalais, et je demandai par lettre à Senoussi de lui fournir une cinquantaine de soldats pour assurer sa sécurité le long de la route.

M. Fredon, qui en mon absence commandait au Gribingui, fut mis au courant de mes intentions. Je lui recommandai de n'envoyer Prins que lorsque Senoussi aurait aussi un représentant au poste. Ceci réglé, les envoyés de Senoussi se mirent en route pour regagner leur pays. Quant à nous, nous poursuivions notre voyage toujours pénible et lent.

La rivière s'élargit de plus en plus; mais pas assez cependant pour que nous puissions prendre les boats à la remorque. Les rives sont inondées, on n'aperçoit que quelques rares habitants. Le paysage peu varié n'offre que des plaines immenses, avec çà et là quelques arbres. Quant aux berges elles-mêmes, elles sont boisées sur une dizaine de mètres d'épaisseur.

De nombreuses pêcheries, installées sur la rivière, témoignent que la région est très peuplée, mais la pluie qui tombe et les inondations s'opposent sans doute à ce que nous voyions du monde.

Pendant deux jours encore, nous naviguons dans les mêmes conditions: la rivière atteint cinquante mètres de largeur et, sauf à de rares tournants, nous pourrions marcher à toute vitesse.

Enfin le 28 août, nous pouvons prendre nos embarcations à couple et marcher à 250 tours. Les vivres que nous avions emportés commencent à manquer. Heureusement nous rencontrons sur les rives très éle-

vées deux indigènes surpris par la pluie, que nous réussissons à faire approcher. On leur donne quelques petits cadeaux.

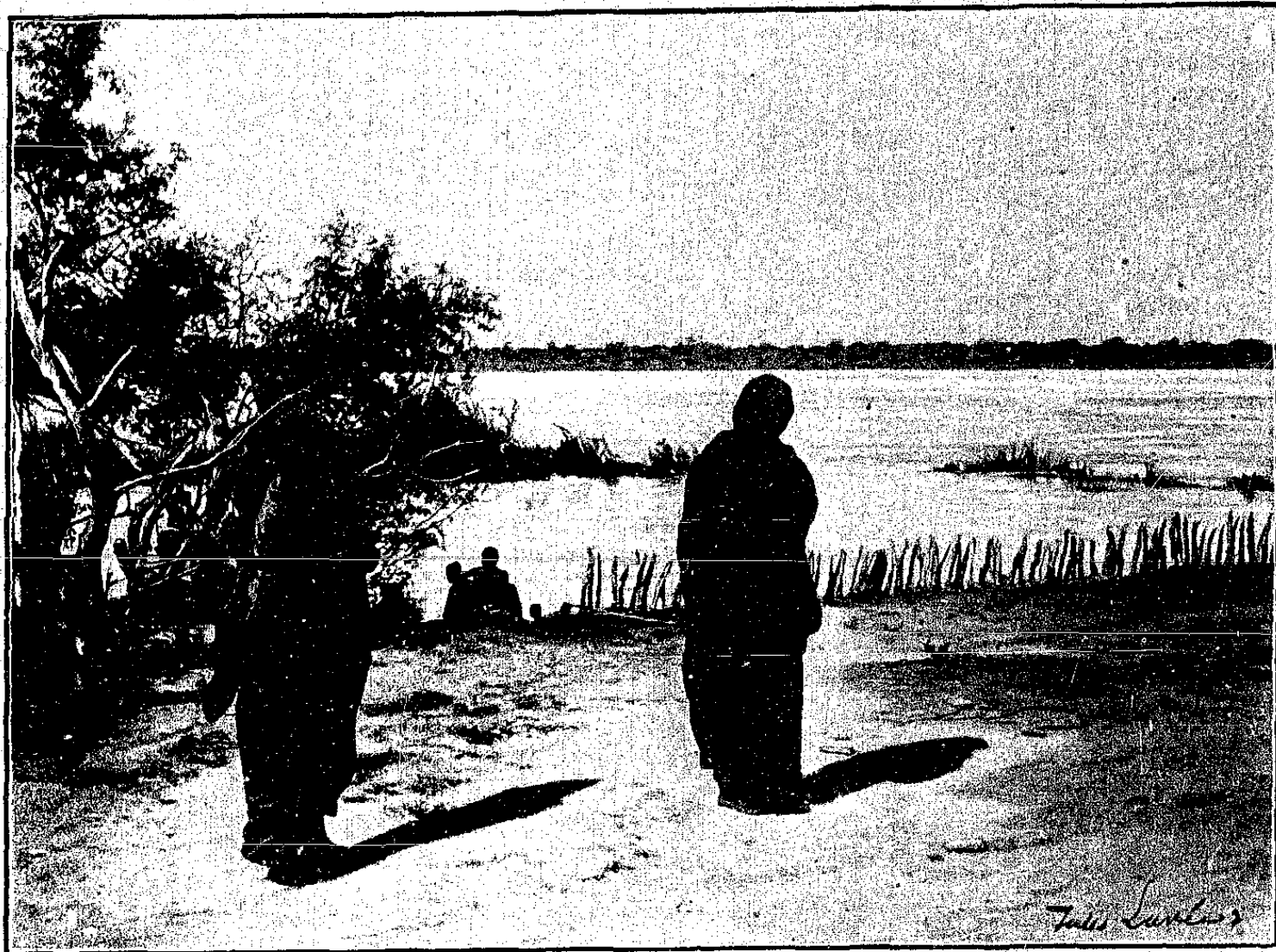
Mais ces gens parlent une langue différente de celle que nous avons entendue jusqu'à ce jour. On dut remplacer la parole par le geste et on finit par s'entendre. Ces indigènes, que nous sûmes plus tard être des Alitou, parlent un dialecte sara. Ils portent le classique costume décrit par Nachtigal et Maître, c'est-à-dire un tablier de cuir par derrière. Nous



TYPES DE SOLDATS BAGUIRMIENS (PAGE 562). — DESSIN D'OLLEVAY.

nous approvisionnons de quelques vivres et nous repartons. Le paysage change, les rives sont élevées et en maints endroits des collines boisées à pic succèdent aux falaises rougeâtres et aux berges caillouteuses.

1. Vers l'année 1889, Rabah, ayant soumis Senoussi, fit épouser à son fils Fadel Allah la fille de son vassal, nommée Hadjia.



LE CHARI, EN FACE DE ROUSSOURI (PAGE 563). — DESSIN DE J. LAVÉE.

Le Gribingui, augmenté par l'apport de quelques affluents assez importants, commence à devenir une voie très navigable. Il atteint en certains points 60 et 70 mètres ; toutefois, en trois endroits, on aperçoit des remous inquiétants, paraissant provenir de roches. On peut prévoir que ces passages seront dangereux lors du retour quand les eaux auront baissé. Nous passons néanmoins sans encombre, et le 30 août, à 3 heures de l'après-midi, après avoir franchi une zone un peu plus étroite dans la rivière, nous débouchons sur un grand cours d'eau de plus de 100 mètres de largeur. C'est le Ba-Mingui ou Bahr-El-Abiod, ou plutôt le Chari.

Depuis la veille, nous naviguions dans des régions vierges de tout passage d'Européens. Pas un être vivant sur les rives. Un silence majestueux régnait autour de nous, qui fut troublé seulement par les marques de joie que tous, Sénégalais et Européens, ne purent s'empêcher de témoigner.

Le Gribingui n'était donc qu'un affluent du Ba-Mingui, lequel formait bien réellement le cours supérieur du Chari. Nous avions atteint 8° 35' en latitude.

Nous séjournons quelque temps au confluent des deux cours d'eau. J'en profitai pour mesurer la largeur du fleuve, qui était de plus de 180 mètres. Nous aurions bien voulu rester là quelque temps, mais nous étions sans vivres. On distribua ce jour-là une boîte de sardines pour quatre hommes. Une tentative faite pour essayer de découvrir un village réussit, mais les indigènes effrayés s'enfuirent.

Je n'avais pas de temps à perdre pour essayer de les attirer, car les nouvelles que j'avais reçues me faisaient prévoir que le capitaine Casemajou, reprenant l'itinéraire de Monteil, devait être rendu au Tchad fin août, commencement de septembre.

Nous appareillons donc. Toujours même silence. Les rives élevées et rocheuses, très boisées, ne semblent être hantées que par des animaux sauvages. C'était un spectacle admirable et une sensation exquise que de voguer sur ce fleuve encore mystérieux. Cependant une réalité brutale nous gâtait une partie de notre plaisir : nous allions avoir à compter bientôt avec la faim et cela n'était pas sans nous causer de très vives appréhensions. Après avoir noté deux affluents importants, le 1<sup>er</sup> septembre, à 10 heures du matin, nous apercevons sur la rive gauche une plantation de mil. Nous nous approchons ; ceux qui la surveillent se sauvent d'abord, puis finissent par s'amadouer. Bientôt ils viennent nous vendre du mil et des giraumons. Nous descendons un peu plus bas pour camper. Nous sommes chez les Kaba-Bodo. Le village de Mandjatezzé, où

Maistre s'est arrêté, est situé à trois journées de marche dans le Sud. Les hommes sont vêtus du classique tablier de cuir. Quant aux femmes, la plupart sont nues. Quelques-unes ont une espèce de pagne en corde tressée, ou des colliers en perles de fer qui ne les voilent qu'imparfaitement.

Ces indigènes, qui possèdent des chevaux, des moutons et des chèvres, sont surtout pêcheurs. Ils nous vendent du poisson fumé à des prix très modiques ; leurs pirogues sont petites, larges de 0<sup>m</sup>,60, longues de 5 mètres au maximum. Ils ont comme ornements des bracelets de cuivre coulé, dénotant de leur part un certain sens artistique.

Nos provisions faites, nous partons. Le fleuve s'agrandit et atteint 200 à 300 mètres ; des îles nombreuses se montrent. Le pays est très peuplé, des villages se dressent sur les rives ou sur les îles, la population entière semble s'être donné rendez-vous sur les berges, pour contempler la vapeur, cette chose qui marche toute seule. Aucun d'eux n'a l'air étonné. Le sifflet seul de la chaudière les émeut. Sans doute la facilité qu'ils ont à se dissimuler dans les îles d'inondation les rassure. Bientôt une nouvelle zone inhabitée se présente à nos yeux. Nous naviguons au milieu des îles, sans distinguer les deux rives du fleuve.

Nous traversons rapidement le pays des Tounias, où nous nous approvisionnons de chèvres et de poules, et le 3 septembre nous nous engageons de nouveau dans une zone déserte. Là encore on sent le besoin qu'éprouvent tous les indigènes de se séparer les uns des autres par de vastes espaces qui, en empêchant le contact immédiat, les mettent à l'abri des incursions de leurs voisins.

Après avoir passé plus d'une heure à manœuvrer au milieu d'un fouillis d'îles, nous finissons par apercevoir, sur la rive droite, deux grands villages et des plantations. Les indigènes sont en émoi, et nous font signe de nous retirer.

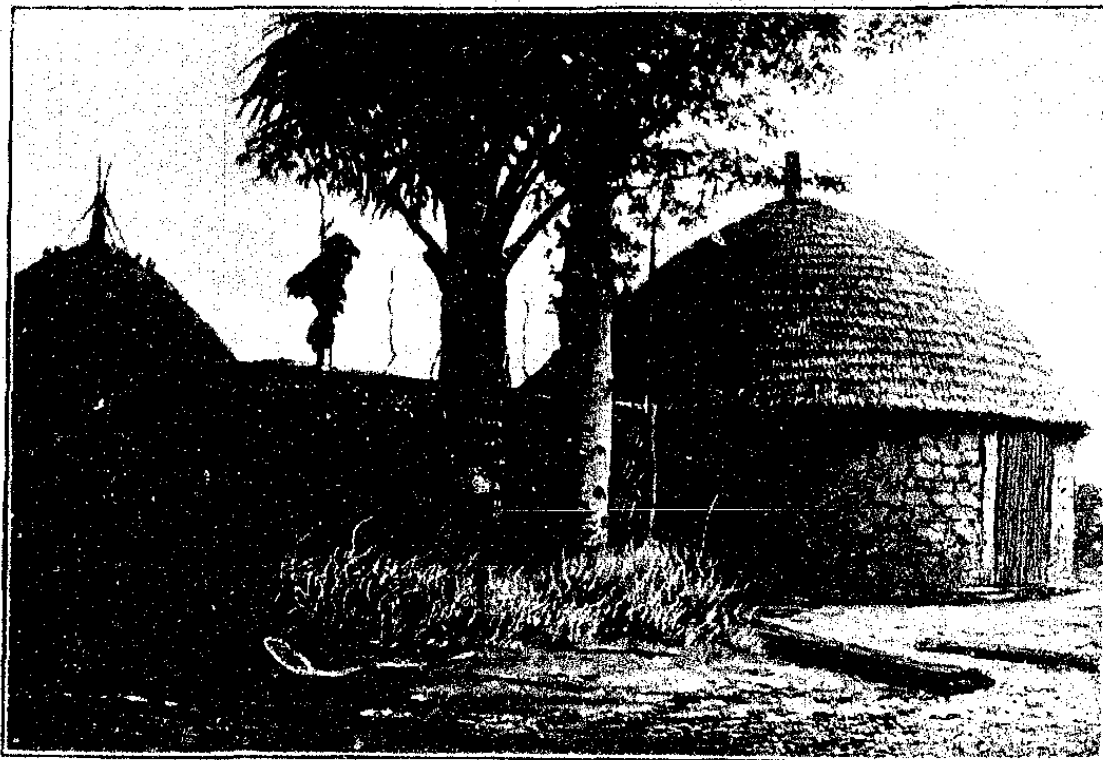
Ne voulant pas effrayer ces gens, nous allons mouiller deux milles plus bas. Ainsi que je le prévoyais, les indigènes ne tardent pas à venir. Ils ont des chevaux et quelques-uns sont habillés de houbous musulmans. Aucun n'est complètement nu. Nous sommes chez les Nyellim, les premiers païens soumis au Baguirmi. Le frère du chef parle quelques mots d'arabe. Nous le décidons à nous accompagner, mais il refuse au moment décisif. Jadis très puissante, l'agglomération des Nyellim tenait toute la région sous son joug. Aujourd'hui très déchus, une partie d'entre eux sont soumis aux Boua, groupement païen très considérable, pouvant disposer de plus de mille cavaliers en cas de guerre et payant lui-même tribut au Baguirmi.

L'autre groupe des Nyellim, encore nombreux, s'est retiré sur la rive gauche et habite des montagnes rocheuses où ils sont inattaquables. Les Boua ont essayé à maintes reprises, mais sans succès, de les vaincre. Nous arrivons chez eux le lendemain ; leur chef se nomme Togbao. Nous y rencontrons quelques Baguirmiens qui viennent nous souhaiter la bienvenue. Nous échangeons des cadeaux, mais le sentiment général est la méfiance. Les

rives rocheuses ne nous procurent pas de bois ; nous en achetons à grand-peine et de mauvaise qualité. Nous avons atteint 9°30'.

Pendant deux jours encore, nous voguons parmi les tribus païennes, très denses, très nombreuses. Nous traversons le pays des Milton, des Boua, des Saroua, et le 7 septembre nous mouillons au village de Bousso, au cœur du Baguirmi.

On est tout à fait étonné en voyant combien rapidement s'exerce l'action musulmane parmi les peuplades païennes. Il y a cin-



VILLAGE BAGUIRMEN. — DESSIN DE GAREN.

quante ans à peine, les Bousso n'étaient pas supérieurs aux autres païens que nous venions de rencontrer. Aujourd'hui, tous vêtus, ayant le sentiment d'une hiérarchie, d'une autorité, tout ce peuple semblait avoir derrière lui des siècles de civilisation. Ils vivaient dans la barbarie, ils sont maintenant en plein Moyen Âge et



cinquante ans à peine ont suffi pour faire franchir à ces primitifs une telle étape. Grâce à Ahmed, l'accueil, d'hostile qu'il était au début, devint bientôt meilleur. Toutefois nous ne réussîmes pas à faire porter un message au sultan du Baguirmi, dont la résidence était située à cinq jours de marche de là. Force donc nous fut de reprendre notre route.

Les rives du Chari, assez élevées, sont très peuplées. Nous laissons successivement derrière nous les grands centres de Laffana et de Maffaling et le village moins important de Bainhanné, où nous nous arrêtons, pour demander s'il serait possible d'envoyer une lettre au sultan. On nous répond que les villes de Bousso, Maffaling et Mondo jouissent seules du privilège de fournir des courriers pour le sultan. Nous cherchons à obtenir des détails sur le voyage de Nachtigal, qui a franchi le Chari en cet endroit ; on nous répond

que nous sommes les premiers Européens qu'on voit dans la région, que tout le pays est terrorisé par la vue de « notre maison qui marche sur l'eau ». Certains même disent qu'ils nous ont vus descendre du ciel après un orage très violent...

Bien que la partie intelligente de la population ait entendu parler des vapeurs par ceux d'entre eux qui ont accompli le pèlerinage de la Mecque, on s'imagine aisément que l'impression produite par notre arrivée si soudaine ait été plutôt de la crainte. D'où venions-nous ? Où allions-nous ? Venions-nous en amis du Baguirmi ou de Rabah ? Autant de mystères pour tous ces gens.

Nous quittons bien vite Bainhanné et, en passant à Mondo, région commandée par Souleyman, beau-frère du sultan, nous avons la bonne fortune de trouver un esclave de ce chef, qui veut bien se charger d'une lettre pour le sultan Gaourang. Ne voulant pas attendre la réponse à cet endroit, nous continuons notre route dans l'intention de nous rapprocher du Tchad. Mais en arrivant en face de Baleigné, nous sommes invités par une délégation des notables de l'endroit à ne pas dépasser ce point, et à y attendre une réponse du sultan. J'en profite pour confier une nouvelle lettre à un de mes Sénégalais les plus intelligents, nommé Boubakar, avec ordre de la porter à Masséna.

Nous séjournons douze jours au même endroit sans recevoir la moindre nouvelle. Très bien reçus néanmoins par les gens du pays, dont beaucoup parlent arabe, nous passons nos journées à nous documenter sur le pays. Des informations ainsi obtenues, il résulte que le pays du Baguirmi, à peine relevé de la guerre soutenue en 1870 contre le Ouadaï, a eu à subir, du fait du passage de Rabah, un choc formidable dont l'effet se fait encore sentir. Le voisinage immédiat de ce flibustier, installé dans le Bornou, étant une menace continuelle pour le Baguirmi, je compris que si nous parvenions à vaincre la méfiance de tous ces gens contre les chrétiens l'occasion serait bonne pour traiter : il suffisait de leur faire entrevoir, avant toutes choses, la communauté d'intérêts existant entre eux et nous.

Je reçus enfin une réponse à ma lettre, réponse assez insignifiante ; mais, chose essentielle, Boubakar revenait accompagné de trois envoyés de l'entourage intime du sultan et ravi de l'accueil qu'on lui avait fait.

Le premier envoyé, dont le titre est *gardaba*, était le troisième personnage de la cour. Le deuxième était l'imam du sultan, un Foulbé, jeune encore, remarquablement intelligent, nommé Malle-Abou-Bakar. Le troisième était un esclave de confiance nommé Mohammed-Fezzani, qui avait accompli plusieurs voyages en Tripolitaine. De l'entretien que nous eûmes avec ces gens, il résultait que le sultan du Baguirmi, Mohammed-Abd'Er-Rhaman-Gaourang, serait très heureux de voir le chef des chrétiens ; mais que, pour calmer des suspicions très légitimes, il valait mieux, pour nous, regagner Bousso, d'où un des agents européens, ou moi-même, pourrait se diriger sur Masséna.



ENTRÉE DU PALAIS DU SULTAN GAOURANG, À MASSÉNA (PAGE 560). — DESSIN DE GOTORRE.

Nous apprenions, d'autre part, que le véritable meurtrier de Crampel était Rabah, et que c'était en grande partie aux 300 fusils enlevés à notre malheureux compatriote que cet aventurier devait ses succès dans le Centre Africain. M'étant informé de l'attitude du Ouadaï à la suite de notre arrivée, on me donna à entendre qu'on supportait avec peine le tribut imposé par le Ouadaï, et que si plus tard on trouvait une occasion, on ne manquerait pas de refuser de le payer. En somme, ce que je voyais me faisait plutôt concevoir de la sympathie pour cet héroïque pays qui, malgré la supériorité des armes, avait réussi à maintenir son indépendance contre Rabah, et qui n'avait qu'un désir, prendre un jour sa revanche.

D'autre part, le Baguirmi étant situé dans notre sphère d'influence, il y avait tout intérêt pour nous à nous allier avec ce pays. C'est pourquoi j'eus de suite l'envie de me rencontrer avec le sultan Gaourang.

Comme il m'était particulièrement désagréable de revenir en arrière, je déclarai aux envoyés qu'il était bien préférable, pour la prompte solution des négociations que nous allions ouvrir, de descendre le fleuve jusqu'aux environs de Bougoman et de nous rapprocher le plus possible de Masséni par la voie du Bahr-Erguieg. Ils approuvèrent ma résolution et se félicitèrent de mon projet d'aller voir Gaourang.

Le Bahr-Erguieg, qui veut dire « rivière étroite », est improprement appelé Batschikam par Barth, qui n'a d'ailleurs fait que le traverser. C'est un bras du Chari qui prend naissance en face de Miltou pour se terminer près de Bougoman. Après une navigation très pénible de cinq jours dans le Bahr-Erguieg, tout encombré d'herbes, nous atteignons Madjé. Nous étions ainsi à une vingtaine de kilomètres de Masséni, par 11° 22' de latitude.

Les envoyés étaient retournés à Masséni. Pour répondre aux cadeaux que j'avais reçus du sultan, je leur en donnai d'autres, et je leur remis une lettre pour le prévenir de mon arrivée prochaine.

Très bien accueillis à Madjé, nous attendons en ce point les messagers du sultan qui viennent nous chercher deux jours après.

Je pars avec Ahmed et cinq ou six Sénégalais. On nous donne des chevaux. Mais au lieu de nous faire franchir d'une seule traite la distance de Madjé à Masséni, on nous fait coucher au village arabe de Blanc. Le chef Youssef nous apporte du lait frais, du lait caillé et du beurre, tant que nous en pouvons souhaiter. Le lendemain de bonne heure, nous nous mettons en route. Nous sommes bientôt rejoints par une magnifique escorte de cavaliers aux vêtements de soie, montés sur de beaux chevaux richement harnachés,

l'escorte augmente à mesure que nous nous rapprochons de Masséni. Nous nous arrêtons au milieu d'une grande plaine et tout ce monde exécute devant nous une brillante fantasia.

Nous arrivons enfin devant les remparts de Masséni, en partie détruits par les Ouadaïens en 1870. Ce qu'il en reste prouve l'importance qu'avait Masséni au temps de Barth. Les murailles, construites en briques sèches, n'ont pu être détruites par les Ouadaïens que grâce aux mines qu'ils



RUINES DE BOUGOMAN AVEC LE TOMBEAU D'ABOU-SIRKIM (PAGE 563). — DESSIN DE TAYLOR.

avaient pu faire placer secrètement par des traîtres. Avant de pénétrer dans Masséni, les cavaliers se rangent derrière nous. Les fusiliers de la garde du sultan sortent de la ville et viennent défilier devant nous en agitant leurs armes et en chantant sur un rythme bizarre : « *La Allah illa Allah Mohammed ressoud Allah.* »



PANTASTA SALUANT MON ARRIVEE A MASSENIA. LA CAPITALE DE GAOURANG, SULTAN DU BAGUIMI. — DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPET.



Après cette brillante manifestation, on nous invite à pénétrer dans la ville. J'avoue avoir éprouvé un peu de désillusion. Masséna ressemble plutôt à un immense campement qu'à une capitale; les maisons sont bien moins jolies et moins bien construites qu'à Matnheffa ou à Baleignéro. On dirait quelque chose de provisoire. Comme je faisais part de mon étonnement à quelques personnages qui m'entouraient, on m'apprit qu'après la lutte soutenue contre Rabah, il y a cinq ans, on avait décidé d'abandonner ce point. Mais peu à peu, la sécurité étant revenue, on s'y réinstallait définitivement. On avait déjà reconstruit une mosquée en briques sèches, et on allait refaire le palais du sultan; ensuite, on rebâtirait toute la ville.

Nous traversons les ruelles bordées de nattes en paille tressée, et on nous conduit chez notre hôte, le Kadé Tehiroma, ministre et précepteur du fils du sultan. Nous avons un logis très confortable, où nous pouvons faire une toilette sommaire. Puis, on vient nous prendre pour nous mener devant le palais du sultan, qui forme à lui seul un véritable village dans la ville.

Entouré de palissades de tous côtés, on n'en aperçoit que des toits en forme de dômes, en paille tressée très élégamment et se terminant par une pointe sur laquelle est enfilé un œuf d'autruche.

Nous nous arrêtons devant l'entrée principale et, durant une heure, sous un soleil de plomb, nous devons assister à un nouveau défilé des troupes et à des fantasias remarquablement exécutées. Les femmes, exclues de ces cérémonies, contemplent les soldats derrière les tapades en paille, et manifestent leur enthousiasme par des *you-you* perçants.

Enfin la porte s'ouvre, le chef des esclaves, ayant derrière lui une douzaine de serviteurs, s'avance vers nous et me revêt de deux boubous, l'un bleu, l'autre blanc, et en donne un à Ahmed. Après quoi, on nous invite à nous retirer chez nous.

Ce n'est pas seulement dans les nations européennes que les grands font faire antichambre. Nous rentrons à notre logis prendre un peu de repos, que la chaleur du jour et les fatigues de la réception rendent indispensable, et on vient nous prévenir que le sultan nous recevra le lendemain, en audience publique.

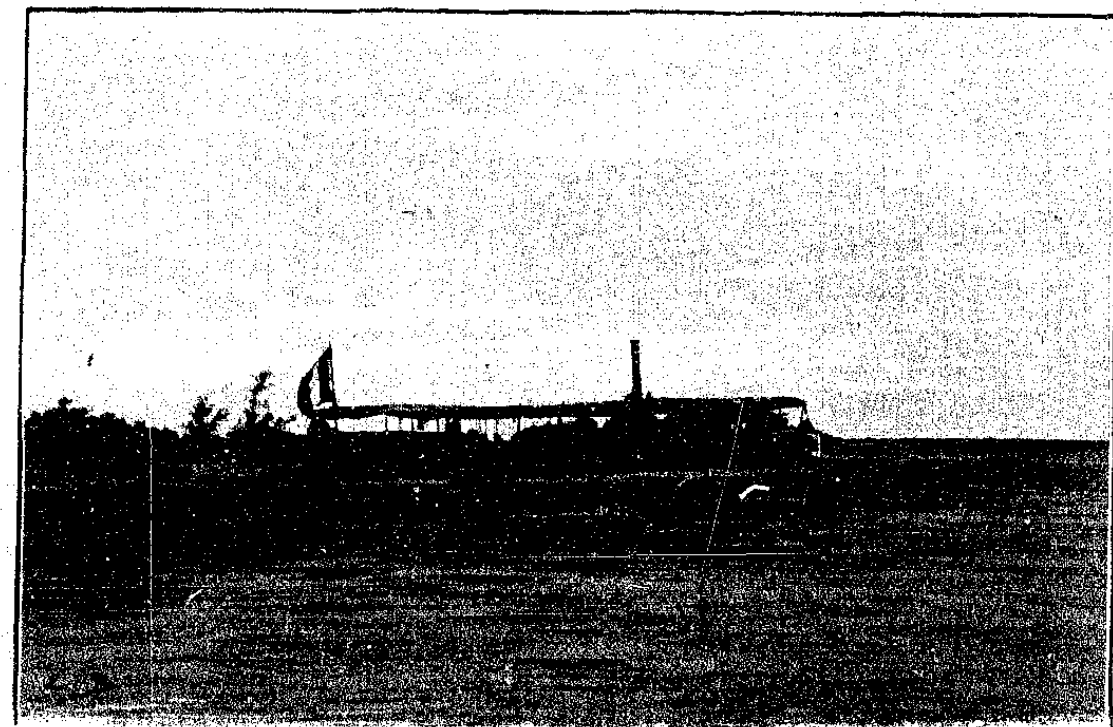
De bonne heure nous nous mettons en route. Comme j'étais plutôt en assez piètre équipage, j'avais fait revêtir à Ahmed son plus beau costume. Après une attente de dix minutes sur la place, on nous introduit. Le sultan, installé dans un grand hall carré recouvert de draperies multicolores, est à l'abri des regards indiscrets derrière une natte. Devant le hall est une immense tente en poil de chameau sous laquelle se tiennent, assis sur le sable, les ministres et les notables. Avant de prendre place à droite et à gauche du sultan, tous s'agenouillent et mettent leur front à terre.

Debout, au milieu de la foule, je présentais mes compliments au sultan et, ne désirant pas me compromettre, je lui fis simplement expliquer par Ahmed le but pacifique de notre mission et notre désir d'établir

des relations commerciales avec le Baguirmi.

Il me répondit qu'il était heureux de nous recevoir chez lui et qu'il verrait volontiers les Français trafiquer dans son pays. Après quoi nous nous retirâmes sans avoir vu le souverain demeuré derrière sa natte.

Dans l'après-midi, je voulus visiter la ville et je m'arrêtai au marché. Malheureusement l'heure des transactions importantes n'était pas arrivée, et, comme on me fit comprendre que l'envoyé d'un grand pays ne pouvait, sans risque de compromettre sa dignité, se mêler ainsi au vulgaire, je dus



LE « LÉON-BLOT » NAVIGUANT SUR LE TCHAD (PAGE 564). — DESSIN DE BOUDIER.

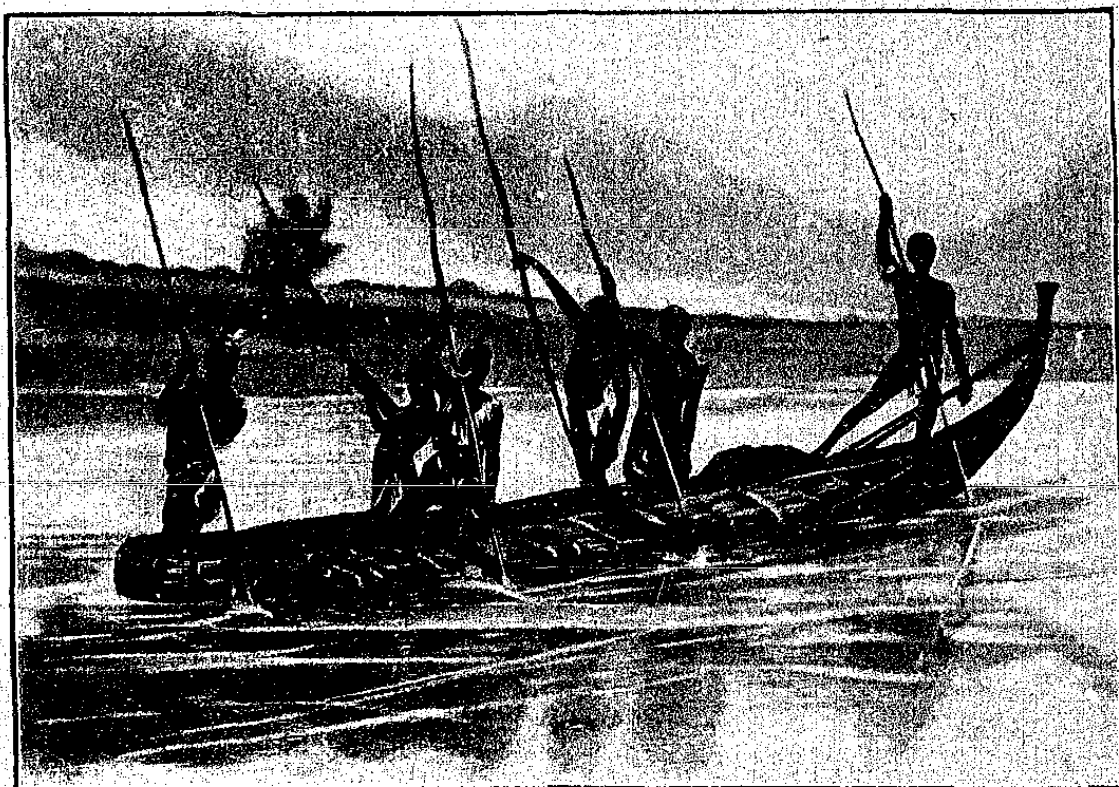
regagner mon logis. J'en avais cependant assez vu pour me rendre compte qu'un Européen pouvait trouver là à peu près tout ce dont il avait besoin, tant en vivres qu'en marchandises.

Rentrés chez nous, nous recevons la visite de personnages importants, de lettrés, et nous terminons la journée par une causerie fort intéressante qui me permit de réunir de nombreux documents géographiques,



historiques et politiques sur le pays. Vers six heures du soir, cinquante esclaves entrèrent chez nous et nous offrirent de la part du sultan des vivres de toute espèce, des friandises de toute sorte. Comme nous sommes trop peu nombreux pour consommer le tout, nous nous attirons une grande popularité en faisant distribuer notre superflu aux pauvres.

Ce fut seulement dans la nuit du lendemain que le sultan Gaourang me donna une audience privée. Même au Baguirmi, le protocole a des exigences. M'étant informé si je pourrais m'asseoir autrement qu'à terre en présence du sultan, il me fut répondu que cela n'était pas possible. Je dus déclarer que, si je ne devais pas rester longtemps, je consentais à me tenir debout, mais que si l'audience se prolongeait, je refusais, comme envoyé d'un grand pays, de m'asseoir par terre. On fut obligé d'en référer au sultan, qui très gracieusement



UNE PIROGUE DE PIRATES DU TCHAD (PAGE 361). — DESSIN DE M<sup>me</sup> CRAMPEL.

m'invita à faire apporter un siège. Cette concession, minime en apparence, nous valut d'être traités avec une grande considération par tout l'entourage du *m'bang* (sultan). Nous quittons donc notre demeure vers une heure et demie du matin, pour nous acheminer vers le palais. Ahmed et mon domestique m'accompagnaient. On nous fit pénétrer dans une série de cours renfermant de nombreuses habitations et toutes garnies de sentinelles en armes. Après quoi on nous introduisit près du sultan. Assis, dans la même salle où il nous avait reçus en audience publique, sur une espèce de trône en bois recouvert de tapis très épais, le sultan nous reçut très cordialement. Il était vêtu d'un pantalon en gros drap bleu soutaché de broderies noires et de vêtements arabes très riches. La tête était entourée d'un turban blanc brodé d'or. Auprès de lui, des parfums brûlaient dans deux cassolettes en cuivre repoussé. La salle était éclairée par la lumière d'une douzaine de bougies renfermées dans des lanternes pliantes. Une vingtaine de sentinelles en armes se tenaient derrière lui, et, trouvant peut-être que c'était insuffisant, il avait à portée de la main cinq fusils chargés...

Si gracieux qu'ait été l'accueil, j'avoue avoir éprouvé, durant les premières minutes, une certaine gêne, qui se dissipa bientôt en présence de la cordialité qui ne cessa de régner pendant cet entretien.

D'apparence jeune, le sultan Mohammed-Abd'Er-Rhaman-Gaourang a un visage agréable, quoique légèrement marqué par la variole. Il doit à son manque d'exercice un certain embonpoint qui suivant toute probabilité, ne fera que s'accroître.

Fils du sultan Abd-El-Kader, qui régnait sur le Baguirmi du temps de Barth, il a passé presque toute sa jeunesse au Ouadaï où il fit toutes ses études. Très instruit et très juste envers son peuple, il est aimé de tous, d'autant qu'il jouit parmi les siens d'une grande réputation de bravoure. Assiégé dans Maïheffa par Rabah, en 1893, ayant livré cinq mois de combats acharnés autour de la ville, il n'hésita pas à se mettre à la tête des siens et, après une lutte désespérée, à franchir la ligne des assiégeants, ce qui lui permit de se replier sur Massénia sans être poursuivi.

Notre causerie ne dura pas moins d'une heure et demie et roula sur la France, sur Crampel, sur Rabah, et sur la politique générale à suivre. C'est cette nuit-là que fut décidée, en principe, la signature d'un traité entre le Baguirmi et la France.

Notre séjour à Massénia se prolongea quinze jours. Je revis le sultan presque tous les jours : une fois en audience publique où seul j'étais assis sur un tapis, et les autres fois pendant la nuit. Durant ces nouvelles entrevues, Gaourang, évidemment rassuré sur mon compte, ne s'entoura plus du même luxe de précautions. Nous finîmes même par nous voir seul à seul, avec Ahmed comme interprète et comme témoin.

Gaourang a l'habitude de sortir deux fois par semaine en grande pompe et d'aller faire une tournée aux

environs. J'étais de toutes ces sorties et le grand plaisir du sultan était de faire manœuvrer devant moi ses soldats.

Je dus même céder à ses instances et faire parader devant lui une vingtaine d'hommes que j'avais fait venir du vapeur. Nos Sénégalais eurent un grand succès, moindre cependant que notre clairon, dont les notes vibrantes excitèrent l'enthousiasme général.



EL HADJ FOUGÈRE, ENVOYÉ DE SENGOUSS, VIENT EN FRANCE AVEC M. GENTIL.

Et cependant l'armée baguirmienne ne manquait pas de musique. J'y ai compté au moins une douzaine de tambours, des flûtes, des trompes et un clairon provenant d'un fabricant du faubourg Poissonnière.

On ne doit pas s'étonner de trouver de tels objets en plein Centre africain. Il ne faut pas oublier que ces régions sont en communication constante avec Tripoli, dont les caravanes approvisionnent les marchés du Ouadai et en proportion moindre ceux du Baguirmi.

La religion musulmane et la facilité des communications ont introduit dans ces régions une civilisation relativement avancée. On s'y trouve, à ce point de vue, au Moyen Âge. Les sultans du Ouadai et du Baguirmi, en gens pratiques, ont su éviter la grande féodalité héréditaire, cause en Europe de tant de luttes sanglantes.

Se méfiant de leurs proches ou des gens à qui leur naissance donne une certaine influence, ils leur confient rarement des commandements de régions. Ils réservent presque toutes les fonctions importantes à des esclaves de confiance, qu'ils peuvent révoquer à volonté et qui n'ont pas le temps de se créer une popularité suffisante dans les territoires qu'ils administrent, pour que leurs enfants puissent leur succéder.

Au point de vue religieux, la grande majorité du pays est musulmane. La minorité des habitants seulement est lettrée et les plus grands savants possèdent tout au plus la science enseignée au VI<sup>e</sup> siècle à l'école d'Alexandrie. On trouve néanmoins quelques personnages qui, ayant beaucoup voyagé, ont acquis des idées très larges et ne sont pas réfractaires à l'introduction de certains perfectionnements de notre civilisation.



CAMANA, DEUXIÈME BAGUIRMIEU, VIENT EN FRANCE AVEC M. GENTIL.

Il faut dire d'ailleurs que les Baguirmiens proprement dits, conquérants du sol, ne sont musulmans que depuis un siècle environ et ne paraissent pas très fanatiques.

Bien que les légendes baguirmiennes fassent remonter l'origine de la race à quatre personnages venus du Yémen, il paraît plus certain qu'ils descendent des tribus fétichistes établies au Nord du lac Fitri.

Ils vainquirent d'abord leurs voisins immédiats, les Boulala, et unis à eux ils soumièrent successivement les Foulbés installés près de Massénia, et les groupements arabes très nombreux fixés un peu dans tous les territoires du Baguirmi actuel. Les vaincus payèrent tribut, mais réussirent à donner leur religion aux vainqueurs. Aujourd'hui Boulala, Foulbés et Arabes forment la population baguirmienne.

Je n'insisterai pas davantage sur le Baguirmi, bien que j'aie encore beaucoup de choses à en dire. Je reviens à notre séjour à Massénia.

Comblé d'attentions et de soins par l'entourage de Gaourang, je ne perdais pas de vue l'objectif de mon voyage, et dans une des dernières entrevues que j'eus avec le sultan, je lui exprimai mon désir de pousser jusqu'au Tchad. Il fit son possible pour m'en dissuader, disant que c'était folie pure de s'aventurer avec si peu de monde dans un pays occupé par Rabah, que je ne devais pas oublier qu'il avait tué Crampel, et que pareil sort nous attendait

infailliblement. Il est certain qu'en parlant ainsi il était sincère, mais il est fort probable que la crainte de nous voir nouer des relations avec Rabah entraînait pour quelque chose dans ses préoccupations.

Aussi lui demandai-je, afin de le rassurer, de vouloir bien me donner deux hommes, dans lesquels il avait confiance, pour nous servir de guides. J'ajoutai qu'étant si près du Tchad, nul dans mon pays ne compren-

draît que nous nous arrêtions en route et que, d'ailleurs, les Français ne craignaient personne. Gaourang était jeune; il consentit à notre départ et nous adjoignit deux hommes remarquables, l'un, l'aguid Mondo, son propre beau-frère, et l'autre, Youssef, qui avait navigué longtemps sur le Chari et sur le Tchad. La terreur inspirée par Rabah était telle que nous grandîmes de cent coudées dans l'estime publique; mais notre projet fut considéré par tous comme irréalisable.

Nous fîmes toutes les provisions nécessaires. On tua des bœufs dont on fit boucaner la viande, on embarqua du bois pour trois jours, et vingt villages réquisitionnés par ordre du sultan, nous fournirent de l'huile de poisson, d'arachides et d'*hadjilidj* nécessaire au lubrifiage de la machine. Nous redescendîmes le Bahr-Erguieg en cinq heures; les eaux avaient monté; aussi n'étions-nous plus gênés par les herbes. Nous gagnâmes Bougoman, où nous restâmes un jour, ce qui nous permit de nous rencontrer avec Alifa-Ba, ou « chef de la rivière », qui nous fit mille recommandations de prudence. Nous dûmes recevoir une masse de gens qui nous racontèrent des légendes plus ou moins fantaisistes sur le lac Tchad. Les uns nous disaient qu'au centre du lac se trouvait un tourbillon immense, engloutissant toutes les pirogues qui s'aventuraient de ce côté. D'autres nous parlaient des Bouddouma, ou pirates du Tchad, et nous disaient qu'ils possédaient des bœufs avec des cornes longues de près de deux mètres...

Ici, le fleuve Chari, tout en diminuant de largeur, est cependant toujours majestueux et superbe; son courant augmente peu à peu; bientôt nous nous trouvons en face du Logone, presque aussi large que le Chari et nous sommes immédiatement empoignés par la splendeur de la vaste nappe liquide qui s'étend devant nous. Sur la rive gauche du Logone se dresse la grande ville fortifiée de Koussouri dont les murailles, épaisses et hautes, s'étendent sur un front de près de 4 000 mètres.

Des maisons bien construites, dont plusieurs sont à étages, dépassent la hauteur des murailles. Koussouri renferme environ 12 000 habitants. Rabah y a installé une garnison nombreuse, avec laquelle il peut commander le pays. Sur les rives, on ne voit personne. A la prière de Youssef, nous faisons marcher le sifflet de la chaudière, mais aucune embarcation ne se détache de la berge.

Nous continuons donc notre route. Peu à peu, les îles se montrent de nouveau. Des villages nombreux, que nous notons sur la carte que nous dressons, apparaissent à nos yeux. Nous sommes en face de Fadjé. Le fleuve immense se divise en deux bras presque d'égale largeur. Celui de gauche conduit à Makari, sur les eaux libres du Tchad. Celui de droite, dans lequel nous nous engageons, nous conduit à Mara, important centre de pêche. Mara renferme 5 000 ou 6 000 habitants. Les énormes pirogues, aux extrémités relevées, n'ont pas moins de vingt mètres de longueur sur deux mètres de largeur. Construites en planches jointes au moyen de petites cordes, on assure leur étanchéité relative avec de la paille tressée.

En réalité, il n'y a plus de fleuve, rien que des îles. Nous sommes dans le delta du Tchad. Nous arrivons bientôt en face de Goulféi, que nous longeons sans nous arrêter. Nous mettons dix minutes à franchir le front de murailles qui s'étend le long du fleuve. La ville, presque aussi importante que Koussouri, est célèbre par son industrie. Les habitants n'ont point de rivaux pour la teinture et le tissage. C'est un centre commercial très important. Nous marchons encore une heure et demie et nous allons mouiller au village d'Allarada. Youssef prend des informations; on lui apprend que les garnisons de Koussouri et de Goulféi se sont repliées sur Dikoa, à trois jours de marche vers l'Ouest, où elles ont rejoint Rabah. Tout le monde est heureux de notre arrivée. Il semble à tous que nous venons délivrer ces gens du joug qui pèse si durement sur eux.



SEÏMAN, CHEF DES AMBASSADEURS BAGUIRMIENS  
VENUS EN FRANCE AVEC M. GENTIL.  
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



AZREG, ENVOYÉ DE SENOUSSI,  
VENU EN FRANCE AVEC M. GENTIL.

Aussi, on nous apporte du riz, du blé et des vivres en si grande quantité, que nous sommes obligés d'en refuser. Personne ne veut de rémunération. Ce bon accueil montre combien Rabah est détesté par des populations jadis soumises au Baguirmi, à présent opprimées par le conquérant soudanais.

Très touchés de la sympathie qu'on nous témoigne, nous appareillons le lendemain de bonne heure. Nous voguons au milieu d'un dédale de canaux, d'îles, de bras, tous aboutissant à la nappe franche du Tchad. On compte au moins onze de ces artères, formant des îles très grandes sur lesquelles s'élèvent des centres de population, tels que Gouffét-Gana, Saoué, et la place importante de Chaoui. A partir de Chaoui, les joncs et les papyrus commencent. Nous tombons sur une flottille de pêcheurs qui, installés à cheval sur un paquet de joncs, se livrent à la pêche au filet, au beau milieu du fleuve. Nous laissons encore, à droite et à gauche, quelques canaux dont l'un a été creusé par les Ouoberri, peuplade originaire des îles du Tchad, et nous arrivons enfin au terme de notre voyage.

Les eaux libres du Tchad s'offraient à nos regards émerveillés. Tous, nous contemplions, avec un sentiment de joie profonde, ces eaux mystérieuses s'étendant à perte de vue. L'un de nos marins, indigène gabonais, se croyant sur la mer, prit de l'eau et la goûta. Il fut tout stupéfait de constater qu'elle était douce. Une bonne brise soufflait, formant sur le lac un clapotis sérieux. Nous mouillons, pour faire des observations, et aussi pour savourer dans toute leur plénitude, la jouissance intense et l'émotion profonde, qui s'étaient emparées de nous.

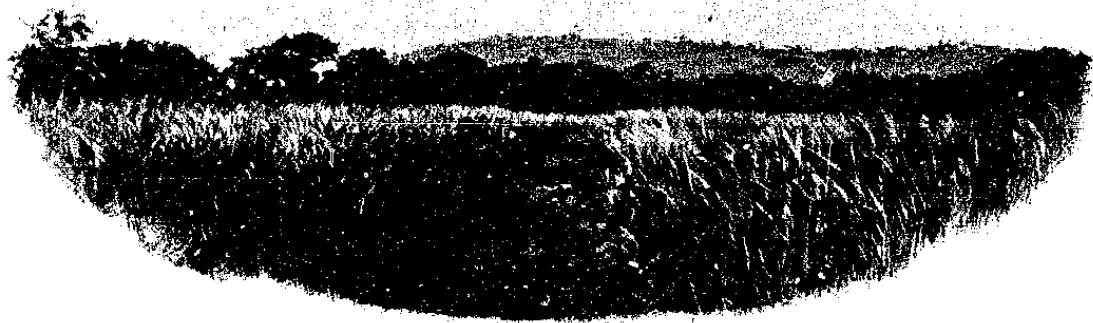
Nous fûmes bientôt distraits de nos préoccupations par l'arrivée subite d'une flottille de pirogues de Bondouma ou pirates du Tchad. Saisis de stupeur à notre vue, ils disparurent rapidement dans les îles où ils se réfugièrent, abandonnant une partie de leurs embarcations...

Et maintenant, qu'allions-nous faire? Notre but était atteint. Mais c'était une tentation bien forte pour des voyageurs que de se lancer à l'aventure sur cette mer intérieure. Nous y cédons un moment et, longeant la rive, nous nous dirigeons vers l'Est dans la direction de Hadjer-el-Hamis ou « Pierre du Jeudi ». C'est un lieu de pèlerinage célèbre.

Le fleuve Chari, en se déversant dans le Tchad, forme une série de bancs qui s'étendent sur une zone de 1 000 mètres environ. On peut prévoir que, peu à peu, de nouvelles îles se formeront là et que des passes nouvelles s'établiront entre elles. Une fois cette zone de bancs franchie, on est en eau très profonde : le Tchad est donc navigable. C'était ce qu'il importait avant tout de savoir. Si loin que la vue s'étendait, on n'apercevait plus aucun arbre sur les îles de la rive. M'étant informé si nous pouvions trouver du bois, notre pilote me dit qu'il n'y en avait qu'au Kanem. Plus de bois pour alimenter la chaudière du *Léon-Blot*, c'était l'impossibilité de continuer... On aurait pu, il est vrai, revenir sur ses pas, créer un poste à bois, y déposer tout notre matériel et embarquer du combustible dans les deux baleinières et sur le vapeur. Mais nous étions cinquante en tout. Devions-nous laisser une vingtaine d'hommes en arrière, les exposer à être massacrés et compromettre les résultats acquis? Je ne le pensai pas, et ce fut aussi l'opinion de mes collaborateurs. Le retour fut donc décidé.

(A suivre.)

GENTIL.



LA ROUTE DE KREBEDJÉ À GRIBINGUI. — DESSIN DE BOUDIER.





CONFLUENT DU GRIBINGUI ET DU CHARI — DESSIN DE ROUDIER.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup>

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD),  
PAR M. ÉMILE GENTIL.

### IV

Nous quittons le Tchad. — Ma rentrée en France. — Les envoyés Baguirmiens à la revue finale des grandes manœuvres. — Départ de Bretonnet pour le Chari. — Les menées de Rabah nécessitent mon retour au Chari. — Malheureux, mais glorieux combat de Togbao.



LE CAPITAINE DE COINTET (PAGE 568).  
DESSIN DE MIGNON.

**L**E 2 novembre 1897, au lendemain de cette journée mémorable qui avait vu notre prise de possession des eaux du Tchad, nous nous décidâmes à revenir en arrière. Notre montée du fleuve s'opéra sans le moindre incident; partout nous reçûmes un excellent accueil. A Goulfeï, plusieurs milliers d'indigènes groupés sur la rive nous firent fête à notre passage. Nous revoyons le Logone, Koussouri, etc., et nous arrivons enfin au Baguirmi.

Nos deux compagnons, Youssef et Sliman, débarqués à Bougoman, se dirigent sur Massénia pour rendre compte de leur mission au sultan Gaourang et pour lui porter une lettre de ma part.

Je lui demandais de me confier deux notables, pour rentrer en France avec moi. Ma requête fut accueillie favorablement, et le 23 novembre, nous recevions, avec sa réponse à Bousso, les deux ambassadeurs qui devaient m'accompagner. C'était d'abord notre ami Sliman, qui nous avait guidés vers le Tchad, et un homme de moindre importance appelé Lamana.

Sliman, personnage très intelligent, lettré, était de naissance libre et avait le gouvernement d'une province. Son titre était « aguid Mondo ». Il était de plus le beau-frère du sultan, ce dernier ayant pris sa sœur comme une de ses quatre épouses légitimes.

Le programme dont le Gouvernement m'avait confié l'exécution était donc largement rempli.

Nous avons trouvé la plus courte et la meilleure voie de pénétration entre les bassins de l'Oubangui et du Chari; des postes allaient y être créés. Nous avons exploré

1. *Suite. Voyez p. 529, 541 et 553.*

en leur entier le Gribingui et le Chari, complètement inconnus sur la plus grande partie de leur cours. Nous avions conclu un traité avec une puissance musulmane, le Baguirmi, et nous nous étions largement documentés sur les États voisins : Ouadaï, Kanem, Bornou. Je revins de cette première campagne avec une idée très nette de la force et de la puissance de Rabah, de son organisation militaire et enfin des principaux détails de sa vie. Je compris, dès ce moment, que nous trouverions en lui, un jour ou l'autre, un adversaire redoutable... L'événement ne tarda pas à prouver que je voyais juste...

Les eaux baissaient depuis la fin du mois d'octobre. Il pouvait ne pas être prudent de prolonger davantage notre séjour à Bousso. Aussi nous mîmes-nous en route de suite. La navigation dans le Chari s'effectua très heureusement ; il en fut de même dans le Gribingui ; mais les eaux qui avaient beaucoup diminué ne couvraient plus les seuils de cailloux que j'avais remarqués à la descente, de sorte que trois rapides fort dangereux s'étaient formés. Nous les franchîmes avec assez de difficulté, et, le 12 décembre, nous faisons notre rentrée au poste du Gribingui. Fredon, qui en avait eu la charge pendant mon absence, m'apprit que Prins était parti chez Senoussi depuis quinze jours. Il n'avait pas eu la précaution de réclamer un otage au chef musulman, si bien que j'étais très inquiet sur le sort de notre agent.

Je décidai de le faire revenir, mais en usant de ruse pour ne pas créer de complications. Mon stratagème réussit, et Prins revint bientôt vers moi.

Je poussai un soupir de satisfaction en revoyant notre compagnon bien portant, très gai, et ne se doutant pas des mauvaises nuits qu'il m'avait fait passer. Il était accompagné de deux personnages que nous connaissions bien, El Hadj Takour et Azreg. Le moment était venu de causer un peu de l'affaire Crampel.

Les deux pauvres envoyés, dès que j'abordai ce sujet jusqu'à l'écarté, tremblèrent de frayeur, et leur terreur ne fit que s'augmenter, quand, au lieu des messagers de Rabah qu'ils comptaient voir, ils se rencontrèrent avec des Baguirmiens.

Ils m'assurèrent que Senoussi n'était pour rien dans le meurtre de Crampel, dont l'instigateur avait été Rabah. Je leur déclarai que je voulais bien les croire, mais que, s'il en était ainsi, je désirais que Senoussi, de même que le sultan du Baguirmi, me confiât des envoyés pour la France et que j'entendais que leur chef me donnât lui-même tous les détails relatifs à la mort de Crampel.

Je leur fixai un délai de trente jours pour m'apporter une réponse nette, faute de laquelle nous les considérerions comme ennemis. El Hadj et Azreg, voyant que leur vie n'était pas menacée et que les choses semblaient s'arranger pour eux, respirèrent enfin et dirent à mon interprète : « Maintenant les poils de notre corps se sont couchés. Nous n'avons plus peur. » Ce qui voulait dire qu'ils avaient eu une telle frayeur que tous leurs poils s'étaient hérissés. Ils repartirent chez eux aussitôt. Vingt-



MM. ROUSSET ET PRINS. — DESSIN D'OLEVAY.

quatre jours plus tard, ils étaient de retour. Senoussi m'écrivait une lettre dans laquelle il me disait qu'il désignait El Hadj et Azreg pour m'accompagner en France, qu'il haïssait Rabah autant que moi, que, Baguirmien d'origine, il était tout disposé à se grouper avec ses compatriotes sous notre protectorat, et que, quant à Crampel, c'était Rabah qui en avait ordonné le meurtre pour s'emparer de ses fusils. Vraie ou fausse, il fallait bien me contenter de cette version, et je me déclarai satisfait. J'écrivis en ce sens à Senoussi et l'informai que Prins ne re-

tournerait pas chez lui, mais que je l'expédiais comme résident au Baguirmi. Plus tard je lui enverrais un agent qui resterait à demeure à N'Dellé, sa capitale, mais pour l'instant j'allais retourner en France avec ses envoyés et ceux du Baguirmi. Ma tâche était donc accomplie. Aucun péril ne semblait imminent.



UN COIN DE MATADI, PAGE 568. — DESSIN D'ANNEN

Aussi, après avoir renvoyé au Baguirmi M. Prins, avec une douzaine de Sénégalais et une cinquantaine de fusils pour Gaourang, décidai-je de rentrer en France, pour exposer au Gouvernement un programme d'action plus complet.

Je laissai la direction des affaires à mon excellent collaborateur Huntzbüchler, alors en parfaite santé; il était convenu que je le ferais remplacer dès mon arrivée à Libreville. Hélas, nous ne devions plus nous revoir. La mort impitoyable le frappa au moment où il rentrait à son tour en France. Quelques mois après m'avoir quitté, il s'éteignit à Brazzaville, atteint de pneumonie, mais en réalité victime du surmenage effrayant auquel il avait été soumis pendant cette rude campagne. Je perdais en lui un excellent ami, et le pays un serviteur précieux.

Sur la route de France, en arrivant au fleuve Oubangui, je me rencontrai avec M. de Béhagle, ancien compagnon de Maistre, envoyé en mission commerciale dans le bassin du Tchad par un syndicat français. Maigre, de taille moyenne, les os de la figure saillants, les yeux creux, il offrait l'aspect d'un homme énergique. Ses traits durs, se contractant parfois, semblaient avoir reçu l'empreinte d'un chagrin profond. Constamment coiffé d'une chéchia rouge, recouverte d'une coiffe bleue, il allait narguant le soleil. Nous nous vîmes avec le plus grand plaisir. Il me confia ses projets et me demanda de l'aider.

J'y consentis bien volontiers, à condition qu'il me promît de s'abstenir de toute ingérence dans la politique et de se conformer strictement à son programme.

Il me déclara qu'il suivrait exactement mes indications, si bien que j'ordonnai à Huntzbüchler de mettre à sa disposition le *Léon-Blot*, dès les prochaines hautes eaux, pour effectuer deux voyages au Baguirmi, où il devait créer des établissements. Nous avions convenu également entre nous, que si l'occasion s'offrait pour lui de revenir par le Nord, il prendrait la route du Kanem et s'abstiendrait de négocier avec le Bornou ou avec le Ouadaï. Après quoi, nous nous séparâmes et je revins en France; de Mostuejoul et Ahmed ben Medjkane m'accompagnaient. Mon absence avait duré trente-neuf mois.

Je ne m'étendrai pas longtemps sur l'accueil qui nous attendait à Paris. Qu'il me suffise de dire qu'il fut tellement chaleureux et bienveillant que j'en fus, pour ma part, tout confus. Tous mes compagnons recevaient des récompenses bien méritées. Moi-même, je fus comblé; mais ce qui me fit plus de plaisir que les avancements et les honneurs fut l'assurance donnée par le ministre que l'on continuerait notre œuvre et que l'on allait procéder à l'occupation des territoires que nous venions d'explorer.

En attendant que l'on pût étudier complètement le nouveau programme que je soumettais, mon camarade d'école, le lieutenant de vaisseau Bretonnet, était, sur ma demande, désigné pour prendre la direction des affaires pendant mon congé. Il partait de France le 10 octobre 1898, emmenant avec lui les Baguirmiens et les gens de Senoussi qui avaient passé deux mois dans notre pays et qui rentraient chez eux, emportant le souvenir de tout ce qu'ils avaient vu, et l'impression de notre puissance militaire qu'ils avaient pu vérifier lors de la revue de Moulins, passée par le Président de la République.

Bretonnet était à peine en route que les plus mauvaises nouvelles nous parvenaient. Rabah, pour punir

les populations du Chari qui nous avaient bien accueillis, les avait impitoyablement razziées et avait ensuite envahi le Baguirmi. Le sultan Gaourang, incapable de soutenir la lutte, avait brûlé sa capitale Massénia, et s'était replié sur le fleuve, dans les environs du dixième degré de latitude.



LE DOCTEUR ALLAIN. — Dessin d'Oulevay.

Il importait de prendre tout de suite des mesures telles que notre puissance s'affirmât définitivement. M. Guillaïn, alors ministre des colonies, était un véritable homme d'État, à la fois pensant et agissant, ne perdant pas en vaines paroles un temps précieux. Il voulut bien, ainsi que je le lui proposai, ordonner l'exécution immédiate des mesures suivantes :

Avant tout, une compagnie de 150 hommes, commandée par le capitaine Jullien, destinée à renforcer la mission Marchand, se trouvant sans emploi par suite du traité franco-anglais récemment conclu, fut envoyée à la disposition de Bretonnet.

Ce dernier était avisé d'avoir à se porter avec les hommes de cette compagnie, qui se trouvait alors dans le Haut Oubangui, et le personnel sénégalais disponible, en service dans la région du Chari, aux environs du dixième degré, d'y rejoindre Gaourang et d'attendre là des renforts et des instructions.

Ayant ainsi pris toutes les précautions pour assurer la sécurité de nos postes du Chari, M. Guillaïn me confiait la direction générale du Chari et me donnait l'ordre de faire mes préparatifs de départ.

Je m'assurai le concours de collaborateurs d'élite. C'était d'abord le capitaine de cavalerie Robillot, un ancien soudanais, qui s'était distingué sous les ordres d'un militaire incomparable, le général Combes ; ensuite, le capitaine de Cointet, qui avait déjà fait ses preuves à Madagascar : officier très instruit et de beaucoup d'allant, il inspirait la plus grande confiance ; puis le capitaine de Lamothe qu'un séjour au Congo avait déjà acclimaté, et qui était, avant tout, un homme d'action. Un lieutenant de tirailleurs algériens, M. Kieffer, deux maréchaux des logis, MM. Baugnies et Levassor, un administrateur civil, M. Bruel, mon vieil ami de Mostuéjouls, M. Pinel et trois interprètes arabes complétaient notre personnel européen. J'étais de plus

autorisé à faire recruter 200 hommes au Sénégal. C'était donc une véritable expédition qui s'organisait.

Le 25 janvier 1899, une partie de notre monde quittait la France. Le 25 février, je partais à mon tour, emmenant le complément de personnel et de matériel. Le 30 mars, je rejoignais, à Brazzaville, le capitaine Robillot qui m'y avait précédé.

Nos charges transportées, ainsi que le personnel, par le chemin de fer de Matadi à Léopoldville, s'accumulaient peu à peu dans les magasins de Brazzaville. Quel changement s'était produit depuis la construction de ce chemin de fer ! En quelques



LE BRIGADIER INTÉR., LE MARÉCHAL DES LOGIS LEVASSOR, LE CANONNIER GRÉGOIRE  
AUTOUR D'UN DE NOS CANONS DE 65 MILLIMÈTRES. — Dessin d'Oulevay.

jours, on pouvait transporter à Brazzaville des milliers de colis, au lieu que, lors de ma première expédition, il nous avait fallu des mois pour arriver au même résultat ; encore avions-nous un approvisionnement cinq ou six fois moindre. Mais combien regrettable est-il, que nous nous soyons laissés devancer dans la construction de ce chemin de fer par nos rivaux belges !





LE RAPIDE DE L'ÉLÉPHANT SUR L'OUBANGUI. — DESSIN DE BOUDIER.

Nos Sénégalais n'étaient pas instruits; le capitaine de Lamothe, le lieutenant Kieffer, les deux maréchaux des logis et un sergent nommé Cathala, que le commissaire général venait de mettre à notre disposition, s'occupèrent d'en faire des soldats et de leur apprendre le tir. Le mois qu'ils passèrent à Brazzaville et qui nous était nécessaire pour mettre nos affaires en ordre, fut employé à ce dressage.

Pendant ce temps Robillot et de Cointet m'aidaient à faire les préparatifs de départ <sup>1</sup>.

Le 6 avril, le capitaine de Cointet, de Mostuéjouls et un agent appelé Landre, embarquaient sur le *M'jounou n'tango*, vapeur d'une maison hollandaise. Ils emportaient environ 1 200 colis, parmi lesquels les tôles d'un grand chaland démontable, long de 12 m. 60, large de 2 m. 70, que j'avais fait construire en France, pour le transport du matériel sur le Chari.

Moi-même, je me mettais en route, peu après, sur le vapeur *Léon XIII*, que Monseigneur Augouard, le si distingué évêque de Brazzaville, avait bien voulu consentir à nous affréter. Les capitaines Robillot et de Lamothe devaient suivre, quelque temps après, sur deux autres vapeurs de la maison hollandaise. Comme on le voit, notre mise en route s'était faite très rapidement.

Le 23 mai, nous atteignons Zinga, point extrême où les vapeurs pouvaient accéder en cette saison. Grâce à l'obligeance de M. Bernard, l'administrateur de Bangui, nous trouvons de suite, pour le groupe qui m'accompagnait, les pirogues nécessaires et nous pouvons atteindre Bangui, où je me rencontrai avec l'administrateur Roussel <sup>2</sup>, venu au-devant de moi. Nous poursuivons notre route ensemble, avec des pirogues et une baleinière en acier. Nous passons le dangereux rapide de l'Éléphant et nous arrivons enfin à Ouadda. C'est là que je retrouvai M. Prins, qui rentrait en France, ayant fini son séjour. Par lui, je fus renseigné exactement sur les faits qui s'étaient passés depuis mon départ. Je les résume ici.

Les Sénégalais qui étaient au Baguirmi s'étaient relâchés comme discipline. M. de Béhagle n'avait pu s'entendre avec le sultan Gaourang, et, après avoir eu l'idée de pousser une pointe au Ouadaï, avait renoncé à son projet; de concert avec Prins, il s'était décidé à faire une reconnaissance jusqu'au Tchad et, si la chose était possible, à entrer en rapports avec Rabah.

Je n'apprécierai pas ici l'opportunité de ce dessein. Je constate des faits et je passe. Qu'il me suffise de dire qu'entre temps M. de Béhagle avait reçu une certaine investiture officielle locale, l'autorisant en quelque sorte à collaborer à notre politique, ce qui le distrayait forcément de son rôle commercial.

Ceci établi, MM. Prins et de Béhagle quittèrent Kouno, dans les premiers jours de février, dans une baleinière en acier et redescendirent le Chari. Arrivés à Klessem, M. de Béhagle débarqua et Prins partit en reconnaissance. Arrivé à Fadjié, Prins rencontra un parti de cavaliers qui firent feu sur lui; il les repoussa aussitôt sans avoir éprouvé de pertes. Cette réception peu agréable le détermina immédiatement à revenir en

1. Pendant qu'ils s'effectuaient, une nouvelle navrante me parvint: le docteur Sibut, mon ami d'enfance, médecin de notre expédition, que nous avions débarqué à Libreville, était mort à l'hôpital. A peine en route, déjà une victime! Il fut remplacé par le docteur Allain, médecin des colonies, qui spontanément nous offrit son concours. On verra que nous n'eûmes pas à nous plaindre de cette recrue.

2. M. Roussel avait fait l'interim du service, entre le moment du départ de Hantzschler et l'arrivée de Bretonnet.

arrière et à exposer la situation à M. de Béhagle. Ce dernier se serait décidé à rebrousser chemin avec Prins, si malheureusement le gouverneur de Koussouri, Othman Cheiko, n'avait pas envoyé à ce dernier une lettre d'excuses au sujet de ce qui venait de se passer. Il affirmait qu'il y avait eu méprise, et que dorénavant, les Français pourraient circuler en toute sécurité sur le fleuve.

Ces assurances ne convainquirent pas Prins, mais suffirent à M. de Béhagle, dont l'esprit d'aventure et l'enthousiasme pouvaient se donner libre cours. Ils se séparèrent donc, l'un pour rejoindre son poste, l'autre, hélas ! pour ne plus revenir.

Peu après Prins, remplacé à Kouno par le lieutenant Durand-Autier, rentrait en France. Il ne se rencontra pas avec M. Bretonnet qui, faute de moyens de transport, avait pris la route de terre, en passant chez Senoussi. Cet officier était accompagné du lieutenant Braun, du maréchal des logis Martin, et de l'interprète Hassen. Après avoir séjourné quelque temps à N'Dollé, il longea le fleuve, puis, ayant rencontré une flottille de pirogues et de baleinières en acier, qui remontait à destination du Gribingui, il s'en servit pour continuer sa route et arriva à Kouno à peu près en même temps que j'atteignais Krébedjé. La flottille qui lui avait servi remontait jusqu'au Gribingui et un premier convoi comprenant des munitions d'infanterie et trois pièces de 4 descendait sous le commandement du chef de poste Pouret. Quelques jours après, j'arrivais dans la région et M. Prins me mettait au courant de la situation.

Ayant arrêté toutes les dispositions pour que l'énorme matériel que nous amenions pût être transporté, je pris avec moi la compagnie Jullien et me rendis en toute hâte à Gribingui, où j'arrivai le 29 juillet 1899.

Là m'attendait une amère déception. Notre pauvre bateau d'autrefois, le *Léon-Blot*, était dans un état lamentable, abandonné à lui-même, la toiture démolie. La pluie tombant à torrents avait rouillé complètement les tubes de sa chaudière. Bref, le seul instrument, dont nous pouvions disposer pour envoyer des ravitaillements et des renforts était complètement hors de service. Mon premier soin fut de le faire remettre en état : de Mostuéjous et ses aides noirs s'y employèrent immédiatement.

Le lendemain de notre arrivée, une douzaine de petites pirogues accostaient au poste. Le patron Samba Soumaré, qui les amenait, m'annonçait qu'il était parti avec dix-neuf, mais que les patens qui les montaient s'étaient enfuis avec sept ; il en restait donc douze, encore étaient-elles tout juste capables de porter deux hommes et trois colis.

Samba Soumaré me remit une lettre de Bretonnet, datée du 8 juillet. Après une demande du matériel qui lui était nécessaire, il exposait la situation politique telle qu'elle lui apparaissait. Il annonçait que son arrivée avait rendu l'assurance à Gaourang et à son entourage, et me faisait savoir qu'il avait chargé le lieutenant



MONTAGNE DE NIELIM DEVANT TOGGAO, OÙ SE PASSA LE COMBAT DU MOIS D'AOUT 1899 (P. 571) — DESSIN DE TAYLOR.

Durand-Autier d'aller porter aux avant-postes de Rabah une lettre déclarant que nous n'avions aucune intention hostile contre ses États. Bretonnet ajoutait qu'il ne croyait pas aux bruits rapportés, que Rabah allait marcher en personne sur Kouno. Néanmoins il réclamait la présence de la compagnie du capitaine Jullien.

Au reçu de cette lettre, le 31 juillet, j'envoyai à M. Pinel, à Krébedjé, l'ordre de ramener 200 charges de pre-

mière utilité demandées par Bretonnet, et d'être de retour le plus tôt possible, lorsque trois jours plus tard, c'est-à-dire le 2 août au soir, un nouveau courrier me parvint. La situation s'était aggravée soudainement ; le péril pour les nôtres était grand ; une attaque de Rabah était imminente.

Mais Bretonnet, avec le calme courage qui était dans le fond de sa nature, ne mettait pas en doute le



MORT DE BRETONNET AU COMBAT DE TOGBAO, AOUT 1899 (PAGE 573). — DESSIN DE M<sup>me</sup> CRAMPEL.

succès final : « Je me hâte de vous annoncer, écrivait-il, que, bien que ne disposant que de 44 miliciens et de 20 Bacongoss armés, nous sommes en état, avec les 400 Baguirmiens environ armés de fusils, et grâce à notre fortin et à nos trois pièces de 4, de faire bonne contenance et d'infliger des pertes sérieuses à l'ennemi,



LE LIEUTENANT KIEFFER.  
DESSIN D'OURVAY.

que je compte bien obliger à la retraite. » Ailleurs, il écrivait : « Nous serons attaqués demain ou après-demain. Nous sommes en bonne position défensive; l'arrivée de la compagnie Jullien s'impose donc, soit pour nous aider à nous dégager, soit pour la poursuite si, comme j'y compte, nous repoussons de suite Rabah. » Au capitaine Jullien, il écrivait : « Rabah ne possède guère que des fusils à piston. Il n'a plus guère pour ses quelques mousquetaires que des cartouches refaites par lui avec des balles en fer, ayant perdu par conséquent toute portée... »

J'ai tenu à donner plusieurs extraits de ces lettres de mon malheureux ami, parce qu'elles montrent avec quelle crânerie et quel beau mépris du danger, Bretonnet, élevé à cette dure école qu'est la marine française, nourri de ses traditions chevaleresques, envisageait la lutte avec un ennemi si dangereux et si formidable.

Pourquoi faut-il qu'il l'ait tant méprisé, cet ennemi ! Hélas non, Rabah n'avait pas que des fusils sans portée. Il possédait un millier de fusils à tir rapide, environ quinze cents fusils à piston modèle 1842 et au moins deux mille cinq cents autres fusils à deux coups à piston et à pierre. Bretonnet était donc mal renseigné sur Rabah ou, pour parler mieux, il n'y croyait pas.

C'est le 2 août 1897, on l'a vu, que je reçus ces graves nouvelles. J'appelai aussitôt le capitaine Robillot, commandant des troupes. Je lui donnai l'ordre de prévenir de Cointet et de Lamothe pour les faire rallier d'urgence Gribingui. Quant à nous, nous allions partir dès le lendemain matin. « Le *Léon-Blot* n'est pas terminé », dit de Mostuéjouls. Cela ne fait rien, on continuera

ses réparations en chemin. Vite on embarque des munitions, des canons, toute la compagnie Jullien, forte de cent trente hommes, et le 3 août, nous voilà en marche.

Trois jours encore, on dut travailler au vapeur qu'on faisait avancer péniblement à la perche ; le quatrième enfin il était prêt. En route à toute vapeur ! Mais les eaux sont exceptionnellement basses ; on



LE CAPITAINE JULLIEN. — DESSIN DE MASSIAS.

navigue avec la plus grande difficulté ; le chaland, remorqué avec quatre-vingt-dix hommes à bord, nous retarde beaucoup. Puis ce sont les rapides où nous perdons un temps précieux, puis le manque de vivres ; on perd une demi-journée pour faire boucaner la viande d'hippopotames que nous avons tués.

Enfin, le 14 août, nous sommes sur le Chari. A mesure que nous avançons, une angoisse profonde me saisit. Aucun courrier, aucune nouvelle. Que s'est-il passé ? Les Caba-Bodo, chez lesquels nous nous approvisionnons, ne peuvent ou ne veulent nous renseigner. Le 15 dans l'après-midi, nous trouvons un chef indigène, nommé Cada-Beri, qui nous accoste. Nous l'entourons et anxieusement lui demandons des nouvelles. Il doit savoir, lui ! Il habite près du village de Gaoura, que Bretonnet indique au capitaine Jullien comme le point où il trouvera des nouvelles.

Non, lui non plus ne connaît pas grand chose ! Il a seulement entendu dire que Rabah et les blancs ont combattu. Il y a eu trois attaques ; dans deux, les blancs ont vaincu, mais à la troisième ils ont perdu beaucoup de monde ; il y a beaucoup de tués de part et d'autre.

On ne put tirer de lui davantage. Mais ce qu'il avait dit ainsi me suffisait, hélas ! Aussitôt je pensai,



à part moi, que c'en était fait des nôtres. Il y avait eu bataille, cela n'était pas douteux. Si Bretonnet avait vaincu, le bruit s'en serait répandu au loin, et l'attitude des indigènes eût été tout autre. Sombre et envahi d'une profonde tristesse, j'avais hâte d'arriver au but. Enfin, dans le lointain, on aperçoit le village de Gaoura, les berges hautes sont couvertes de monde. Au fur et à mesure qu'on approche, on voit des gens habillés d'un boubou; il y en a beaucoup. Ce sont des Baguirmiens, me dit un guide. Un moment l'espérance renaît; des Baguirmiens! Les nôtres sont donc encore en vie! Enfin, nous approchons davantage, on peut distinguer les physionomies. Mes regards se portent sur un homme, un seul; je le reconnais: c'est le sergent Samba Sall. Il se tient debout, à moitié nu, à peine couvert d'un lambeau d'étoffe. — C'est toi, Samba Sall? — Oui, mon commissaire. — Et Monsieur Bretonnet? — Ah! tous sont morts!...

C'est par cette phrase que nous fûmes accueillis. Le bateau accoste; je fais monter le malheureux à bord. Il se tient à peine debout; je le fais asseoir et je m'aperçois que son bras gauche pend lamentablement. Une balle lui a cassé l'os. Il a faim, on lui donne à manger et avidement nous l'interrogeons. Le pauvre homme, encore sous le coup des émotions terribles qu'il a supportées et des fatigues qu'il a endurées, a peine à se remettre. Il parle enfin, et nous fait le récit du malheureux drame auquel il vient d'assister.

Bretonnet, ainsi qu'il l'annonçait, avait fait évacuer Kouno, pour occuper les collines de Togbao. Ces collines, hautes au maximum de 100 à 150 mètres au-dessus du fleuve, sont assez difficilement accessibles. Elles se composent de deux sommets principaux, séparés par un étroit défilé et de deux autres petites collines voisines commandées par les deux points culminants A et B. Un tata en palanques est occupé par les Baguirmiens et le lieutenant Durand-Autier, avec dix hommes et une pièce de 4. Le défilé entre A et B est défendu par les gens du « M'baroma », chef baguirmien. Bretonnet avec trente hommes, deux pièces de canon, le lieutenant Braun et le maréchal des logis Martin, sont installés sur les sommets C et D.

L'ennemi est signalé vers 8 heures du matin. Rabah en personne dirige l'action. Il compte sous ses ordres treize bannières, soit un effectif de deux mille sept cents fusils et environ dix mille auxiliaires arabes ou bornouans, armés de lances et de flèches. Il esquisse une première attaque de front qui est repoussée vigoureusement.

Il réunit de nouveau son monde, fait mettre pied à terre à ses cavaliers et lance une deuxième fois la moitié de ses soldats à l'assaut des positions occupées par les nôtres. Pendant ce temps, un second groupe tournait la position et avait pour but de s'emparer du défilé.

A la première attaque, le lieutenant Braun avait été tué raide; le maréchal des logis Martin le remplaça. Bretonnet reçut alors une balle en pleine poitrine. On le coucha le dos appuyé contre une mallette en fer et il continua à diriger la défense. Sentant ses forces s'en aller, il demanda alors du papier et un crayon. Il écrivit au lieutenant Durand-Autier de le rejoindre immédiatement avec ses dix hommes et de le remplacer. A ce moment la deuxième attaque de front était repoussée, mais malheureusement le mouvement tournant de l'ennemi avait réussi. Les Baguirmiens, affolés et mal commandés, s'enfuirent au premier choc et le défilé fut pris. Dès ce moment, Rabah avait la victoire. Maîtres du défilé, les ennemis escaladèrent les deux sommets principaux et ouvrirent un feu plongeant sur nos Sénégalais. Bretonnet reçut une deuxième blessure, mortelle. Peu à peu les Sénégalais tombaient, le maréchal des logis Martin était tué. Les Baguirmiens s'enfuirent. Gaourang, qui avait combattu avec nous jusqu'au dernier moment, faillit être pris; il s'en tira avec deux blessures au bras. Quant au lieutenant Durand-Autier, surpris par les masses ennemies au moment où il s'apprêtait à rejoindre son chef, il fut entouré en un instant et tué avec tous ses hommes.

M. Pouret, un jeune homme de vingt ans, tomba aussi à son poste. Un à un, les valeureux défenseurs du plateau disparaissaient et, quand il n'y en eut plus un seul capable de tirer un coup de fusil, l'ennemi seulement osa donner l'assaut final.

Sur les cinq Européens, les deux Arabes et les quarante-quatre Sénégalais, qui avaient soutenu cette lutte héroïque, il ne restait que trois hommes vivants. Encore étaient-ils blessés. Tous les autres étaient morts en dignes fils de France, à leur poste, sans reculer d'une semelle. Ah! certes, la race qui fournit de tels



LE CAPITAINE DE LAMOTTE  
DESSIN DE MIGNON.



LE CAPITAINE ROBILLOT.  
DESSIN DE MIGNON.

hommes n'est pas dégradée et elle a le droit d'envisager l'avenir avec confiance. Les trois survivants Sénégalais furent immédiatement conduits devant Rabah. Son premier soin fut de leur demander où étaient leurs compagnons. — Tous ceux qui l'ont combattu, lui répondit Samba Sall, sont sur la colline ; pas un de nous



M. SALL. — COMMANDANT DEVENU.

n'a fui, il ne reste que nous trois qui sommes blessés. — Combien étiez-vous donc en tout ? — Cinq blancs, deux Arabes et quarante-quatre Sénégalais. — Ce n'est pas vrai, tu mens, il n'est pas possible que vous ayez osé me combattre avec si peu de monde, tu mens, tu mens. — Et en disant ces mots, Rabah était ivre de fureur. Sa colère était compréhensible, car de son côté il avait plus d'un millier d'hommes hors de combat ; son fils Niébé avait la jambe cassée par une balle. Il répugnait à son orgueil de penser qu'un si petit nombre d'hommes lui avait infligé de telles pertes.

Il finit cependant par se calmer peu à peu, et ne pouvant se défendre d'un sentiment d'admiration pour ses vaillants adversaires, il proposa aux trois survivants d'entrer à son service. Celui qui servait d'interprète entre Rabah et Samba Sall était un des Sénégalais de Crampel. Il conseilla à Samba Sall de faire une réponse dilatoire. C'est ce qui le sauva. Rabah donna l'ordre de le garder à vue, lui et ses deux compagnons et il fit procéder à l'inhumation des morts. Les esclaves n'ayant pas droit à la sépulture, Rabah mit trois jours pour enterrer les hommes libres, après quoi il regagna Kouno.

Samba Sall, malgré son bras cassé, n'avait qu'une idée, la fuite.

Il fit part de son dessein à ses deux compagnons, qui, trop malades, lui répondirent qu'ils ne pouvaient le suivre. Étroitement surveillé par une sentinelle attachée à sa personne, il prétexta un jour un besoin naturel pour s'isoler et se sauver. Sa blessure le faisait cruellement souffrir. Pendant près d'un mois, il erra dans la brousse, sans vivres, sans vêtements ; il réussit enfin, après des péripéties sans nombre, à atteindre le village de Gaoura où nous le rencontrâmes. Voilà ce que peuvent faire et ce que font tous les jours ces Sénégalais, à qui nous devons la conquête d'une partie de notre empire africain. On conviendra aisément que la croix d'honneur, qui fut donnée par la suite au sergent Samba Sall, était largement gagnée.

Ainsi donc, c'était fini : le drame s'était accompli. Nous ne reverrions plus aucun des nôtres. Que faire ? Avant tout, éviter l'emballement qui est le pire des conseillers, et examiner froidement la situation.

D'un côté, Rabah était à Kouno, à une centaine de kilomètres de nous. Grisé par sa facile victoire qui



LA COTE DU FORT KAGUAMBAZI, CONSTRUITE RÉGULIÈREMENT PAR LE CAPITAINE JULLIEN EN PRÉVISION D'UNE ATTAQUE DE RABAH. — DESSIN DE MASSIAS.

avait produit une impression considérable sur les indigènes, il était à craindre qu'il ne tentât un nouvel effort contre nous et ne vînt nous attaquer avant l'arrivée de nouveaux renforts.

Il fallait se tenir en garde contre une surprise. En mettant les choses au pire, on avait au moins six jours devant soi pour se fortifier solidement. Je choisis en conséquence l'emplacement d'un poste et je donnai l'ordre au capitaine Robillot, commandant les troupes, de faire débarquer la compagnie Jullien, les deux pièces de 65 millimètres et les artilleurs, soit en tout cent vingt-huit fu-

sils, et de commencer de suite la construction d'un blockhaus et d'un camp palissadé qui reçut le nom de Fort Achembault, en souvenir d'un jeune officier de la compagnie Jullien, mort dans le Haut Oubangui.

D'un côté, il fallait attendre de suite de nouveaux renforts au point occupé par Robillot ; d'autre part il ne



LE POSTE DE GRIBINGUI PENDANT NOS PRÉPARATIFS DE DÉPART POUR KOUDO, A LA POURSUITE DE RABAH. — DESSIN DE GOTORBE.

fallait pas trop dégarnir la région civile commandée par M. Bruel, car on pouvait appréhender très bien une attaque de Senoussi sur le poste de Gribingui.

Il y avait lieu dans tous les cas d'opérer très vite. C'est pourquoi, je rembarquai sur le vapeur, le 19 août au soir, avec de Mostuéjouls : veillant à tour de rôle, nous pouvions effectuer notre montée jusqu'à Gribingui en cent soixante heures, dont cent trente de marche réelle ; les trente autres heures furent employées à faire du bois. La compagnie de Coindet se trouvait déjà réunie au poste.

Je la renforçai avec une partie des hommes de la compagnie de Lamothe et je l'envoyai aux ordres du capitaine Robillot. A la date du 9 septembre, ce dernier disposait par suite de six officiers, deux sous-officiers, un brigadier, un ouvrier d'artillerie et deux cent soixante et onze fusils. Solidement retranché dans un camp construit par les soins du capitaine Jullien, il pouvait défier toute attaque et j'étais tranquille de ce côté. Malheureusement, il n'en n'était pas de même pour le Gribingui où, par mesure de sécurité, j'étais obligé de maintenir cinquante hommes de la compagnie de Lamothe, attendant toujours, mais en vain, des renforts que j'avais réclamés au Haut Oubangui, qu'on ne voulait pas m'envoyer et qui n'arrivèrent, malgré les ordres les plus formels du Commissaire général, M. de Lamothe, que six mois plus tard, de sorte qu'ils ne purent même pas prendre part aux divers combats qui furent livrés par la suite.

Le mois de septembre se passa tout entier à réunir au poste de Gribingui tout notre matériel, principalement l'artillerie et les munitions... Nous avions, outre les deux pièces de 65 millimètres de débarquement déjà à Fort-Archambault, quatre pièces de 80 millimètres de montagne fortement approvisionnées en obus à balles et en obus à mélinite. Par malheur, nos gargousses étaient arrivées en mauvais état. Il fallut donc en confectionner d'autres, avec une poudre plus vive, dont les qualités balistiques ne nous étaient pas connues. De plus les hausses manquaient ; le maréchal des logis Delpierre en fabriqua deux en bois très dur et je les graduai.

La concentration de notre matériel s'opérait avec la plus grande régularité, grâce à l'activité de MM. Bruel, Rousset, Perdritz, Pinel, etc..., qui se dépensèrent sans compter. Il ne me restait plus qu'à me préoccuper d'une chose, de l'attitude qu'allait prendre Senoussi dans les circonstances présentes.

M. Mercuri, le second de M. de Béhagle, se trouvait, je l'ai dit, installé dans sa capitale, à N'Delié, où il avait fondé une factorerie. Je le mis au courant de tout ce qui venait de se produire, de la mort de Bretonnet, de la captivité de Béhagle, en l'engageant à prendre toutes les précautions possibles pour sa sécurité.

Il se trouva qu'à ce moment Senoussi redoutait, pour lui-même, une invasion possible de la part du Ouadaï. Il me fit part de ses craintes et m'envoya une lettre de condoléances au sujet de la mort de Bretonnet.

Je devins par suite un peu plus maître de mes mouvements et je pus faire mes préparatifs de départ.

En diminuant d'une façon intensive les deux postes de la Kémo et de Krébedjé, on put réunir soixante-cinq fusils à Gribingui. C'était réellement trop peu. Mais comme je comptais toujours que le Haut Oubangui nous enverrait les renforts que M. Bruel était allé chercher, je ne m'inquiétai pas outre mesure et le 12 octobre je me mis en route avec le capitaine de Lamothe et les cinquante hommes de sa compagnie. Le 17, nous étions tous réunis à Fort-Archambault.

Pendant mon absence, on avait travaillé ferme au nouveau poste, qui était formidable d'aspect. Au centre, une trémitière creusée avait constitué un magasin à munitions. Au-dessus de ce magasin s'élevait une plateforme soigneusement damée, où les deux pièces de 65 millimètres étaient en batterie. Une palissade, haute d'un mètre cinquante environ, entourait le camp. A l'intérieur, un matelas de terre battue, rejeté contre les pieux de la palissade, pouvait mettre nos tirailleurs à l'abri du feu de l'ennemi. Extérieurement, un fossé profond rendait un assaut presque impossible, d'autant que sur une vingtaine de mètres environ autour des palanques, des piquets très pointus, fortement enfoncés dans le sol, ne permettaient à qui que ce fût d'atteindre l'enceinte sans se blesser horriblement. Bref, nous occupions une position pour ainsi dire imprenable.

La construction de Fort-Archambault ne fut pas l'unique préoccupation du capitaine Robillot et du capitaine Jullien. On chercha à savoir où était Gaourang et à entrer en communications avec lui. Malheureusement, la chose n'était pas facile. Les Pounia, indigènes voisins du fort, ne se souciaient pas beaucoup de servir de courriers. Ils avaient trop peur d'être faits prisonniers par Gaye, un des chefs Nyellim, alliés de Rabah. Il fallait donc infliger une première correction à ce Gaye. Ce fut le capitaine Jullien qui en fut chargé. Son village principal fut enlevé à la batonnette au point du jour, et après avoir perdu pas mal de monde, il fut obligé de se réfugier près de Rabah.

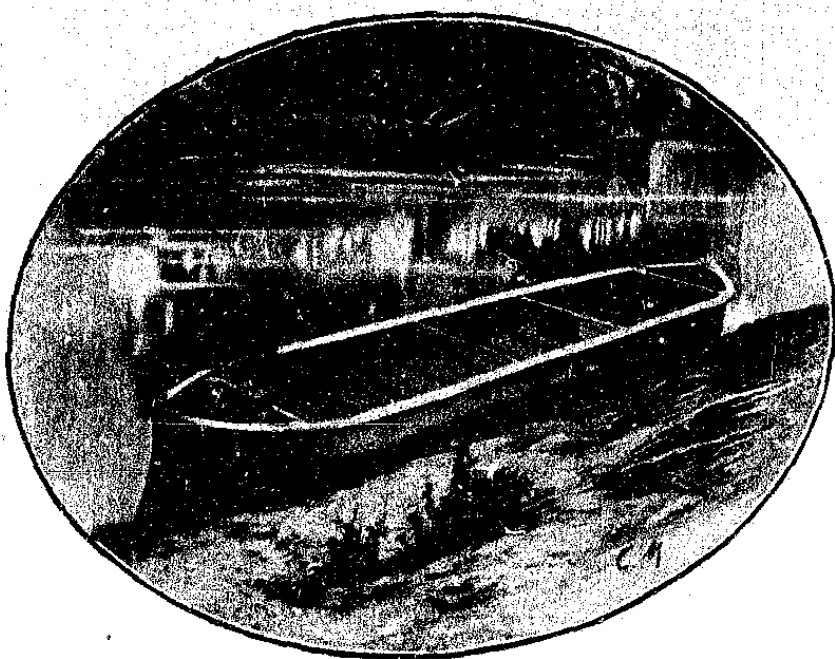
Malgré cela, nous ne fûmes guère plus avancés au sujet de Gaourang. On prétendait qu'il s'était sauvé du côté de Lai, sur le Logone, et que Bouhakar, le premier lieutenant de Rabah, était chargé de le surveiller. C'est ce que disaient du moins ceux des Baguirmiens qui, après le combat de Togbao, s'étaient réfugiés à Fort-Archambault. Triste engeance en vérité que ces Baguirmiens ! Après avoir honteusement abandonné Bretonnet qui mourait pour eux, ils n'avaient qu'une chose en vue, maintenant qu'ils étaient en sûreté, c'était de piller les malheureux indigènes de Gaoura, auprès desquels ils avaient trouvé l'hospitalité.

J'ai dit que nous étions tous réunis à Fort-Archambault le 17 octobre. Rabah, toujours à Kouno, s'y était solidement fortifié. La distance qui séparait Kouno de Fort-Archambault était d'un peu plus de cent kilomètres. Au dire des indigènes, la route qui y conduisait était assez bonne ; mais le Bahr-Sara, qui coulait entre ces deux points, opposait à la marche d'une colonne un obstacle assez sérieux.

Comme on ne pouvait pas s'éterniser davantage dans une inaction qui aurait été mal appréciée par les indigènes, je décidai le départ et je rédigeai un ordre prescrivant au capitaine Robillot de marcher immédiatement contre Rabah et de venger les nôtres tombés glorieusement à Togbao.

(A suivre.)

GENTIL.



LE CHALAND A TRANCHES DÉMONTABLES DE LA MISSION. — DESSIN DE MASSIAS.





EN ROUTE POUR KOUNO : LES BORDS DU CHARI SUR LE PASSAGE DE LA COLONNE. — DESSIN DE MASSIAS.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup> (LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD), PAR M. ÉMILE GENTIL.

### V

Marche contre Rabah. — Combat de Kouno. — Ses suites. — 46 tués et 106 blessés sur 344 combattants. — Junction avec les Baguirmiens conduits par Gaourang. — La mission Voulet. — Le capitaine Joaffand et le lieutenant Meynier. — La mission Foureau-Lamy.

**A**VANT de faire le récit de notre marche sur Kouno, où nous devons livrer un sanglant combat aux bandes de Rabah, il convient de mettre le lecteur au courant de certains faits qui lui feront nettement comprendre le programme que nous poursuivions et la méthode qui a amené sa réalisation.

Nous devons atteindre le Tchad. Non pas certes pour le simple plaisir d'y arriver, c'était d'ailleurs déjà chose faite. Mais surtout parce que le grand lac était le lieu de rendez-vous qui nous était fixé avec une autre mission : celle dirigée par le capitaine Voulet et qui, partie du Soudan, devait, longeant la frontière franco-anglaise, nous rejoindre sur les rives du Tchad et se mettre à notre disposition.

Les instructions qui m'avaient été données à mon départ de France me confiaient tous les pouvoirs avec la qualité de Commissaire du gouvernement. Après avoir reconnu la nécessité de protéger le sultan Gaourang par tous les moyens en notre pouvoir, et par suite l'éventualité d'une action contre Rabah, ces instructions mettaient à ma disposition tout le personnel envoyé sur les lieux, et définissaient le véritable but visé par le Gouvernement, à savoir, l'occupation des territoires du Tchad, œuvre à la fois politique et militaire.

LE MARÉCHAL DES LOUIS BAUGNIES  
DESSIN D'OULEVAY.

D'autre part, une troisième expédition, la mission Foureau-Lamy, qui était partie de l'Algérie, se dirigeait aussi vers Zinder. Il était possible qu'elle fit sa jonction avec nous ; mais, au moment où nous nous préparions à marcher sur Kouno, la chose n'était encore

1. Suite. Voyez p. 529, 541, 553 et 565.

qu'à l'état de probabilité. Notre objectif immédiat était notre réunion avec la mission Voulet, passée sous les ordres du lieutenant-colonel Klobb.

Mais pour cela, il fallait se débarrasser de Rabah. L'ordre de départ est donné le 23 octobre. Les compagnies de Cointet et de Lamothe se mettent en route par la voie de terre, sous le commandement du capitaine Robillot. Un détachement de 20 hommes seulement est laissé à la garde de Fort-Archambault avec le maréchal des logis Baugeles, assisté de l'interprète arabe Redjem-ben-Zaïd.

J'embarque pour ma part à bord du vapeur où se trouvent avec moi M. de Mostuéjols, commandant la flottille, M. Perdrizet, le docteur Ascornet, le second-maitre mécanicien Brugel et la compagnie Jullien. Le grand chaland est à la remorque et contient les deux pièces de 80 millimètres et une pièce de 65 millimètres de débarquement. L'artillerie de la flottille se compose d'un canon à tir rapide de 37 millimètres et d'un canon Hotchkiss à cinq tubes du même calibre.

En principe, la flottille doit suivre la colonne de terre, de façon à ce que tout le monde puisse camper au même endroit. Mais, par exception et pour la première journée, l'étape fixée est Ordjera, au confluent du Bahr-Sara et du Chari. On y signale des cavaliers de Rabah. Il faut donc occuper ce point solidement pour que le passage du Bahr-Sara, large de 3 à 400 mètres, puisse s'effectuer sans incident. A onze heures, nous atteignons le point réputé dangereux; il n'y a personne sur les rives; la compagnie Jullien débarque aussitôt et prend ses dispositions de combat. Pendant ce temps, nous remontons à quelques kilomètres plus haut, pour opérer le transbordement des troupes venant par terre.

Elles ne tardent pas à arriver; mais tout le monde est trempé jusqu'aux os; toutes les rivières sont débordées, les herbes très hautes. Le trajet, me dit Robillot, est des plus fatigants, d'autant que les guides que l'on s'est procurés parmi les Baguirmiens, pris d'une peur intense, ont complètement perdu la tête. Ils ne reconnaissent plus leur chemin. On est obligé d'en renvoyer quelques-uns, dont on ne peut rien tirer. Ils nous quittent avec une joie sans mélange.

Il ne reste avec nous qu'une douzaine d'individus armés de lances qui viennent, attirés par l'espoir du pillage. On s'en servira comme pourvoyeurs de munitions pendant le combat. Ils ne s'en doutent certainement pas.

Le passage du Bahr-Sara s'opère sans encombre. A quatre heures du soir, tout le monde est groupé à Ordjera. Le 24 au matin, on



UNE HÉCATOMBE D'HIPPOTAMES DONT LA COLONNE FIT BOCCANER LA VIANDE. — DESSIN DE GOTORRE

se remet en route; la colonne ne peut se maintenir le long des rives, car à chaque instant elle se jette dans quelque mare d'inondation, et elle doit la contourner, ce qui lui cause une grande perte de temps et un surcroît de fatigues. Aussi ne tardons-nous pas à la perdre de vue, et le lendemain nous campons séparément. Les rives du fleuve semblent désertes; pas une âme dans les quelques villages de pêche que nous rencontrons; mais cette solitude n'est qu'apparente, car au fur et à mesure que nous avançons, des feux tout préparés s'allument

derrière nous. Evidemment on signale notre passage. Le troisième jour, vers midi, nous apercevons de nouveau les nôtres dans la brousse. Ils sont littéralement éreintés. Ils marchent près de dix heures par jour,

1. Au mois d'octobre, au moment où je me disposais à regagner Fort-Archambault, j'avais reçu une dépêche ministérielle ainsi conçue : « Colonel Klobb désigné pour remplacer Voulet dans le commandement de mission, lui a confirmé précédentes instructions. Son action Let Tchad, notamment Ouadai, devra être conforme à vos vues et ne l'exécuter que par vos ordres. Si vous l'employez, lui devez vivres et approvisionnements nécessaires. »

Sur le moment, la lecture de cette dépêche ne me frappa pas énormément. Je pensai seulement que le Gouvernement, ayant augmenté les effectifs de la mission Voulet, en avait confié le commandement à un lieutenant-colonel.

sans trouver un sentier battu, au milieu des herbes. Nous déjeunons ensemble et, après un peu de repos, nous nous remettons en route. Nous sommes tout près de l'ancien village où habitait Gaye lors de mon premier voyage. On n'aperçoit personne, sinon, à un moment donné, deux indigènes se dissimulant dans les herbes et surveillant nos mouvements. On essaie de les prendre, mais ils disparaissent bien vite.

Au soir, on se décide à camper sur une colline qu'on aperçoit à quelque distance. Mais, entre cette colline et le point où l'on était arrêté, il y a une rivière profonde. On est obligé de transborder tout le personnel avec le charland. Quelle besogne ! A deux heures du matin seulement elle est terminée.

Le quatrième jour, on se perd de nouveau pendant toute la journée ; mais, vers quatre heures, nos hommes débouchent malgré tout sur la rive.

A quelques kilomètres de

là se dressent les collines de Togbao ; on les voit dominant la plaine, et involontairement chacun songe au terrible drame qui s'est déroulé là trois mois plus tôt.

Si Rabah a eu la précaution de les occuper, il en coûtera bon pour franchir le défilé. On va s'en assurer. Je prends à bord la compagnie de Cointet et nous nous dirigeons vers le point d'atterrissage. Il n'y a heureusement aucun ennemi. Le défilé est occupé par nous et à huit heures du soir les deux autres compagnies rejoignent.

Nous voilà donc à une vingtaine de kilomètres de notre ennemi. C'est là que sont tombés les nôtres. On allume des torches et à leur lueur on va reconnaître le terrain. Le tata occupé par les Baguirmiens, lors de la journée de Togbao, est encore en bon état. Ça et là, des ossements et des squelettes blanchis reposent sur le sol. Quelques étuis de cartouches, quelques malles en bois cassées, les rigoles creusées autour des tentes, c'est tout ce qui reste pour témoigner qu'une bataille a eu lieu en cet endroit.

On me dit que les Nyellim et leur chef Togbao sont dans leur village, mais ils ne se décident pas à venir. J'avoue que cette attitude me surprend. Togbao est l'ennemi de Gaye, qui est l'ami de Rabah ; il devrait donc être pour nous, d'autant qu'il me connaît et qu'un de ses hommes est remonté avec moi au Gribingui en 1897. Je lui ai même fait cadeau d'un fusil à piston. Il doit évidemment avoir quelque chose à se reprocher, car nous ne le voyons pas paraître. Ah ! oui, il a quelque chose à se reprocher et nous ne l'apprenons que plus tard.

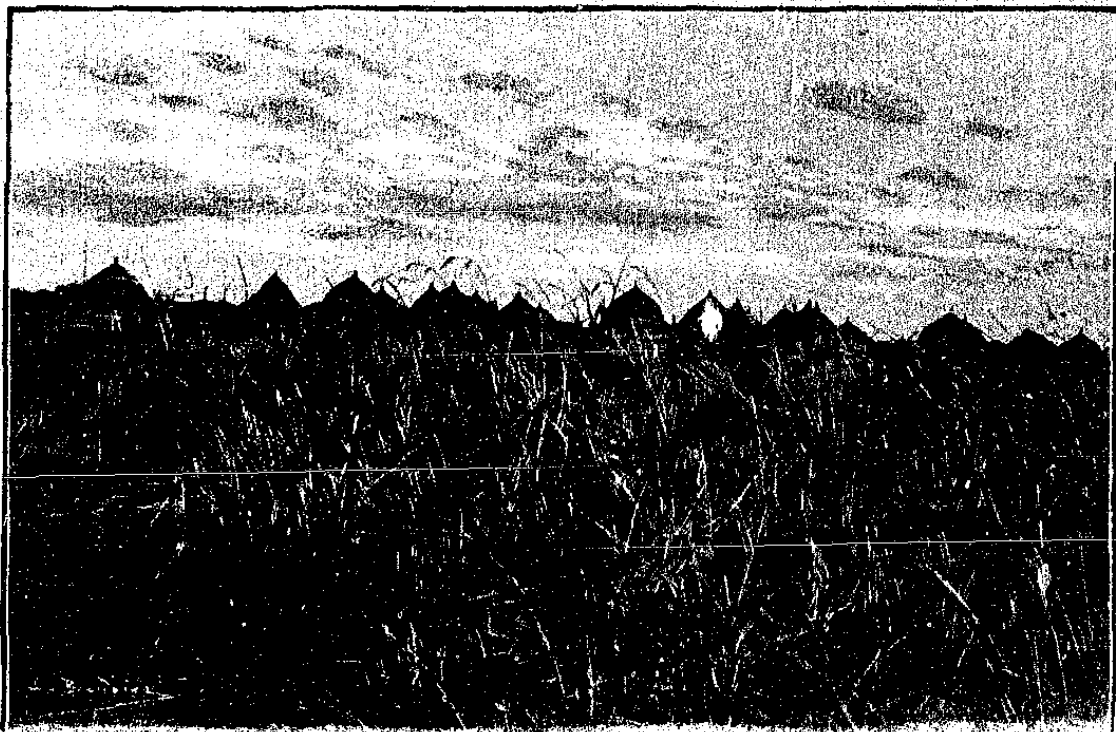
C'est lui qui a achevé l'interprète Hassen lors du combat de Togbao. Le malheureux, blessé, avait pu réussir à se dissimuler derrière les rochers ; mais cela ne lui servit de rien. Les Nyellim l'ayant trouvé le tuèrent froidement.

La nuit se faisait épaisse ; les silhouettes des montagnes apparaissaient plus noires ; on aurait dit des amas de roches amoncelées pêle-mêle par des géants. Le lieu semblait sinistre. Assis à côté des feux, tous réunis, nous devisons du passé et nous faisons nos projets pour le combat que nous pensons devoir être livré le lendemain.

Le capitaine Robillot, qui a le commandement des troupes, convient avec moi des signaux à faire entre lui et la flottille dont, pour la circonstance, j'ai pris le commandement ; après quoi nous dinons. On vide même les deux dernières bouteilles de champagne et l'on s'endort...

Le lendemain dès l'aube, tout le monde est debout. Robillot fait changer l'ordre de marche des jours précédents, car, d'après les indications de Samba Sall, dans trois ou quatre heures nous serons à Kouno.

Trois ou quatre heures : on voit bien vite qu'elles seront dépassées et de beaucoup. Il est vrai qu'on ne suit pas la route frayée, mais qu'on longe la rive, ce qui augmente énormément la longueur et les difficultés du trajet. Bref, c'est encore une journée éreintante. A quatre heures du soir seulement, nous nous rejoignons. La



VILLAGE NYELLIM PRÈS DU BAHR-SABA. — DESSIN DE BOODIER.

colonne est arrêtée par une rivière. Elle la traverse grâce au chaland et elle campe de l'autre côté. Seules deux pirogues apparaissent sur le fleuve et s'enfuient aussitôt.

Nous passons la nuit le plus tranquillement du monde sans être dérangés. . et, chose extraordinaire, nous étions à peine à quelques kilomètres de Kouno.

A six heures, on se remet en route. Une pointe de terre nous empêche de distinguer la ville. On accoste le vapeur et les trois pièces de canon débarquent avec leur personnel d'artilleurs. Tout cela se fait presque sous le nez de l'ennemi, qui ne tente même pas de s'y opposer.

La vérité, je l'ai su plus tard, c'est que Rabah était prévenu seulement de l'arrivée du vapeur, qu'il supposait contenir toutes nos forces. Il ne se doutait pas du tout qu'une troupe importante venait par terre et cela très vraisemblablement parce que la colonne n'avait pas pris le chemin habituel, mais avait marché à travers la brousse.

A neuf heures du matin, le vapeur était en vue de l'ennemi. Un immense banc de sable nous séparait d'une falaise haute de quelques mètres, sur laquelle se détachaient les hommes de Rabah.

Le soleil était dans tout son éclat. Nous distinguions très nettement les formations de l'ennemi.

A la tête des diverses unités appelées *birecks* se tenaient les chefs, tous vêtus de blanc. Un turban de même couleur leur entourait la tête. Une cartouchière ceignait leurs reins. Brandissant leurs fusils, les chefs semblaient haranguer leurs hommes et les encourager au combat.

Le branle-bas de combat est fait depuis longtemps sur le vapeur; M. Perdrizet pointe le canon à tir rapide du *Léon-Blot*, de Mostuéjouls celui du chaland; le second-maitre Brugel a, en même temps que la surveillance de sa machine, la direction de la mousqueterie. Moi, je m'occupe de l'ensemble et de la manœuvre.

A neuf heures précises, la flottille ouvre le feu avec ses deux canons, et presque au même instant l'artillerie de la colonne, qui a été mise en batterie à quinze cents mètres, sur une dune de sable, envoie ses premiers coups. L'ennemi, surpris par cette double attaque, ne tarde pas à répondre.

Une des deux bannières de Rabah, celle d'Othman Cheiko, et une autre avec une pièce de canon, ripostent au feu du vapeur, pendant que les dix autres bannières et deux pièces de canon font face à l'attaque par terre. Le capitaine Robillot a placé ses trois compagnies en échelon, la première en tête, la troisième en réserve. Nos troupes s'avancent lentement; le terrain n'est malheureusement pas assez découvert, de sorte qu'il devient difficile de trouver un emplacement pour mettre les pièces en batterie. L'ennemi, qui a placé des tireurs dans les arbres, nous tue pas mal de monde. On approche cependant peu à peu des cases que l'on distingue nettement. Kouno est plutôt un campement qu'une ville. Aucune fortification apparente n'existe.

Sur la gauche de nos troupes, dans une sorte de bas-fond, Rabah a placé des tirailleurs qui ripostent

très bien au feu des nôtres. Derrière ces tirailleurs, se massent des groupes plus importants qui surgissent tout d'un coup. Une fusillade intense se fait entendre. Nos feux de salve y répondent vigoureusement.

Mais cela ne peut durer longtemps ainsi, car nos troupes commencent à souffrir du feu de l'ennemi. De plus, sous tir d'artillerie, bien réglé, a déjà couché par terre une demi-section de la troisième compagnie.

Le capitaine Robillot donne l'ordre de mettre baïonnette au canon et de se précipiter sur les masses ennemies. Celles-ci, dépourvues d'armes,



PAYSAGE DES ENVIRONS DU BAH-SARA. — DESSIN DE BOUDIER.

blanches, ne peuvent soutenir le choc et se replient précipitamment dans la ville, serrées de près par les nôtres qui atteignent rapidement le premier groupe de cases, auquel le Sénégalais Momar Gaye, de la première compagnie, met le feu.



Un formidable incendie éclate alors ; les cases brûlent avec rapidité. Les chevaux, les bestiaux qu'on y a renfermés se sauvent et courent au milieu des flammes.

A l'abri des maisons, non encore atteintes par le feu, nos tirailleurs s'avancent. Leurs feux de salve, très méthodiquement exécutés, répondent au feu des Rabistes, très irrégulier, mais fort intense.

Tout d'un coup, on arrive devant un tata, que jusque-là on n'avait pas aperçu. L'ennemi tout entier y est rassemblé et à l'abri des palanques de rosniers<sup>1</sup> qui le constituent, les soldats de Rabah tirent sans interruption ; une seule pièce d'artillerie, qu'on sort de temps en temps, répond par intervalles au feu rapide de nos pièces qui sont à peine à cent mètres de l'ouvrage.

On entend le craquement spécial des obus à mélinite qui éclatent. Il est alors près de midi.

Pendant que la colonne de terre avançait ainsi, nous continuions le feu à bord du vapeur, qui était, lui aussi, le point de mire de l'ennemi. Un obus tomba si près que nous fîmes tout couverts d'eau ; mais la mobilité du but empêchant la rectification du tir, la plupart des projectiles tombaient ou trop bas ou trop haut, c'est-à-dire dans le banc de sable ou dans l'eau, où ils s'enfonçaient sans éclater. Le tir de la mousqueterie au contraire était plus efficace, et si le navire n'avait été protégé par des plaques d'acier, il y a grande probabilité que nous aurions eu beaucoup de monde atteint.

Jusqu'à midi nous n'eûmes personne de touché, sinon mon cuisinier Louis, qui reçut une balle dans la jambe. A ce moment, du côté de l'ennemi, il y avait du flottement. Un fort parti de tirailleurs était revenu sur la falaise et nous criblait de balles ; derrière lui, on apercevait très nettement des masses nombreuses qui semblaient fuir<sup>2</sup>. C'étaient en effet des fuyards. Nous tirons à force sur ces masses ; le tir est très bien réglé et produit beaucoup d'effet.

On voit les petits obus éclater au beau milieu des groupes. Notre vigie, un Pahouin placé sur la toiture, nous signale les points de chute. Le chef de la bande qui tirait sur nous tombe bientôt, atteint par un obus de canon-revolver ; nous le voyons s'adosser à un arbre, entouré par ses soldats qui s'empressent. Un deuxième coup le frappe de nouveau et nous le voyons s'incliner par terre, sans mouvement. Nous sûmes plus tard que c'était Othman Cheiko, le gouverneur de Koussouri.

Sans chef, les tirailleurs ennemis se replient, la masse des fuyards augmente. Nous nous lançons après elle pour l'accabler de notre feu, quand un signal convenu nous rappelle à notre poste. On a besoin de munitions. J'en renvoie. Il est midi et demi. Les feux de salve se succèdent avec rapidité ; les obus éclatent, l'ennemi répond vigoureusement ; puis peu à peu, son feu s'éteint presque complètement.

J'entends sonner la charge. On aperçoit les baïonnettes qui scintillent au soleil. Ce sont les nôtres qui donnent l'assaut. La première compagnie est en tête, la deuxième doit la soutenir et la troisième est en réserve.

En un instant nos vaillants tirailleurs sont sur les palissades ; mais un feu d'enfer les accueille. Rabah, qui n'a plus autour de lui que quelques centaines d'hommes décidés à mourir à ses côtés, a réservé son feu. Les pieux sont trop élevés pour qu'on puisse les escalader. Le maréchal des logis de Possel-Deydier, en tête de sa section, se précipite et, prenant un de ces énormes madriers à pleines mains, il essaye de l'ébranler. C'est en vain, l'ouvrage est trop solide. Deux balles l'atteignent. Quatre hommes sont tués autour de son corps, que le lieutenant Galland finit par emporter. On se replie un peu en arrière, à l'abri des cases.



LE LIEUTENANT GALLAND. — DESSIN DE MASSIAS.

1. Tronc du palmier borassus ou flabelliforme.

2. Un prisonnier que nous fîmes nous raconta même que Rabah avait pris la fuite. Cette nouvelle n'était pas exacte.

Le capitaine Jullien rallie ses hommes, sans hâte, sans précipitation et le feu recommence. L'artillerie, qui a été servie par un sous-officier nommé Delpierre, le brigadier Intès et le canonier Guégan, manœuvre comme à l'exercice. Elle se maintient à soixante-dix mètres de la place et par son feu intense empêche toute tentative de sortie de l'ennemi.

Le combat continue ainsi jusqu'à trois heures. L'ennemi s'obstine à ne plus vouloir sortir. On sent qu'il se cantonne à l'abri de ses palissades; son moral est très affaibli. Ses pertes sont considérables. Outre Othman Cheiko sont tombés Faki Ahmed Ould Ibrahim, puis Boubakar, le plus vaillant des chefs de Rabah, celui qu'il estime le plus; la plus grande partie de son monde est en fuite et les nombreux cadavres qui restent sur le terrain montrent au conquérant noir que décidément la victoire ne peut être à lui. Ni le vapeur, ni la tête de Robillot, ni la mienne, ne lui serviront de trophées. Aussi, quand Boubakar, blessé à mort, lui propose de tenter une dernière sortie, se contente-t-il de lui montrer les corps qui l'entourent en lui disant: « Vois cela et dis-moi si c'est possible ».

De notre côté, hélas! les pertes sont sensibles: le maréchal des logis de Possel tué, le lieutenant Galland, le capitaine de Lamothe, le sergent Cathala légèrement contusionnés; le lieutenant Kieffer a le bras traversé, le capitaine Robillot est sérieusement blessé. En outre une trentaine de Sénégalais sont tués, une centaine blessés. J'ai dû me démunir de presque tout le personnel du vapeur pour ramasser les blessés et pour compenser un peu les pertes. Les deux canons de quatre-vingts millimètres qui tirent avec une poudre trop vive ont faussé leurs affûts, de telle sorte que le pointage devient impossible.

A quatre heures et demie, il devient évident que l'on ne pourra pas enlever le tata d'assaut. Aussi décide-t-on de se replier sur le banc de sable à proximité du vapeur. Le mouvement s'effectue avec une méthode remarquable, absolument comme à l'exercice. L'ennemi, très démoralisé, ne tente même pas une sortie. Il sait trop bien qu'en rase campagne il serait perdu. A cinq heures, tout le monde est rassemblé, sur le banc de sable, à huit cents mètres environ de l'ennemi. On prend les dispositions de combat pour la nuit et chacun s'apprête à se reposer.

On avait bien besoin de ce repos, après huit heures de combat ininterrompu, sous un soleil de feu, sans manger, presque sans boire.

Ah! quels officiers admirables et quels soldats il y avait à Kouno! Tous sont à citer sans en excepter un seul. C'est d'abord Robillot, splendide dans son uniforme de flanelle blanche, aux galons d'or, blessé et perdant des flots de sang, qui ne songe même pas à se faire panser et continue à diriger le combat; puis Jullien, de Cointet, de Lamothe, qui accomplissent des prodiges de bravoure; Kieffer blessé, qui ne cesse pas de se battre; Galland, dont j'ai raconté les hauts faits. Et à côté d'eux, froidement intrépide, notre excellent médecin, le docteur Allain, constamment sur la ligne de feu, pansant tous les blessés avec un

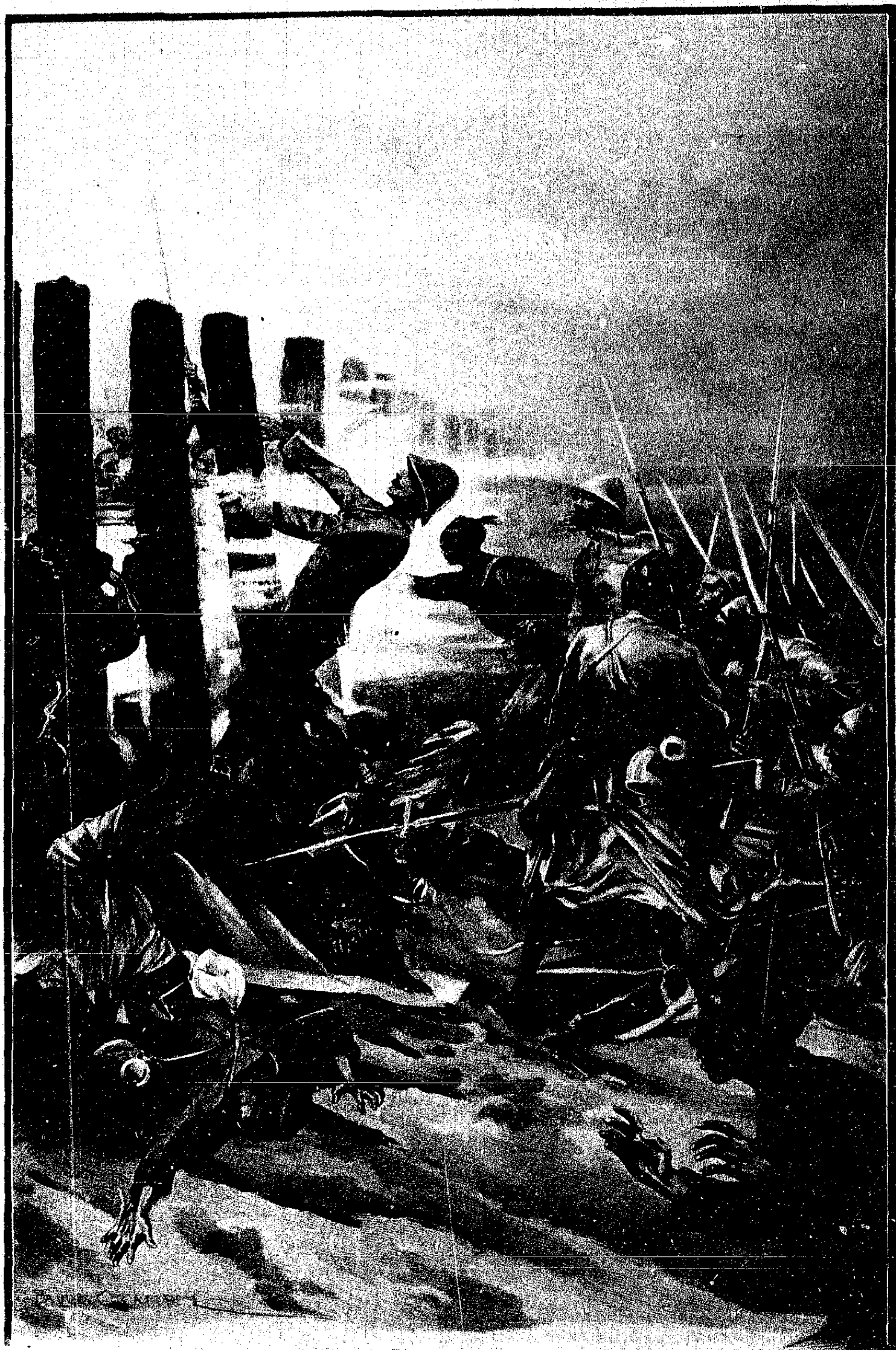
soin infini. Son infirmier est tué à ses côtés; il ne s'émeut pas et continue sa tâche, sans se soucier des balles qui tombent autour de lui. Et eux aussi, les sous-officiers et les artilleurs ne doivent pas être oubliés: le brave de Possel combattant en héros, le sergent Cathala, le maréchal des logis Levassor, Delpierre, Intès, Guégan, qui secondent leurs officiers et se révèlent des braves.

Pas plus qu'eux ne doivent être passés sous silence tous ces tirailleurs sénégalais, qui, héroïquement, stoïquement, à la voix de leurs chefs, se lancent dans la fournaise et meurent en accomplis-



BLOCS DE GAILLOUX AU PIED DE LA MONTAGNE DE TOGBAO.

sant leur devoir. Enfin, je ne voudrais pas oublier les marins de la flottille, les agents civils tels que Mostuéjouls et Pérdrizet, le second maître Brugel et le docteur Ascornet, qui tous surent se montrer à la hauteur de leur tâche et rivaliser d'ardeur avec leurs camarades combattant à terre.



MORT DU MARÉCHAL DES LOGIS DE POSSEL-DEYDIER À L'ASSAUT DE KOUNO. — DESSIN DE MADAME PAULE GRAMFEL.



Quelle rude journée! sur trois cent quarante-quatre hommes en ligne, tant des troupes que de la flottille, nous avons exactement quarante-six tués et cent six blessés!

C'est quarante-cinq pour cent de notre effectif hors de combat. Si seulement nous avions eu avec nous les Baguirmiens, on aurait pu bloquer la place et certainement Rabah eût été pris ce jour-là. Son heure n'était pas encore sonnée, mais son étoile néanmoins s'était obscurcie. Après les pertes qu'il avait subies, il était incapable de tenter le moindre retour offensif. Nous avons donc atteint le but que je me proposais, à savoir de venger les morts de Togbao, et de préparer notre jonction avec les Baguirmiens. Ce résultat avait été obtenu grâce à tous les vaillants qui, sous le commandement du capitaine Robillot, avaient eu l'audace de tenter cette héroïque folie, d'attaquer avec moins de trois cent cinquante hommes un adversaire retranché, disposant de deux mille sept cents fusils et de dix mille auxiliaires! En dehors de Togbao, qui fut plutôt un massacre, il y a eu deux combats seulement où Rabah a donné en personne, celui de Kouno et celui de Koussouri. C'est le combat de Kouno qui fut le plus dur et le plus acharné...

La nuit était venue, les flammes de l'incendie qui dévoraient Kouno éclairaient tout l'horizon. Un grand silence régnait, interrompu seulement de temps en temps par les chants funèbres de nos adversaires qui enterraient leurs morts, et par les plaintes de quelque blessé bousculé par un camarade.

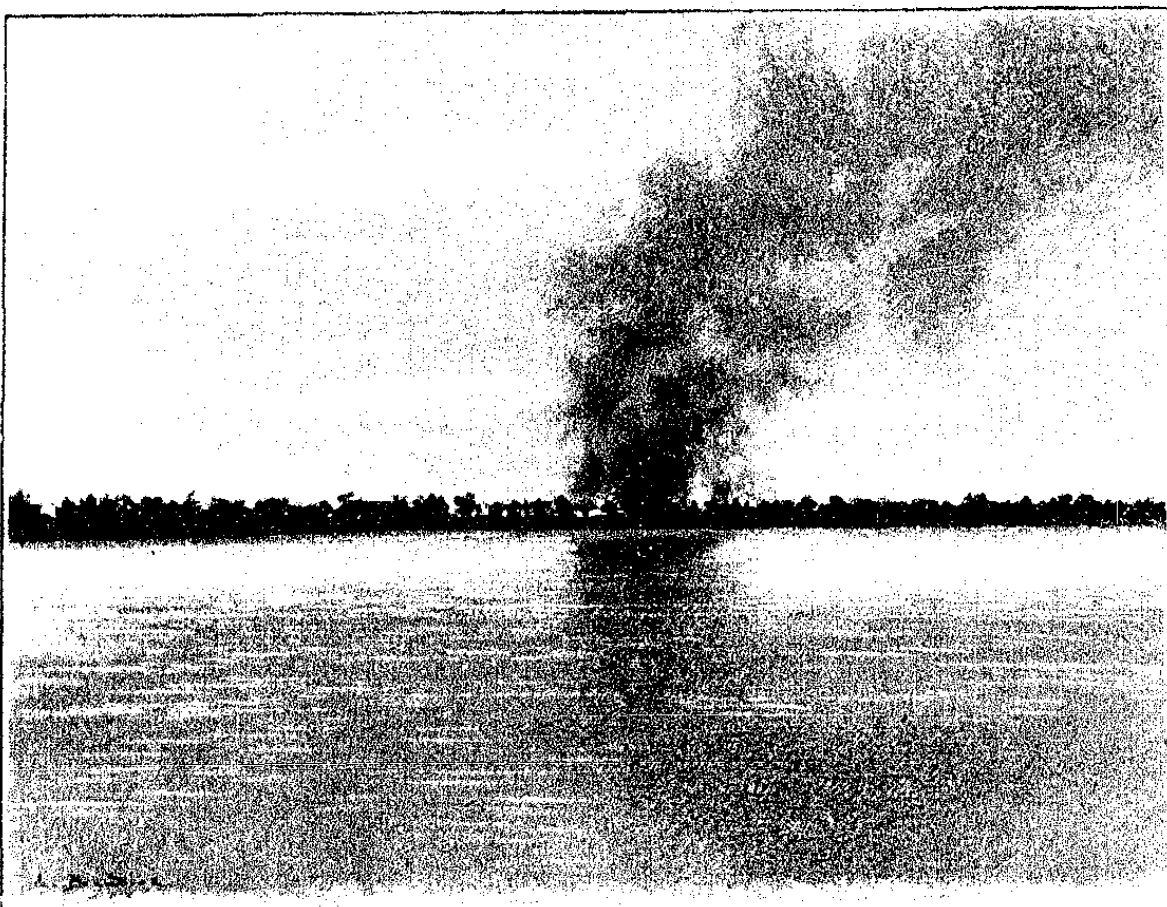
Puis tout seul. Nous avions bien essayé de manger un peu pour nous reconforter; mais la fatigue fut plus forte que la faim; un sommeil de brute s'empara de nous tous, et nous nous endormîmes jusqu'au lendemain matin. De bonne heure, on tint conseil. Nos deux canons étaient hors de service; les munitions faisaient défaut (il restait à peine soixante cartouches à chaque homme), et nous n'avions plus que quatre jours de vivres. Enfin nos blessés, entassés dans le vapeur et dans le chaland, réclamaient des soins pressants. Je décidai donc de revenir en arrière jusqu'à Fort-Archambault. On transporta sur la rive droite les deux cents hommes qui étaient encore valides. Bientôt ils se mirent en route pour regagner le poste, pendant que de mon côté je remontais lentement le fleuve avec le vapeur.

L'ennemi, en nous voyant partir, ne tenta même pas de sortir. Aussi notre voyage s'effectua-t-il sans le moindre incident.

Malgré les pertes considérables que nous avons éprouvées, je fus très satisfait du résultat obtenu, car dès le lendemain de notre retour à Fort-Archambault, je recevais la visite de messagers Baguirmiens envoyés

par le sultan Gaourang. Ils étaient au courant de ce qui s'était passé à Kouno, et ils nous apprirent même que, quelques jours auparavant, une forte troupe rabiniste envoyée en razzia de vivres chez les Toummoeks avait été surprise, et avait perdu beaucoup de monde. Ils me dirent que Gaourang ne tarderait pas à arriver.

Cette dernière nouvelle me fit grand plaisir; non pas que je considérasse les Baguirmiens comme des auxiliaires bien sérieux dans un combat, mais parce que, au point de vue moral, l'effet de notre



KOUNO EN FLAMMES, VUE PRISE DU Léon-Blot. — DESSIN DE BOUDIER.

jonction, que Rabah désirait empêcher, serait très grand sur les indigènes. Avant Kouno, en effet, Gaourang était fugitif; grâce à notre intervention, il était en sécurité et la protection que nous lui avions promise s'exerçait efficacement. Il n'était pas douteux non plus que, lorsque nous reprendrions la marche en avant avec le sultan, nous disposerions d'effectifs plus imposants et surtout que nous trouverions plus facilement





EN TIRAILLEURS, DÉBOUTER LES CASES DE KOUNO EN FEU. — DESSIN DE GROSJEAN.

parmi les populations du fleuve une aide matérielle, dont nous avons grand besoin. Mais ce n'était pas le moment de perdre du temps. Je remis aux envoyés une lettre pour Giaourang, et je me préparai à revenir au Gribingui, afin de tout disposer pour opérer notre jonction avec la colonne Klobb, à laquelle je devais également fournir quelques ravitaillements.

Je laissai Robillot à l'ort-Archambault, après lui avoir donné mes instructions relatives à la politique et je rentrai au Gribingui le 16 novembre. Une terrible nouvelle m'y attendait, contenue dans le cablogramme suivant :

« Commissaire général à Commissaire du gouvernement Chari.

« Département informe que lieutenant-colonel Klobb, envoyé pour prendre commandement mission Voulet, a été assassiné par Voulet à Damangar, près Zinder, 14 juillet. Lieutenant Meynier qui accompagnait lieutenant-colonel Klobb a été tué également, avec plusieurs tirailleurs, les survivants sont signalés à Say. Voulet doit être considéré comme en état de rébellion. Informez Gentil par les voies les plus rapides et prescrivez-lui prendre toutes les précautions nécessaires au cas où mission Voulet regagnerait postes du Chari. Bien entendu que ravitaillement qui lui était destiné ne doit pas lui être remis. »

Effrayante dans son laconisme, cette dépêche faisait sombrer tous mes plans. Non seulement la marche en avant était compromise, mais encore au lieu de trouver devant nous une colonne alliée, c'étaient des ennemis que nous allions rencontrer. La jonction entre les deux missions, but de nos rêves, aurait pour résultat si elle s'accomplissait, une mêlée effroyable entre Français ! Ah ! quelles heures tristes j'ai passées à ce moment-là ! Quoi, il s'était trouvé un officier capable de commettre un tel crime ! C'était effroyable, en vérité. Quelles seraient les conséquences de cette horrible action ? Bien difficiles à préjuger. Quelle conduite tenir ? Pendant deux jours je réfléchis longuement à la situation, et comme il vaut mieux prévoir le pire, j'envisageai froidement l'hypothèse où nous aurions à combattre nos compatriotes révoltés.

Cela n'aurait pas été une petite affaire, car ils étaient bien nombreux : ils avaient six cents fusils au moins, et ils n'avaient plus rien à perdre...

De notre côté, en tenant compte des blessés qui, guéris, pourraient reprendre du service, nous avions à peine deux cent soixante-dix hommes capables de tirer un coup de fusil.

C'était insuffisant. Il nous fallait des renforts à tout prix. Tout ce que je pus faire sur le moment fut d'envoyer vingt-quatre hommes à Robillot par le vapeur qui restait à sa disposition. Il se trouvait donc à la tête d'un peu moins de trois cents hommes. Je le mis au courant de l'affaire Voulet et lui interdis absolument tout mouvement en avant. Pour moi, apprenant l'arrivée

prochaine du Commissaire général, M. de Lamothe, à Bangui, je me résolus à aller le rejoindre pour conférer avec lui de la situation.

J'arrivai à Bangui le 10 décembre, étant parti du Gribingui le 1<sup>er</sup>. M. de Lamothe s'y trouvait. Très ému par l'annonce du massacre de Bretonnet, il s'était décidé à remonter le fleuve pour avoir plus tôt des nouvelles. Il avait eu heureusement la bonne pensée d'amener avec lui une trentaine d'hommes, un capitaine d'artillerie, M. Bunoust, deux lieutenants, MM. Larrouy et Martin, et le maréchal des logis Papin. Ce personnel, qui faisait partie de la mission topographique du commandant Gendron, fut réquisitionné d'urgence et mis à ma disposition.

Les postes de Bangui et de Mobaye étaient invités à nous fournir trente hommes et le commandant des troupes du Haut Oubangui avait l'ordre de constituer un détachement de tirailleurs réguliers de soixante-dix hommes et de les envoyer au Chari sous le commandement d'un lieutenant.

Pendant que s'effectuait la concentration, je recevais une lettre du capitaine Robillot m'annonçant que Gaourang

avait fait sa jonction avec lui à Fort Archambault, que Rabah avait évacué Kouno quelques jours après le combat, juste le temps qu'il lui avait fallu pour radoubier quelques mauvaises pirogues, afin d'y embarquer ses nombreux blessés et de les renvoyer sous escorte par le fleuve. Sa colonne principale effectuait sa retraite sur Logone et Dikoa par le Bahr-Erguig, pour s'y ravitailler.

L'arrivée des Baguirmiens avait permis de retrouver à Togbaou les corps des Européens qui y étaient morts. Sur leurs indications, on put les identifier d'une façon certaine et leur donner une sépulture décente à Fort Archambault.

Ainsi donc, tout avait marché aussi bien qu'on pouvait le souhaiter, en ce qui nous concernait : la bataille de Kouno, livrée pour nous débarrasser de Rabah, avait produit le résultat attendu. Nous étions les maîtres du fleuve et rien ne s'opposait à notre marche, si ce n'était la perspective d'une lutte avec la mission Voulet.

Grâce à l'initiative du Commissaire général, nous allions être en très bonne posture de défense, mais l'éventualité d'une marche en avant restait toujours douteuse, d'autant que les dernières



VUE DU TATA DE KOUNO. — DESSIN DE BOUDIER.

dépêches du Gouvernement, non encore au courant du combat de Kouno, mais toujours sous l'impression du massacre de Bretonnet et du drame de Zinder, s'y opposaient d'une façon formelle.

Il fut convenu entre M. de Lamothe et moi que, en principe, je me cantonnerais vers le 10<sup>e</sup> degré et que, dès que je pourrais avoir des nouvelles de la mission Fourneau-Lamy, nous marcherions à sa rencontre.



ARRIVÉE DU SULTAN GAOURANG À FORT-ARCHAMBAULT. — DESSIN DE GOTORRE.

Nous nous séparâmes ensuite et je regagnai le poste du Gribingui. Tous mes renforts étaient arrivés ou étaient en route. Je commençais à renaitre enfin à l'espérance, quand, au cours de mon voyage, pendant que je déjeunais, un courrier me croisa et me remit des lettres urgentes.

J'en prends rapidement connaissance. Quelle joie pour moi ! C'était l'annonce de l'arrivée à Sada, près de Fort-Archambault, à la date du 13 janvier, du lieutenant Meynier qu'on croyait mort avec le colonel Klobb.

Cet officier était porteur d'une lettre du lieutenant Joalland annonçant les événements suivants :

Le 14 juillet 1899, le capitaine Voulet, commandant l'arrière-garde de sa colonne, était rejoint non loin de Zinder, à l'Ouest du Tchad, par le colonel Klobb et le lieutenant Meynier. Voulet donna l'ordre de tirer sur eux. Le colonel était tué, Meynier blessé à la cuisse. Puis Voulet rejoignait son avant-garde et mettait les Européens de sa colonne au courant de ce qu'il venait de faire.

Après quoi, ayant persuadé aux tirailleurs que les torts étaient du côté du colonel Klobb, il crut avoir ses hommes pour lui. Il décida donc que les officiers et sous-officiers de la mission qui ne voulaient pas, par leur simple présence, partager la responsabilité du crime retourneraient à Say avec une escorte de trente tirailleurs, dont il se méfiait.

Quant à lui et à son second, le capitaine Chanoine, ils étaient résolus à se tailler un empire dans le Centre Africain, avec les tirailleurs qui leur étaient restés fidèles.

Le 16, ces tirailleurs, comprenant l'énormité de leur faute, se révoltaient, tuaient Voulet et Chanoine, et venaient se mettre sous les ordres du lieutenant Pallier, qu'ils rejoignaient le 17.

Les officiers survivants se concertèrent et convinrent qu'ils marcheraient sur Zinder, afin de venger la mort du capitaine Casemajou. Le 30 juillet, la colonne entra à Zinder, après avoir vaincu le serki Amadou, qui s'était porté à sa rencontre.

Quelques jours plus tard, le lieutenant Pallier partait avec trois cents tirailleurs pour reconnaître la route du Tchad, laissant ses camarades à Zinder. Mais après quelques étapes, les tirailleurs, entraînés par quelques mauvaises têtes, refusaient d'aller plus loin et forçaient, sur menace de mort, M. Pallier à les ramener à Zinder avec promesse de rentrer au Soudan.

À Zinder, une scission se produisit : deux cent soixante-dix tirailleurs, restés dociles, acceptaient de continuer la mission pendant un an, sous les ordres des lieutenants Joalland et Meynier et d'un sous-officier, le sergent Bouthel. Les trois cents autres tirailleurs reprenaient la route du Soudan avec le lieutenant Pallier, le docteur Henric et deux sous-officiers.

La nouvelle mission cherche alors à pacifier Zinder. Le 15 septembre, le serki Amadou est tué dans une reconnaissance et les habitants de la ville se mettent à la disposition des Européens. Le lieutenant Joalland laisse alors à Zinder son sergent européen et cent tirailleurs et prend le 3 octobre la route du Tchad avec le lieutenant Meynier, cent soixante-dix tirailleurs et un canon de 80 millimètres.

Informé à ce moment de la présence de la mission Foureau-Lamy dans l'Aïr, Joalland s'empresse de lui expédier des chameaux qu'elle réclame et dont elle a grand besoin, puis il continue sa route, reprenant ainsi pour son propre compte les instructions données au lieutenant-colonel Klobb dont un des passages était le suivant : « Jonction avec mission Foureau-Lamy, quoique étant très désirable, n'est point l'objectif principal. Nécessaire arriver le plus tôt possible au Tchad pour conclure traité avec Kanem et rejoindre la mission du Chari. »

Ces instructions disaient aussi que, dans le cas de rencontre avec la mission Foureau-Lamy, le lieutenant-

colonel Klobb prendrait la direction des deux expéditions, à moins toutefois que Fourreau ne tînt à revenir par la voie de Zinder et du Dahomé; et en ce cas son escorte resterait à sa disposition.

Dans cette circonstance, le lieutenant Joalland, qui avait été promu capitaine au mois de juillet, estimant qu'il importait avant tout de nous rejoindre, se mit en route. Je ne pus qu'approuver cette décision; il était en effet pour moi du plus haut intérêt d'être renseigné au plus tôt sur l'issue de l'affaire Voulet...

Le 23 octobre, Joalland était à Woudi; il suivit la route au Nord du Tehad, dans un pays désolé, par N'guigni et Gor, et arriva le 22 novembre à Gouré, dans le Kanem. En passant à Debenenki, il nomma sultan du Khanem l'alifa Zeraff, descendant légitime des souverains, qui se déclara tout dévoué à notre cause pour être débarrassé de Rabah et du Ouadai.

Enfin, il arriva à N'Gouri où il laissa un détachement, puis il se porta sur Goulféi.

Cette marche de Joalland s'effectua sans que nous puissions en être le moins du monde informés. En effet, pendant cette période nous avions en affaire à toute l'armée de Rabah, laquelle, opérant ensuite sa retraite avait fait le vide sur son passage, de sorte qu'aucun Baguirmien n'avait pu venir nous apporter des nouvelles. Joalland de son côté, n'en ayant pas davantage, envoya le sergent Abdoul Sali, le 14 décembre, en courrier avec une pirogue de Goulféi. Ce sergent avait la consigne de s'assurer de l'endroit où nous nous trouvions et de me remettre une lettre de son capitaine.

Mais à peine était-il en route, qu'il se rencontra avec les quarante pirogues portant les blessés de Rabah et une forte escorte; les pirogues redescendaient le fleuve à petites journées pour se maintenir à hauteur de la colonne principale des Rabistes, qui se repliait sur Logone par la rive gauche du Chari.

Abdoul Sali ne pouvait songer à entrer en lutte contre des forces supérieures. Aussi revint-il vers son chef, le capitaine Joalland, qui se décida à envoyer vers nous le lieutenant Meynier. Ce jeune et brillant officier, à peine guéri de la blessure qu'il avait reçue aux côtés du colonel Klobb, accomplit, le long du Bahr-Erguig, sur la rive droite du Chari, qui venait d'être évacuée par les troupes de Rabah, un trajet de sept cents kilomètres en quatorze jours (du 28 décembre 1899 au 11 janvier 1900). C'est à Sada, non loin de Port-Archambault, qu'ayant accompli cette prouesse, il se rencontra avec le capitaine de Cointet et les forces du sultan Gaourang.

Comme bien on pense, il y fut accueilli avec la joie la plus vive. Les récits qu'il fit, les nouvelles qu'il apporta nous arrachèrent enfin à ce long cauchemar qui hantait tout le monde : l'éventualité effroyable d'une lutte entre Français. Non seulement cette lutte ne se produirait pas, mais nous allions retrouver des alliés, des frères d'armes. De plus, on pouvait escompter, avec de grandes chances de certitude, l'arrivée prochaine de la mission Fourreau-Lamy sur les bords du lac Tehad. Nous allions être en nombre pour agir efficacement et énergiquement. L'espoir de porter bientôt à Rabah le coup décisif nous faisait battre le cœur.

(A suivre.)

GENTIL.



UNE DES PORTES DU TATA DE KOUNO. -- DESSIN DE GOTORRE.





ARRIVÉE DU LIEUTENANT MEYNIER À SADA. — DESSIN DE MASSIAS.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup>

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD).

PAR M. ÉMILE GENTIL.

### VI

Retour à Fort-Archambault. — Le sultan Gaourang. — Son troupeau d'esclaves offerts comme porteurs. — Préparatifs de départ. — Nouvelles de la mission saharienne Fourreau-Lamy. — Marche sur Koussouri. — Rencontre de Fourreau. — État lamentable de la colonne de Baguirmiens que nous amène Gaourang. — Jonction des trois Missions.



LE CAPITAINE BUNOUST.  
DESSIN D'OULEVAY.

**A**u moment où le lieutenant Meynier vint nous rejoindre à Sada, la situation était la suivante. Son chef de mission, le capitaine Joalland, dont on ne saurait trop louer l'initiative, était installé en face de Goulféi, avec cent cinquante fusils environ; les troupes du Chari, sous le commandement du capitaine Robillot, étaient à Fort-Archambault; la mission saharienne Fourreau-Lamy, signalée à Zinder vers le 15 novembre, devait être vraisemblablement en route vers le Tchad. Quant à Rabah, il s'était replié, à la suite du combat de Kouno, sur Logone et Dikoa où se trouvait déjà son fils Fad-el-Allah.

J'ai dit que toutes ces nouvelles m'étaient parvenues au moment où je regagnais le poste du Gribingui, après avoir été chercher des renforts. En attendant mon arrivée, le capitaine Robillot avait pris ses dispositions pour se mettre en communication constante avec la mission Joalland.

Cette communication étant assurée et réglée, le lieutenant Meynier se remit en route pour rejoindre le capitaine Joalland à Goulféi. Pendant que se passaient ces événements, le capitaine Bunoust, les lieutenants Martin et Larrouy m'aidaient dans la grosse besogne de la réunion du matériel nécessaire à la nouvelle campagne qui allait être menée contre Rabah et que j'estimais pouvoir durer plusieurs mois.

On ne se doute pas combien il est difficile, en Afrique, avec des moyens aussi précaires que ceux dont on dispose, de mettre une expédition sur pied.

Il est indispensable de tout inventorier, de tout cataloguer, pour être sûr que rien ne manque et que les

1. Suite. Voyez p. 329, 341, 353, 365 et 377. — Une erreur de rédaction s'est glissée à la page 338. Il y est dit que l'agent d'une maison hollandaise a fait à M. Gentil la proposition de lui vendre un esclave; c'est un chef nègre appelé Krouma qui a fait cette proposition.

colis sont en bon état, car ce n'est pas tout de marcher, il faut arriver au but muni du nécessaire. Grâce au dévouement des fonctionnaires de la région civile, MM. Bruel, Pinel, Roussel, Perdrizet, le matériel qui nous était nécessaire arrivait rapidement. Le rôle de ces agents, pour avoir été dans toute cette période moins brillant



LE LIEUTENANT MARTIN. — DESSIN D'OLEVAY.

que celui de leurs camarades de la région militaire, n'en aura pas été moins utile. Ils se sont acquittés de cet ingrat service des transports d'une façon remarquable, et c'est grâce à eux que l'on put engager la suprême partie contre Rabali.

Le 13 février, tout était prêt pour le départ, sauf le fameux détachement de soixante-dix hommes que devait nous expédier le Haut Oubangui. Seul, le lieutenant Faure était là, avec la moitié de l'effectif; le reste, retardé pour toutes sortes de causes, devait mettre encore pas mal de temps à arriver. Je ne pouvais attendre plus longtemps et j'en fus réduit à me priver de la collaboration de l'excellent officier qu'était M. Faure, obligé d'attendre la deuxième partie de son détachement.

Nous quittons Gribingui le 13 février avec une trentaine d'hommes, le capitaine Bunoust, le lieutenant Martin et le maréchal des logis Papin. Le lieutenant Larrouy et le docteur Ascornet doivent rejoindre par la suite, dès qu'ils auront pu se pro-

curer des embarcations. Le lieutenant Faure, qui, en attendant son monde, est occupé aux transports, les accompagnera s'il est prêt à temps.

Le Gribingui est presque à sec. A chaque instant nous rencontrons des cailloux ou des bancs de sable qui nous arrêtent. Le gros chaland, chargé de trois cent cinquante colis de trente kilos et d'un personnel nombreux, avance avec la plus grande difficulté. Jamais je n'ai vu les eaux aussi basses. A tout moment, on est obligé de mettre les hommes à l'eau pour désécher ce maudit bateau... Ce sont alors des cris, des vociférations poussés par nos hommes qui s'excitent à traîner cette énorme masse. Les journées se passent et nous avançons à peine. A ce train-là, nous allons mettre une éternité pour atteindre Fort-Archambault.

Un mauvais passage est à peine franchi qu'on en retrouve un autre. Jusque là je n'avais noté que cinq ou six rapides sur le Gribingui. Nous en avons déjà rencontré une douzaine et encore sommes-nous au début. Quelle corvée longue et ingrate! Bunoust, Martin et moi, nous nous remplaçons à tour de rôle, pour hurler

les «... Attention...ferme...enlevez»! qui donnent du cœur aux hommes. Les malheureux sont fourbus et nous avons des extinctions de voix. Mais nous prenons notre mal en patience et au bout d'un certain temps nous finissons par nous habituer à ce mode de locomotion.

Quand nous rencontrons des biefs, où nous pouvons marcher pendant quelques kilomètres, nous sommes fort heureux. Si nous n'étions pas aussi pressés, cette descente de la rivière ne serait cependant pas sans charme. Les bancs de sable, complètement découverts, sont littéralement garnis d'oiseaux de toute espèce, pélicans, grues, courlis, canards, oies, aigrettes, etc. C'est un fourmillement ininterrompu, un bruit d'ailes incessant. Que de joies sont réservées aux spécialistes qui, plus tard, viendront étudier la faune de ce pays!

Nos préoccupations sont d'un ordre moins relevé. Nous classons tout bonnement ce gibier en deux espèces principales: celle qui se mange et celle qui ne se mange pas. Les canards, qui font partie de la première catégorie, sont excellents, à l'exception toutefois de celui d'une très grosse



LE MARÉCHAL DES LOGIS PAPIN. — DESSIN DE GROBET.

taille, que l'on appelle *canard arme*, car il porte au sommet des ailes, à la deuxième articulation, une espèce d'os pointu qui doit lui servir à se défendre contre les oiseaux de proie. Sa chair est très dure et de mauvaise qualité. Outre les canards, nous rencontrons à chaque instant, comme gibier à plume, des bandes de pintades. Aussi la cuisine est-elle abondamment pourvue.

C'est une chance, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi, car à proximité de la rivière, il n'y a pas beaucoup de villages, et les malheureux habitants, qui s'y trouvent en butte depuis de nombreuses années aux razzias des chasseurs d'esclaves de Senoussi, ne peuvent offrir de grandes ressources pour les ravitaillements. Nous trouvons seulement à compléter le mil nécessaire à la nourriture de nos hommes, dont la ration consiste surtout en viande d'hippopotame.

A l'époque des eaux basses, cet animal pullule dans le Gribingui, au point d'être un véritable danger pour les petites pirogues qui circulent sur le fleuve. Nous sommes fréquemment secoués par ces pachydermes, qui, en se levant sous le chaland ou les boats, leur donnent d'énormes coups et même parfois les défoncent. Nous nous vengeons en tuant quelques-uns d'entre eux dont la viande fumée assure la subsistance



A LA MONTAGNE DE STELLIM, LES CHARGES PRÊTES POUR LE DÉPART. — DESSIN DE MASSIAS.

de notre monde pour longtemps. Pendant dix-neuf jours, notre navigation se continue ainsi, fertile en échouages et en incidents de toute nature. Enfin, nous arrivons à Fort-Archambault.

Nous voilà donc réunis. Malheureusement les eaux complètement basses vont empêcher le *Léon-Blot* de naviguer. Nous ne pouvons faire circuler sur le fleuve que le grand chaland, les trois baleinières, deux embarcations en bois construites par nos propres moyens et les quelques pirogues que nous pourrions réunir. On y embarquera l'artillerie, les munitions et une partie des vivres. Quant aux tirailleurs, ils marcheront par la voie de terre, et les bagages et vivres de route nécessaires seront portés à dos d'homme.

Encore ce souci de porteurs qui intervient. Jusqu'ici en effet, nous n'avons pas encore pu nous procurer les bêtes de somme qui nous seraient nécessaires, le pays en étant complètement dépourvu.

Heureusement que le sultan Gaourang n'est pas loin. Il est installé à Sada, où Robillot l'a prié de séjourner, pour éviter une trop grande agglomération de monde au même endroit.

Je le prévins de mon arrivée. Il ne tarde pas à venir. J'avoue que je retrouve avec plaisir ce gros homme, tout content de lui. De son côté également, il manifeste sa joie de me revoir.

Je le fais entrer chez moi, où l'on a préparé un local pour le recevoir, et, tout en buvant du thé, il me raconte ses infortunes. Il rejette toute la responsabilité du massacre de Togbao sur le M'Baroma, celui de ses dignitaires qui gardait le défilé. « Ce M'Baroma est un misérable, me dit-il, tu l'as bien connu. Quand tu es venu au Baguirmi la première fois, il occupait les fonctions d'*alifa-ba*. Je lui avais conféré une dignité plus élevée et voilà ce qu'il m'a fait, il m'a trahi. Traître et lâche aussi, le Kadé Tchiroma qui était ton hôte à Massénia et auquel j'avais confié l'éducation de mon fils. Presque tous des traîtres, mes grands seigneurs, qui ont voulu à un moment donné m'abandonner pour aller se soumettre au maudit (nom sous lequel il désigne Rabah).

« Oui, continua-t-il, si je n'avais pas été prévenu à temps, le *germané* avait formé le projet de se faire nommer sultan à ma place par Rabah. Il était tout prêt à partir, quand je l'ai fait appeler. Il fut mis incertain à la chaîne et lorsqu'il eut avoué sa trahison je lui fis trancher la tête.

« Vois-tu, si tu n'étais pas venu et si vous n'aviez pas battu le maudit, j'étais perdu, et ce qu'on avait essayé une fois sans succès se serait reproduit plus tard. »

C'est d'un ton mélancolique et en même temps avec des accents passionnés qu'il me fit ce récit. Il fallait que réellement il eût passé par de vilains moments pour abandonner sa douce philosophie d'Epicurien...

Revenant ensuite au combat de Togbao, il ne cessa de témoigner du courage des nôtres.

« Pour moi, me dit-il, je suis resté jusqu'au dernier moment, voulant mourir avec tes frères. Mes esclaves m'entourèrent alors et me traînèrent hors du combat. Regarde les deux blessures que j'ai reçues à ce moment, et il me faisait voir son bras couturé de deux cicatrices profondes provenant évidemment de balles)...

Maintenant les mauvais jours sont finis, je te revois et je suis heureux, j'ai confiance en toi et tous les miens vont me suivre.

« J'ai déjà fait justice des traîtres, je continuerai encore si cela est nécessaire... Il faut que tu voies ce que j'ai fait du M'Baroma ». En me disant ces mots, il donna l'ordre de faire venir devant moi le personnage en question.

Celui-ci se présenta simplement vêtu, les chaînes aux pieds et aux mains, la figure couverte d'un voile qui lui venait jusque sous les yeux. Ce voile enlevé, je m'aperçus avec horreur que ce malheureux avait eu le nez, les oreilles et les lèvres coupés. Je ne pus réprimer un mouvement d'effroi, et je dis à Gaourang : « Tu aurais mieux fait de le tuer que de lui infliger pareille torture. C'est très mal ; Dieu défend ce que tu as fait là ».

« Que veux-tu ? me dit-il, c'était un esclave dont j'avais fait un grand seigneur. Je l'ai puni pour servir d'exemple aux autres... »

Ému de pitié, j'obtins de Gaourang qu'on lui enlèverait ses fers, ainsi qu'au Tehiroma.

Il tint sa promesse, croyant me faire une concession bien grande. Certainement, si j'avais essayé de lui démontrer l'atrocité de sa conduite, il ne m'aurait pas compris.

Je n'insistai pas davantage et lui demandai de me fournir des porteurs et des chevaux. Il me promit tout sans retard. Dès le lendemain, je reçus pour ma part un beau cheval noir qu'il avait lui-même monté. Les autres officiers et les Européens furent ensuite pourvus ; mais en général, à part quelques exceptions, ces montures ne valaient pas grand'chose. C'était cependant mieux que rien, et il ne fallait pas se montrer trop exigeant, car le pauvre Gaourang n'avait plus une cavalerie bien belle. La plupart de ses chevaux étaient fourbus et à bout de forces.

Les porteurs vinrent après. Gaourang n'avait pas eu beaucoup de peine à se les procurer. C'étaient tout simplement des esclaves qu'il avait raziés chez les Saras. Encore enchaînés ou réunis par couples à des fourches de bois, ces malheureux présentaient un spectacle lamentable. Je n'oublierai jamais l'impression de profonde pitié qui nous saisit tous à la vue de ce troupeau humain, que quelques soldats poussaient devant eux à coups de fouet. Comme il n'y avait pas assez d'hommes, des femmes s'y trouvaient en grand nombre. Nues, sans un lambeau d'étoffe pour les couvrir, hâves, exténuées de fatigue, quelques-unes portaient de

petits enfants qui essayaient de trouver un peu de lait aux seins taris de leurs mères...

Quel spectacle navrant ! Quelque endurcis que nous pussions être, les larmes nous venaient aux yeux. Et ce qu'il y avait de pire encore, c'est que tout ce monde mourait de faim. Il ne faut pas croire qu'on s'était occupé de leur nourriture. Mangeait qui pouvait, comme et quand il pouvait... C'était simple et horrible... Tel est le tableau que j'ai vu, de mes yeux vu, et que je ne charge pas. Je suis plutôt



EN ROUTE POUR KOUSSOURI. — LES HOMMES SONT OBLIGÉS DE CREUSER DES RIGOLLES POUR FAIRE FRANCHIR LES SEUILS A LA PIOTTE (PAGE 594) — DESSIN DE MIGNON.

en dessous de la vérité... Il eût été à souhaiter que les partisans de l'Islam à tout prix pussent se rendre compte de l'œuvre néfaste accomplie par les adeptes de ce dogme de sang, de rapine et de meurtre. Peut-être leurs idées se seraient-elles modifiées. Je donnai l'ordre de détacher tous ces misérables, qui furent





EN ROUTE POUR KOUSSOURI. — LA DESCENTE DE LA FLOTTILLE SUR LE CHARI (PAGE 591). — DESSIN DE J. LAVÉE.

installés dans la cour du poste. On leur prépara de formidables plâtes de mil et de haricots qu'on leur distribua. Ces affamés se précipitèrent sur la nourriture comme des bêtes fauves, les plus grands renversaient les plus faibles et engouffraient dans leur bouche tout ce qu'ils pouvaient saisir... On fut obligé, pour que tout le monde pût manger, de procéder à une répartition équitable.

Je prévins Gaourang que ces gens étaient dorénavant à nous, et, à part moi, je me réservai de les rendre plus tard à la liberté. Je leur fis dire que, s'ils consentaient à nous accompagner et à porter nos charges, nous les nourririons tous convenablement ; après quoi, on les renverrait dans leurs villages.

Comme bien on pense, ils acceptèrent avec enthousiasme. Mais ils étaient tous trop faibles pour qu'on pût leur donner un poids de vingt-cinq kilos à porter. Nous attendîmes donc quelques jours encore qu'ils eussent repris des forces et, après avoir éliminé les femmes, mères ou nourrices, ainsi que les hommes trop chétifs, nous nous trouvâmes prêts pour le départ.

Je pus donc rédiger, à la date du 12 mars, un ordre prescrivant de reprendre, dès le lendemain, les opérations contre Rabah sous les ordres du capitaine Robillot.

Pendant que se terminaient tous ces préparatifs, je recevais à Fort-Archambault une lettre du commandant Lamy m'annonçant son arrivée à Debenenki dans le Kanem, à la date du 18 février. Le capitaine Joalland, rejoint par Meynier, m'informait, de son côté, qu'il avait laissé ce dernier officier en face de Goulféi avec le gros de ses forces pour se porter à la rencontre de la mission Foureau-Lamy, qu'il avait rejointe à ce même point de Debenenki.

Ainsi donc, tout allait au gré de mes désirs et l'œuvre poursuivie avec tant de persévérance approchait de sa réalisation.

Les deux missions Afrique Centrale et Saharienne allaient se trouver réunies, sous l'autorité du commandant Lamy qui, par suite de la mort du colonel Klobb, devenait le chef des deux groupes. J'allais donc pouvoir, dès que la jonction complète serait terminée, disposer des effectifs des trois missions au mieux de nos intérêts. Je sentais tout l'honneur et toute la lourdeur de la tâche qui me revenait. Mais j'avais l'espoir, avec de telles forces, de porter le dernier coup à Rabah. Et l'avenir me paraissait glorieux.

Le 13 mars 1900, la mission du Chari se met en route. Les points de Togbao et de Bousso sont déjà occupés par nos troupes, ainsi que Robillot, en mon absence, l'avait décidé.

La marche des deux groupes par terre et par eau s'effectue sans incident ; malheureusement elle est d'une

désespérante lenteur. Les chemins sont mauvais, l'eau est rare; on circule au milieu de buissons d'épines qui blessent tirailleurs et porteurs. D'autre part, ces derniers se fatiguent assez vite et l'on ne peut, par raison d'humanité, les presser davantage.

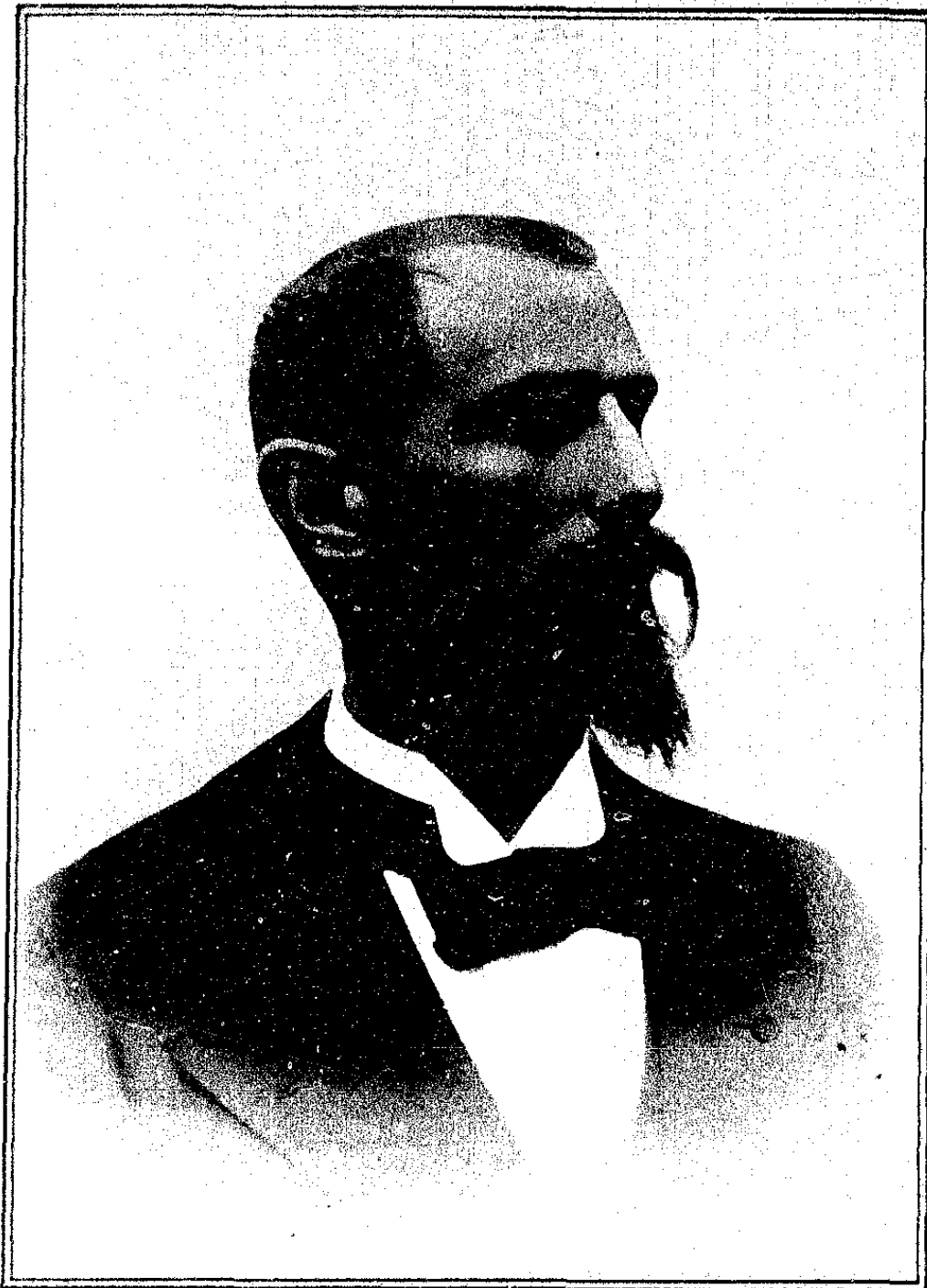
En outre, le ravitaillement en vivres est très difficile. Nous avons en effet à traverser toute une région complètement dévastée par Rabah, lors de son passage. Le lieutenant Galland a pu constituer à grand'peine un petit stock de mil à Tôgbao, c'est tout ce que l'on trouvera probablement jusqu'à Bousso. Aussi, les hommes et les officiers sont-ils à la portion congrue. La ration, uniforme pour tous, se compose au maximum d'à peu près deux cents grammes de mil en grains. C'est peu, trop peu, pour des gens qui doivent fournir une telle marche. Heureusement pour nous que la viande ne manque pas. Dans ces contrées, où la dévastation s'est opérée d'une façon si radicale, il ne reste absolument rien; partout des villages ruinés; pas une plantation. L'homme a fui ces lieux désolés et a été remplacé par les animaux sauvages.

Les antilopes de toute espèce s'y trouvent en quantité si nombreuse et sont si peu farouches que, sans même arrêter la marche de la colonne, on peut en abattre une douzaine chaque jour. Deux ou trois cavaliers se détachent, les ramassent, les hissent sur des chevaux et, le soir, à l'étape, on en fait le partage.

Je n'ai jamais vu, pendant les douze années que j'ai passées en Afrique, de pays plus giboyeux que la région du Chari. Sans nous donner la moindre peine, nous pouvions tous les jours, sans exception, donner à nos six cents rationnaires au moins cinq cents grammes de viande par tête. Sans cette heureuse circonstance, je ne sais s'il nous eût été possible d'arriver au but.

C'est dans ces conditions que nous atteignons successivement Tôgbao, puis Bousso, où j'arrive avant la colonne, avec le capitaine Robillot. Le lieutenant Galland nous y a précédés et le capitaine de Lamothe est allé à Macéré pour tâcher de réunir du mil.

Quatre jours après notre arrivée à Bousso, la flottille est signalée. Elle a eu beaucoup de peine à opérer sa descente. Le fleuve est au plus bas et, en maints endroits, il n'y a plus qu'un mince filet d'eau. Les hommes ont été obligés de débarquer et de creuser des rigoles dans le sable pour que les embarcations puissent franchir les seuils. Le travail accompli a été surhumain. La compagnie de Cointet nous rallie ensuite avec son convoi, dont les porteurs sont très fatigués. Il faut donner un peu de repos à tout le monde et attendre Gaourang et ses Baguirmiens, à qui j'ai donné



M. GENTIL.

(H. Sartory.)

rendez-vous et dont nous sommes sans nouvelles.

Pendant que nous effectuons notre marche sur Bousso, la mission Foureau-Lamy s'était avancée sur Goulféi, où elle s'était jointe au gros de la mission Afrique Centrale, cantonnée devant la place. Depuis



LA MARCHÉ SUR KOUSSOURI : L'AIGUADE. — DESSIN DE J. LAVÉE.



HALTE PRÈS D'UN VILLAGE — DESSIN DE J. LAVÉE.

quelques jours, Fad-el-Allah, le fils de Rabah, s'y était porté avec six cents fusils environ et livrait quelques escarmouches au lieutenant Meynier. Mais le commandant Lamy ne s'attarda pas devant Goulféi; il se dirigea sur Koussouri, moins bien défendu et enleva la place d'assaut le 3 mars. Le chef de bannière Capaul, qui la défendait, y fut tué. Nous ne perdîmes qu'un homme dans cette affaire.

Apprenant la prise de Koussouri, Fad-el-Allah sortit alors de Goulféi et vint camper, sans qu'on s'en doutât, à cinq kilomètres dans le Sud-Est de Koussouri. Son intention était de profiter d'un moment favorable pour tomber sur une patrouille ou sur un détachement sans méfiance.

Ce projet fut sur le point de réussir. Une forte reconnaissance, commandée par les lieutenants Rondeney et de Thézillat vint donner dans une embuscade et faillit être surprise. En un instant elle fut entourée de toutes parts, l'ennemi, caché derrière les buissons d'épines, ouvrant sur les nôtres un feu d'enfer. Le terrain se prêtait mal à un déploiement et la situation était très critique. Grâce à l'héroïsme des deux officiers et au courage des tirailleurs algériens qui mirent la balonnette au canon et se ruèrent sur l'ennemi, l'avantage fut de notre côté; les Rabistes furent refoulés et poursuivis jusque dans leur camp, qui fut enlevé. Fad-el-Allah battu s'enfuit jusque dans Logone où il s'enferma.

Cette sanglante affaire, où le lieutenant de Thézillat fut grièvement blessé, nous coûta une vingtaine de tués ou blessés. Elle eut lieu le 9 mars.

J'en fus instruit à Bousso par une lettre du commandant Lamy, qui me fut transmise par les soins du capitaine de Lamothe installé à Maciré.

Peu après, une deuxième lettre me parvenait par le lieutenant de Chambrun qui m'annonçait que Rabah, à la suite de l'échec de son fils, avait quitté Dikoa et paraissait se rapprocher de Koussouri. Le commandant m'informait en outre de la pénurie de ses troupes en munitions et m'envoyait un sergent avec des chameaux destinés à recevoir les ravitaillements dont nous pourrions disposer en sa faveur.

Sur ces entrefaites, Gaourang nous rejoignait enfin. Il m'avait promis, lors de notre départ de Fort-Archambault, d'envoyer des cavaliers dans la région du Bahr-Erguig, afin qu'à notre passage à Bousso nous puissions trouver en ce point un approvisionnement de mil. Il n'en avait rien fait, ou plutôt ses ordres n'avaient pas été exécutés, si bien que nous nous trouvions à bout de ressources.

Exaspéré, je me préparai à lui faire d'amers reproches. J'y renonçai quand je vis son attitude contrite et le spectacle lamentable qu'offrait la masse des gens qui l'avaient suivi.

Les pauvres Baguirmiens venaient, en effet, de subir de rudes épreuves. Leur marche depuis Sada n'avait été qu'une longue série de souffrances, car les Saras, les Toummocks et autres païens, apprenant la marche de la colonne de Gaourang, s'étaient enfuis sur son passage emportant ou cachant toutes leurs provisions, si bien que les vivres leur avaient fait rapidement défaut. De plus, comme les pluies avaient

été fort rares, tous les cours d'eau étaient taris. Pour boire, Gaourang avait dû creuser des puits, quelquefois à de très grandes profondeurs... Dans ces conditions, une foule nombreuse de femmes, d'enfants affamés ou mourant de soif restèrent en arrière... On ne les revit jamais.

Quant à ceux qui avaient pu surmonter ces fatigues, ils étaient dans un état d'épuisement presque complet.

En présence de cette situation, je conseillai à Gaourang de ne se faire suivre ni des hommes malades et fatigués, ni des femmes et des en-



PASSAGE DES ENVIRONS DE MILTOU OÙ RABAH A TRAVERSÉ LE FLEUVE. — DESSIN DE ROUDIER.

fants qui pourraient regagner le Bahr-Erguig à petites journées. Le reste de la bande, comprenant environ 1 500 hommes, se mettrait en route immédiatement avec nous. Ce parti fut adopté.

Nous sommes presque sans vivres. Seule la chasse nous fournit la viande qui nous est nécessaire. Quant



au mil, il se fait de plus en plus rare. Gaourang et sa troupe de Baguirmiens marchent sur la rive droite avec le convoi de munitions destiné à la mission Saharienne et un petit troupeau de bœufs que nous gardons comme réserve. Les trois compagnies sont sur la rive gauche et le convoi principal vient par le fleuve. Nous avons été rejoints par le lieutenant Larrouy et le docteur Ascornet. J'accompagne la colonne de la rive gauche.

Le trajet est atrocement pénible au milieu des buissons d'épines qui déchirent les chairs et entrent sous la peau, causant aux malheureux qui vont à pied des douleurs intolérables. On peut faire tout au plus des étapes de dix-huit kilomètres par jour.

Enfin nous avançons tout de même, lentement mais sûrement. Nous atteignons Magbala près de Maïnheffa le 14 avril. C'est là que je vois Foureau. Après la superbe



ESCLAVES SARAS PRIS PAR LES BAGUIRMIENS, ENCORE ENCHAÎNÉS OU RÉUNIS PAR COUPLES  
À DES FOURCHES DE BOIS (PAGE 592). — DESSIN DE BOUDIER.

expédition qu'il venait de faire à travers le Sahara, après les périls et les souffrances endurés, il avait terminé sa tâche. Son rôle d'explorateur scientifique était fini. Aussi s'était-il décidé à rentrer en France, laissant son escorte à ma disposition. Je lui fournis des embarcations convenables pour effectuer son retour et je conservai pour nous un convoi de pirogues de Koussouri, qu'il avait monté à notre intention.

Ces pirogues, quoique faisant eau de toutes parts, nous permirent de licencier presque tous nos porteurs et par suite d'alléger sensiblement notre convoi.

Nous passons, Foureau et moi, une bonne partie de la nuit à deviser. Il me raconte les longues étapes sans eau, qu'ils ont faites dans les solitudes sahariennes, et les périls qu'ils ont courus. Ah ! ils avaient fait de bonne besogne, nos amis sahariens. Ils venaient d'accomplir un des plus beaux tours de force qu'on puisse citer en matière d'exploration. Mais à quel prix ! Leurs chameaux, surmenés, périssaient l'un après l'autre, les bagages et les munitions qu'on ne pouvait transporter étaient détruits, si bien qu'ils étaient arrivés à Koussouri, manquant de tout, de vivres et même de vêtements. Quant aux munitions, il leur en restait très peu, à peine 130 cartouches par homme, c'est-à-dire de quoi soutenir une seule grosse affaire...

L'ennemi, ainsi que je l'ai appris plus tard par une lettre tombée entre mes mains, adressée par l'alifa de Goulféi à Rabah, était instruit de cette disette de cartouches de la mission Saharienne. C'est ce qui explique, du reste, le départ de Dikoa de Rabah et sa marche sur Koussouri.

Au matin, je me sépare de Foureau qui continue sa route, non sans l'avoir remercié de la résolution qu'il a prise de revenir par le Congo. C'est à cette décision que je dois d'avoir un renfort aussi important et un concours aussi précieux que celui de la mission Saharienne.

Notre route se poursuit aussi rapidement que nous le permet notre convoi venant par eau, lequel me cause beaucoup de souci. Je demande au commandant Lamy d'envoyer au devant de ce convoi une escorte sérieuse par la rive droite, afin que je sois complètement tranquille sur sa sécurité.

Mais le commandant ne peut satisfaire à ma demande. En effet, les événements se sont succédé avec la plus grande rapidité. Rabah a accéléré sa marche sur Koussouri. Ses mouvements n'ont pas pu être signalés d'une façon positive. Une seule chose est certaine, c'est que le fameux chef soudanais n'est pas très loin de la ville. Il est par suite impossible au commandant de la démunir d'aucun de ses défenseurs.

Le commandant Lamy m'écrivait, de plus, à la date du 14 avril, que les deux missions se trouvaient à peu près bloquées dans la ville sans grandes munitions et sans approvisionnements. Il m'annonçait que l'ennemi avait livré, les 11, 12 et 13 avril, sous les murs mêmes de Koussouri, trois petites escarmouches afin de faire sortir les nôtres de la ville et de les attirer dans une embuscade. Et il ajoutait que, d'après certains bruits, Rabah avait quitté son camp, qu'il était venu à petite distance, prêt à tomber sur la place à la première imprudence commise.

La situation devenait donc fort grave. Ce qui la compliquait encore, c'était l'incertitude où le commandant se trouvait au sujet de Rabah, qui était à cette date occupé à construire un retranchement à six kilomètres environ au Nord-Ouest de la ville.

C'est pour pouvoir opérer en paix la construction de ce camp qu'il avait envoyé des partis de cavaliers excessivement audacieux, qui dans les trois escarmouches mentionnées par le commandant avaient tué une dizaine d'hommes aux nôtres, entre autres deux tirailleurs algériens préposés à la garde du troupeau.

Ces nouvelles du commandant Lamy me parvinrent dans les environs de Bougoman, c'est-à-dire à quelques journées de marche de Koussouri. Il fallait se dépêcher.

Gaourang, qui nous suivait toujours, avait, fort heureusement pour nous fait la découverte d'un de ses anciens silos de mil encore intact ; il en partagea le contenu avec nous, de sorte que nous nous trouvâmes à la tête d'une vingtaine de jours de vivres en grains pour nos hommes.

Après Bougoman, nous atteignons Miskiu, puis Milé. Nous sommes tout près de Logone, occupé par Fa-del-Allah. Nous nous attendons à une attaque ; mais personne ne se présente au devant de nous et cependant Fad-el-Allah et Rabah sont renseignés sur notre marche<sup>1</sup>.

Seule une petite patrouille de cavaliers, venus par la rive droite en éclaireurs, nous est signalée par le chef de Milé qui a reçu de l'un d'eux une balle qui lui a éraillé le crâne. Apercevant les Baguirmiens en nombre sur la rive gauche, ils s'enfuient sans même nous avoir découverts, cachés que nous sommes dans des fouillis de brousse épineuse.

Chaque jour qui s'écoule nous rapproche davantage de la mission saharienne. Le 21, à midi, nous nous préparons à déjeuner et, au moment de nous mettre à table, on m'annonce l'arrivée du capitaine Reibell et du lieutenant de Chambrun. Avec quelle joie nous les voyons venir, on le devinera aisément.

Certes, nous n'étions ni les uns ni les autres en état de paraître élégants à une réception mondaine quelconque ; mais si minables que nous fussions, nous paraissions des gentlemen à côté de nos amis Reibell et Chambrun. « Et pourtant, nous dirent-ils, nous avons mis ce que nous avons de mieux. » Ce mieux était un assemblage de bandes d'étoffes du pays cousues ensemble, auxquelles on avait essayé de donner une forme de vêtement... On juge que ce ne devait pas être très luxueux.

Le repas terminé, nous nous remettons en route et, à une heure, nous sommes enfin en face de Koussouri. Une foule immense se trouve campée sur la rive droite du Logone. Ce sont les Arabes bornouans qui ont fui avec tous leurs troupeaux et sont venus s'installer à l'abri de la citadelle. Il y a là au moins dix mille personnes et des troupeaux de bœufs et de moutons en grand nombre.

Dès que nous sommes signalés, tout ce monde se porte au-devant de nous. Les femmes poussent des « you-you » perçants, les hommes brandissent leurs lances et tirent des coups de fusil.

Confiant au capitaine Robillot le soin de s'occuper de l'opération du passage du fleuve, laquelle est d'ailleurs très simplifiée par le grand nombre de pirogues qui se trouvent accostées sur le rivage, je traverse le Logone



PRÈS DE MAINHEFFA. — LES PIROGUES MONTÉES PAR M. FOUREAU (PAGE 597). — DESSIN DE MASSIAS.

pour me rencontrer sur la rive gauche avec le commandant Lamy, qui m'y attend entouré de tous ses officiers.

Je laisse à penser quelle émotion profonde s'empare de nous tous. De semblables sensations ne se décrivent pas. Nous ne parlons pas, à vrai dire, mais les étreintes et les poignées de mains qui se distribuent

1. Dans la correspondance de Rabah tombée entre mes mains se trouve une lettre de Fad-el-Allah à son père, lui annonçant mon passage à Mainheffa.

sont tellement chaleureuses qu'elles en disent plus que de longs discours... La jonction des trois missions est donc un fait accompli. C'est la première fois que dans les annales coloniales on ait à citer un fait semblable.

Trois troupes parties l'une de l'Algérie, l'autre du Sénégal, la troisième du Congo, s'étaient rejointes en plein Centre Africain, malgré des difficultés de toutes sortes, malgré les pires souffrances, malgré les combats, malgré tout.

En vérité, une belle page d'histoire venait de s'écrire là. Elle réalisait définitivement le fameux programme tracé par le Comité de l'Afrique française, auquel s'étaient consacrés tant de dévouements, et qui avait déjà coûté tant de vies humaines... depuis Flatters, Crampel et Cazemajou, jusqu'à Bretonnet et de Béhagle.

Pendant que s'opère le passage du Logone par nos troupes, je rentre dans Koussouri avec le commandant Lamy. La ville, qui s'étend tout le long du fleuve, est bâtie en forme de demi-cercle. Elle est entourée, sauf du côté du Logone où la berge est très élevée, d'une enceinte en terre battue, épaisse à la base de plusieurs mètres et allant s'aminçissant vers le sommet. Plusieurs portes en bois très dur permettent l'accès dans la ville. Un terrain vague, large de deux cents mètres environ, sépare les maisons de la muraille.

Cet espace sert d'emplacement pour le marché. C'est là aussi qu'on jette tous les détritiques de la ville.

Dès qu'on y pénètre, on est saisi par une odeur insupportable de poisson corrompu et de chair en décomposition. L'air est vicié par les cadavres de chevaux qui pourrissent dans le fleuve... Le commandant, à qui je fais part de l'impression désagréable que je ressens, m'apprend que, lors de la prise de Koussouri, les Rabistes avaient traversé le Logone pour fuir. Vigoureusement

poursuivis par les tirailleurs algériens et soudanais, qui du haut de la berge tiraient sur eux, ils laissèrent dans le fleuve bon nombre de leurs, ainsi que des chevaux. Comme on n'avait pu les enterrer, leurs cadavres restaient là, empoisonnant l'atmosphère et la rivière, dont l'eau n'était plus potable.

Les maisons de Koussouri, assez mal entretenues en général, tombent pour la plupart en ruines. Beaucoup sont surmontées de terrasses et ont un premier étage. Des murs les entourent, constituant ainsi des cours où sont construites de petites cases en terre servant à loger les esclaves.

Le commandant habite la maison de l'alifa de Koussouri qui est relativement confortable. C'est une espèce de forteresse aux murs extérieurs très épais. Une porte en bois énorme se trouve à l'entrée principale, qui donne accès à une espèce de voûte servant de corps de garde.

De là on pénètre dans une première cour, au fond de laquelle se trouve la maison d'habitation, qui se compose d'une vaste salle où très vraisemblablement le propriétaire, gros personnage, donnait ses audiences. Au-dessus, une terrasse et des petites maisons en pisé couvertes de chaume. C'est ce logis que je partagerai avec le commandant Lamy.

Je m'y établis avec lui et nous causons. Depuis quelques jours, il est tout à fait renseigné sur les mouvements de l'ennemi dont il connaît maintenant la position exacte. Tous les soirs, des patrouilles de deux ou trois hommes, commandées quelquefois par un officier, vont reconnaître le terrain, soit par terre, soit par eau.

Le commandant n'a qu'une crainte, c'est qu'en apprenant notre arrivée, Rabah ne déguerpisse. Aussi me demande-t-il d'ordonner l'attaque pour le lendemain. J'hésite un peu : nos hommes sont bien fatigués ; pourra-t-on disposer tout le matériel en quelques heures ? Peu importe, on le fera.

Toutefois il reste un point délicat à régler. Rabah est en territoire reconnu à l'Allemagne. Les conventions internationales nous empêchent d'y pénétrer. Comment faire ? Heureusement le commandant Lamy, lors de son passage à Zinder, a trouvé en cette ville le fils aîné de Hachim, l'avant-dernier sultan du



M. POURÉAU. — CLICHÉ PIROU, BOULEVARD SAINT GERMAIN.

Bornou. C'est lui qui est l'héritier légitime du trône du Bornou, qu'il revendique d'ailleurs. Seul, à défaut de l'Allemagne qui n'a pas encore occupé le pays, il peut nous autoriser à pénétrer sur son territoire. Je lui fais donc écrire par Gaourang une lettre de véhémence protestation contre les agissements de Rabah. Je lui représente la violation du territoire baguirmien et les excès qui s'y sont commis. Enfin je le mets en demeure de remédier à cet état de choses qui ne saurait durer plus longtemps.

Le cheik Omar Scinda répond à Gaourang qu'il trouve ses réclamations très légitimes, mais que, ne disposant pas de forces suffisantes pour venir à bout de Rabah, il autorise Gaourang et ses alliés à pénétrer en territoire bornouan et à se joindre à lui pour lutter contre l'ennemi commun.

Cette pièce me permet d'agir à ma guise. Je ne commettrai, en entrant au Bornou de cette façon, aucune violation de territoire, puisque j'y suis autorisé, à défaut de la puissance protectrice qui n'occupe pas le pays, par le chef de l'État protégé. Je rédige aussitôt un ordre du jour qui donne carte blanche au commandant Lamy pour attaquer Rabah partout où il se trouvera. En possession de cette décision, le commandant Lamy fixe ses instructions de détail. Tous les officiers sont appelés et reçoivent des ordres. Il est prescrit que nos troupes seront sur pied le lendemain à six heures. On travaillera même la nuit s'il le faut. Chacun se met à la besogne sans tarder.

Pendant ce temps, je règle diverses questions politiques avec Gaourang et le cheik Omar, qui sont installés chez moi.

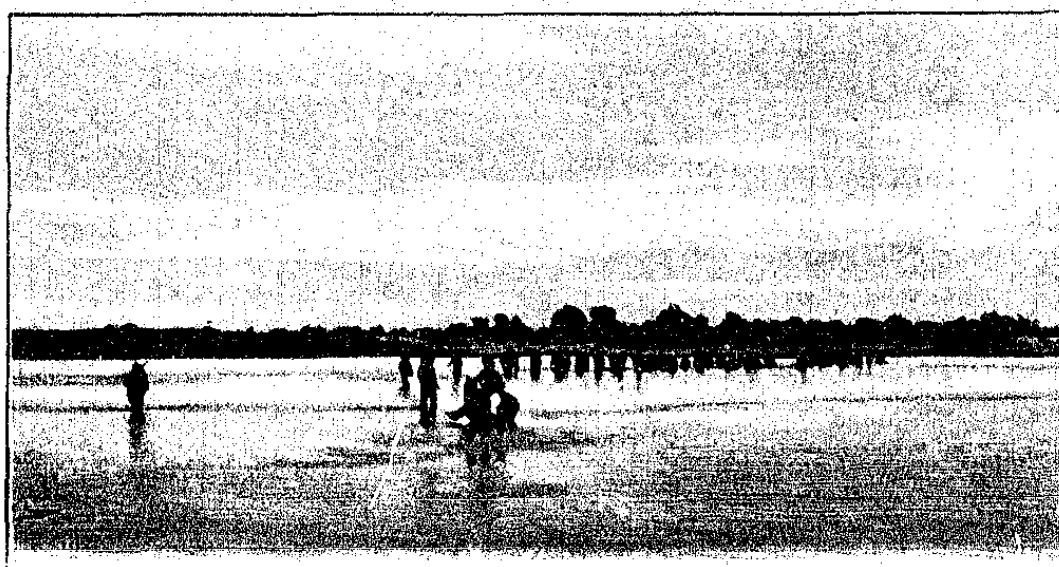
Le pauvre cheik ne paie pas de mine. Petit de taille, la figure osseuse, il est vêtu, plus que simplement, d'une longue robe bornouane et d'un pantalon d'étoffe légère. Il est chaussé de babouches en cuir jaune, et a la tête couverte d'une sorte de petite calotte d'un blanc sale. Il ne quitte pas son chapelet, qu'il égrène constamment en causant. A côté de lui, et assis sur le même tapis, Gaourang, splendidement vêtu, écoute les doléances du cheik Omar et lui fait les siennes.

Il est vraiment très drôle de regarder ces deux fourbes, l'un gros, l'autre maigre, qui essaient de se tromper réciproquement. Gaourang tient à rentrer en possession de toutes les femmes que lui a enlevées Rabah et cherche à persuader au cheik Omar qu'il doit les lui restituer. Ce dernier, qui se voit déjà sur le trône du Bornou, ne songe pas sans inquiétude au danger que vont courir ses futurs sujets, en face des 1500 Baguirmiens qui se trouvent en territoire bornouan; aussi est-il très accommodant. A tout ce que demande Gaourang, le cheik souscrit presque immédiatement. En retour, Gaourang promet au cheik Omar qu'il punira sévèrement celui de ses hommes qui fera le moindre tort à un Bornouan. Bref, ils sont d'accord sur tous les points, et alors ils se congratulent et se serrent les mains avec effusion...

Tandis que devisent ces deux hommes, les nôtres achèvent leurs derniers préparatifs. La nuit se passe ainsi, sans que personne ferme l'œil. C'est la veillée des armes. L'heure décisive va bientôt sonner où nous nous mesurerons de nouveau avec l'armée de Rabah.

(A suivre).

GENTIL.



LA MARCHÉ SUR KOSSOURI. PASSAGE DU LOGONE. — DESSIN DE BOUDIER.





CAVALIERS AUXILIAIRES. — DESSIN DE GROHET.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup>

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD),

PAR M. ÉMILE GENTIL.

### VII

Combat de Koussouri. — Mort de Rabah. — Mort du commandant Lamy. — Chute définitive de l'empire de Rabah. — Marche sur Dikoa. — Poursuite de ses fils. — Retour de la mission Saharienne. — Rabah, son œuvre.



UNE COUR DE MAISON À KOUSSOURI.  
DESSIN DE BOUDIER.

Le 22 avril au matin, les troupes se rassemblent en dehors de la ville pour marcher à l'ennemi. On a laissé à Koussouri une garnison d'une centaine d'hommes, composée principalement de malades et de blessés, sous les ordres du lieutenant de Thézillat, non encore guéri de la blessure qu'il a reçue au combat du 9 mars.

Les effectifs à la disposition du commandant Lamy sont les suivants :

Mission du Chari : 3 compagnies ayant un total de 340 fusils avec 500 coups à tirer par fusil; 2 canons de montagne de 80 millimètres approvisionnés à 250 coups par pièce.

Mission Afrique Centrale : 174 fusils avec près de 300 coups par fusil; une pièce de 80 millimètres de montagne avec une trentaine de coups à tirer seulement.

Mission Saharienne : 274 fusils avec 130 coups par fusil, plus 50 fournis par nous; un canon de 42 millimètres à tir rapide avec 200 coups environ.

Les deux missions, Afrique Centrale et Saharienne, mal approvisionnées en munitions, comme on le voit, avaient une cavalerie très bonne. Les troupes du Chari n'en avaient pas, mais en revanche possédaient des munitions d'infanterie en quantité suffisante et une artillerie excellente. La réunion de ces trois groupes entre les mains du commandement militaire lui assurait

1. Suite. Voyez p. 529, 541, 553, 565, 577 et 589.

tous les avantages possibles en personnel et en matériel. On pouvait envisager l'avenir avec confiance.

A six heures du matin, les troupes sont réunies. Le commandant Lamy fait appeler à l'ordre les divers chefs de groupes et leur résume une dernière fois son plan d'attaque.

Son exposé est simple et lumineux. « C'est bien compris, n'est-ce pas, Messieurs ? Je compte sur vous. Et maintenant, en route ! »

La colonne s'ébranle, suivie des Baguirmiens, au nombre de six cents fusils et de deux cents cavaliers environ. Je l'accompagne. Le sentier que nous suivons est étroit et bordé d'arbres et de buissons épineux. On marche tout simplement à la file indienne. Le convoi de munitions, porté à dos de chameaux, a une section d'escorte et vient en arrière. Les canons sont trainés sur leurs affûts.

Les renseignements sur la position de l'ennemi, rapportés depuis trois ou quatre jours par les reconnaissances, étaient si précis, que pas la moindre erreur n'est commise. On prend la formation de combat à un kilomètre environ du tata de Rabah, pendant que les Sahariens et l'artillerie continuent leur route.

Le plan du commandant est le suivant :

La mission Saharienne, commandée par le capitaine, aujourd'hui commandant, Reibell, a reçu l'ordre d'effectuer un mouvement tournant sur la gauche. La mission Joalland, ou Afrique Centrale, doit commencer l'attaque sur la droite. Enfin la mission du Chari, commandée par Robillot, tenue en réserve à la disposition du commandant, doit appuyer les efforts des troupes de Joalland, dès que le combat sera entamé.

Le tata de Rabah était formé par un vaste carré de huit cents mètres de côté, composé de palanques ; une levée de terre de soixante-dix centimètres de hauteur environ protégeait ses défenseurs contre les feux de notre infanterie. Sur trois cents mètres, le terrain autour du tata est soigneusement nettoyé de tout ce qui peut gêner le tir ; heureusement pour nous, il se trouve au delà de cette zone une broussaille assez épaisse qui met un peu nos soldats à l'abri du feu.

Placé sous un arbre, à quatre cents mètres du tata, je puis distinguer les diverses phases de l'action. L'artillerie est en batterie non loin de moi et ouvre son feu. Elle est dirigée par le capitaine Bunoust, le lieutenant Martin et le maréchal des logis Papin.

La mission Afrique Centrale a l'honneur de commencer l'attaque. Son feu est dirigé contre des gens qui

sont sortis pour aller couper de l'herbe aux chevaux et qui se hâtent de rentrer dans l'enceinte. Évidemment, l'ennemi ne s'attend pas à une attaque aussi soudaine. Il riposte néanmoins très vite et son feu s'étend bientôt sur toute la ligne.

Pendant une heure la mission Afrique Centrale, qui avance lentement, soutient l'effort des Rabistes. Elle commence à perdre beaucoup de monde, car elle a atteint le terrain découvert.

A ce moment, pensant que le mouvement tournant des Sahariens s'est effectué, le commandant Lamy engage les troupes du Chari qui entrent en ligne, et joignent leurs feux à ceux de leurs camarades de la mission Afrique Centrale.

L'artillerie tire avec une méthode parfaite. Pendant près d'une heure, la fusillade est très intense ; celle de l'ennemi diminue peu à peu. Son artillerie ne prend qu'une faible part à l'action. Rabah réserve sans doute ses coups pour le dernier moment.

Il est midi. Le combat dure depuis deux heures. Les tirailleurs du Chari avancent par bonds. On a de la peine à les tenir. Le capitaine Robillot se tourne alors vers le commandant : « Mon commandant, c'est le moment... » — « Attendez encore un instant », dit Lamy ; mais ses troupes sont si ardentes qu'il renonce à les contenir plus longtemps. « Eh bien, allez donc ! »

La charge sonne, vibrante, entraînant. La 1<sup>re</sup> compagnie (Joalland) s'élance sur la palissade ; son chef est blessé d'un coup de lance, la 2<sup>e</sup> (de Gointet) vient der-



LE COMMANDANT LAMY. — PHOTOGRAPHIE VALÉRY.

rière au pas gymnastique ; son capitaine, beau comme un héros, est en tête, superbe d'allure, son sabre à la main. Pressé par ses hommes qui se ruent à l'assaut, il se retourne vers eux : « Ne me dépassez pas, surtout ! » Et tous, les uns poussant les autres, ils abordent les palissades.

La compagnie de Lamothe, qui vient derrière, a la chance de trouver devant elle une porte ouverte qui lui donne passage. Elle entre dans le tata; les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies y sont aussi. L'ennemi, bousoulé, ne peut tenir et abandonne la place pour s'enfuir. Les tirailleurs de Joalland et ceux du Chari poursuivent les fuyards à la baïonnette. C'est une vraie boucherie aux portes, trop étroites pour laisser passer toute cette foule hurlante, grouillante, qui cherche à fuir le massacre. La journée est à nous, le tata est pris.

Tout semble fini. Le commandant, qui est resté à cheval, ayant à côté de lui le lieutenant de Chambrun et le capitaine Robillot, est dans l'intérieur de l'enceinte. Tout d'un coup, de l'autre côté des palissades, on voit des fusils qui sortent par les intervalles existant entre les pieux; une décharge terrible retentit. Le commandant Lamy tombe, gravement blessé, le capitaine de Cointet est tué, le lieutenant de Chambrun est blessé d'une balle qui lui casse le bras.

Voici ce qui s'était produit. Rabah, chassé du tata, avait été obligé de fuir. Mais bientôt dans un mouvement d'enthousiasme, il se décidait à revenir vers son retranchement où il voulait mourir. Entouré de quelques fidèles, il ordonna un retour offensif et fit ouvrir le feu de l'extérieur des palissades sur les nôtres qui étaient dans le tata. C'est cette dernière décharge qui nous coûta des pertes aussi cruelles.

Pendant ce temps les Baguirmiens, que j'ai toutes les peines du monde à empêcher de tirer, de peur qu'ils ne tuent les nôtres, arrivent au tata. Les gens de Rabah, et Rabah lui-même, s'enfuient, abandonnant deux bannières sur le terrain; celles-ci sont ramassées immédiatement et on entre dans le fort.

Le capitaine Robillot, auquel le commandant Lamy vient de passer le commandement, a sous la main une section. Voyant les Baguirmiens, qui portent ces deux bannières, il les prend un instant pour des gens de Rabah et va ordonner le feu. Heureusement pour eux et pour moi qui les accompagne, ils sont reconnus à temps. Pendant quelques secondes même, on croit voir en eux ceux dont le feu d'infanterie nous a coûté des pertes si cruelles. Mais je sais moi, qui ne les ai pas quittés, qu'ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil, et bientôt du reste, de tous les côtés à la fois, nous parvient un récit identique quant à l'origine de cette décharge si meurtrière.

Dès mon arrivée dans le tata, j'apprends par le lieutenant Galland, blessé lui-même, les pertes que nous avons subies. Robillot me montre le corps de de Cointet: son visage est calme, presque souriant; il n'a pas du tout souffert.

De là je vais voir le commandant Lamy qu'on a porté sous la propre tente de Rabah. Il est couché sur un lit (*angareb*) fait avec des lanières en peau, sur lesquelles se trouve un tapis épais.

Le docteur Allain est occupé à le panser; une balle lui a traversé le bras et a atteint la poitrine. Il est en pleine connaissance et me tend la main; très ému, je m'assieds à côté de lui; il cause encore très facilement. « Et Rabah? me demande-t-il. En a-t-on des nouvelles? ». Je lui réponds qu'on le croit en fuite. Le lieutenant de Chambrun, qui se trouve sous la même tente, est assis à côté de nous; il souffre beaucoup. On ne peut pas encore se prononcer sur la gravité de sa blessure.

De nouvelles décharges se succèdent alors; je quitte la tente et je vais aux informations. C'est l'artillerie qui ouvre le feu sur les fuyards, car ceux-ci, s'étant rencontrés avec les troupes de la mission Saharienne, ont obliqué à droite et essaient de traverser la rivière.

A ce moment le capitaine Reibell fait son entrée dans le camp. Robillot s'avance vers lui et lui dit: « Mon cher, je vous remets le commandement des troupes que m'a passé, en votre absence, le commandant Lamy ». Reibell était de quelques jours plus ancien que Robillot; c'était donc à lui que revenait l'honneur de remplacer le commandant.

Les deux officiers se serrent la main silencieusement et Reibell repart à la poursuite de l'ennemi, pendant que Robillot rassemble les compagnies.

L'intérieur du tata est un véritable charnier; des chameaux, des bœufs, des chevaux éventrés par les obus à mitraille gisent lamentablement; des morts et des blessés rabistes en grand nombre sont couchés là; on trouve même quelques femmes et quelques enfants, car les chefs avaient amené leurs femmes avec eux et les balles aveugles sont venues frapper plusieurs d'entre elles.

Près des portes surtout, c'est un amas effrayant de corps; presque tous ceux qui sont là ont été frappés à



LE CAPITAINE JOALLAND.  
PHOTOGRAPHIE DE E. PIROU.

coups de baïonnette. De notre côté, les pertes étaient beaucoup moins nombreuses, mais nous avions à déplorer la mort du vaillant capitaine de Cointet, et la blessure du héros qui venait de nous donner la victoire, blessure mortelle, hélas ! à laquelle il ne devait pas survivre longtemps.

Enfin, parmi les blessés, outre le lieutenant de Chambrun et le capitaine Galland déjà mentionnés, le lieutenant Meynier avait reçu une balle à l'articulation du genou ; son état paraissait très grave.

Les pertes des trois groupes indigènes se décomposaient comme suit :

Mission du Chari : dix tués ou morts de leurs blessures et vingt-sept blessés, soit 13 pour 100 de l'effectif engagé.

Mission Afrique Centrale : sept tués et quinze blessés, soit 13 pour 100 également hors de combat.

Mission Saharienne : deux tués, onze blessés, soit 6 pour 100 hors de combat.

L'ennemi laissait sur le terrain un millier de morts, tous ses étendards et les trois pièces de canon prises à Bretonnet, qui restaient abandonnées en dehors du tata.

On rassembla alors les blessés sous un grand arbre où l'excellent docteur Allain, assisté de ses camarades Haller et Ascornet, se mit en devoir de les panser.

Assis sous ce même arbre, nous causions des divers incidents du combat, quand deux tirailleurs s'avancant vers moi me dirent : « Rabah est mort ».

Depuis tant d'années, on m'annonçait cette mort toujours démentie, que je crus à un faux bruit, et haussant les épaules, je leur répondis : « Eh bien ! s'il est mort, apportez-le moi. »

Les deux tirailleurs s'en vont et dix minutes après reviennent avec une tête fraîchement coupée. « Voilà Rabah... »

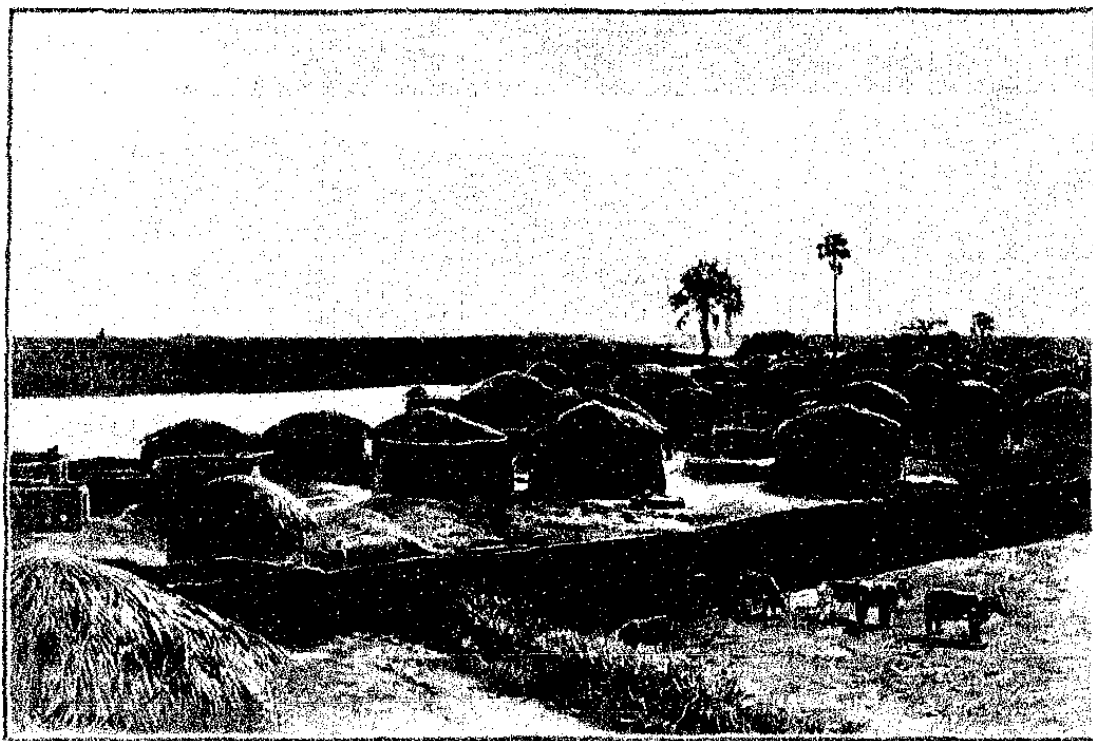
De suite j'appelle Samba Sall qui a vu de près le conquérant soudanais, puisqu'il a été son prisonnier après Togbao... Je l'interroge... « Oui, me répondit-il, c'est la tête de Rabah ».

D'autres personnes arrivent ensuite, qui toutes me confirment l'exactitude du fait. Un des petits esclaves de Rabah, qui est couché, percé d'une balle dans le flanc, reconnaît aussi la tête de son maître.

Le tirailleur, qui a apporté ce sanglant trophée, appartient à la mission Afrique centrale. Ancien soldat de Rabah, il a déserté depuis quelque temps et a été engagé par le capitaine Joalland. Il me raconte que se lançant à la poursuite des fuyards, il avait aperçu un homme paraissant blessé qui cherchait à se dissimuler derrière des buissons. De peur qu'il ne s'échappât, il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit en pleine tête.

Il s'approcha alors de sa victime dans laquelle il reconnut Rabah.

J'avoue que mon premier mouvement fut de la pitié. Cet homme, dont la tête sanglante gisait à mes pieds, fut un brave, et la façon dont il s'était défendu aurait dû lui valoir au moins d'avoir la vie sauve... Certainement,



LE LOGONE EN FACE DE ROUSSOURI. — DESSIN DE MASSIAN.

ment, s'il était tombé vivant entre mes mains, je l'aurais épargné. Mais la destinée ne l'a pas voulu ainsi. La justice immanente était intervenue, lui faisant à son tour payer ses crimes et le sang des innocentes victimes, qu'il avait immolées depuis tant d'années. Et je songe aussitôt à la fin tragique de ce chef toujours victorieux jusque-là, qui commandait à des milliers d'hommes, qui remplissait toute l'Afrique Centrale du bruit de ses conquêtes et de ses cruautés, et qui tombait seul, abandonné de tous, durant la retraite de son armée...

J'allai de suite annoncer moi-même cette nouvelle au pauvre commandant Lamy, sur son lit de douleur. Le vaillant soldat eut un sourire de contentement. Se sentant déjà mourir, il s'en allait certain que le sacrifice de sa vie, qu'il venait de faire si noblement, si héroïquement, n'avait pas été inutile.

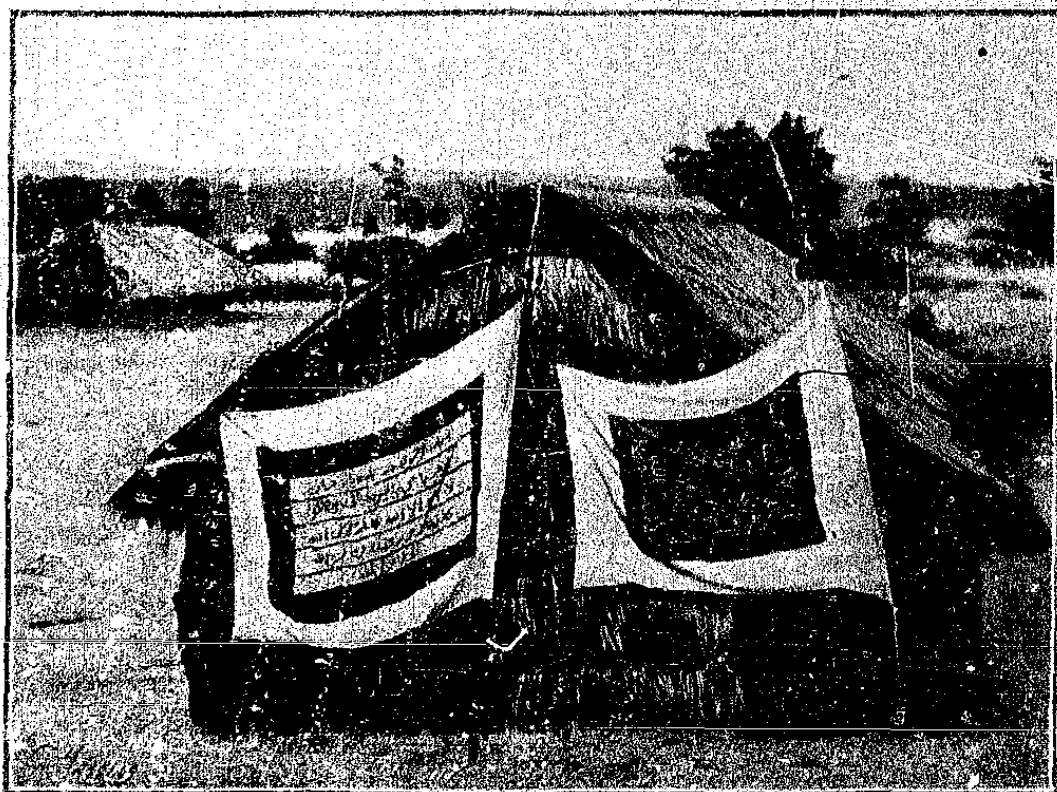
Cependant tout se tait. Les quelques détonations qu'on entend encore de temps en temps se font de plus



en plus rares. Les troupes se rassemblent peu à peu dans l'intérieur du tata. Le capitaine Reibell revient; je le prie d'envoyer un courrier rapide au lieutenant de Thézillat pour lui annoncer le résultat de la journée, et pour lui demander d'envoyer les embarcations en acier et le chaland, afin d'y mettre les blessés. C'est la seule façon de pouvoir les ramener à Koussouri, sans les faire trop souffrir.

Nous attendons les embarcations pendant plus de deux heures. Autour de nous c'est le spectacle de la mort hideuse, sous toutes ses formes. Le sang des cadavres, qui s'est coagulé, prend une teinte brune et déjà une odeur fade et pénétrante s'en dégage. Les oiseaux de proie, les vautours s'abattent sur ce charnier et commencent leur lugubre festin. C'est horrible!

Enfin, le chaland et les baleinières accostent. On conduit le commandant Lamy, le lieutenant de Chambrun, le lieutenant Meynier, le lieutenant Galland, ainsi que les autres blessés, dans le grand chaland. Les morts sont



LES ÉTENDARDS DE RABAH. — DESSIN DE MASSIAS.

placés dans les baleinières. Le commandant Lamy semble avoir perdu connaissance; son cœur ne bat plus que faiblement, ses extrémités sont froides. Le docteur Haller accompagne le convoi qui remonte le fleuve.

Une heure après, nous faisons notre rentrée dans Koussouri. L'attitude de la population a complètement changé. Les figures des indigènes, que j'avais remarquées sombres et inquiètes dans la matinée, paraissent rayonnantes. On nous accueille par des salves et des cris de joie.

En hâte nous regagnons nos demeures respectives; vers huit heures du soir seulement, le convoi de blessés arrive à Koussouri. Le docteur Haller, débarquant le premier, vient nous annoncer la mort du commandant.

Bien que prévue, cette nouvelle nous atterra. Ce brillant soldat, que j'avais vu le matin même si plein de vie, donnant ses ordres d'une façon si nette, n'était plus qu'un cadavre. Ah! la victoire qu'il nous avait donnée, coûtait bien cher! Ses soldats avaient perdu en lui un chef admirable, et le pays, un de ses plus brillants officiers. Pourquoi fallait-il qu'un triomphe aussi complet fût assombri par un pareil deuil!

Nos morts sont rassemblés dans le tata. Dès le lendemain matin, on fait leur toilette funèbre et l'on se dispose à les ensevelir.

Toute la garnison a pris les armes pour accompagner à leur dernière demeure les braves qui sont tombés; nous allons les enterrer à l'extérieur de la ville dans l'espace libre compris entre les maisons et les remparts. Il plane alors sur nous tous, sur les nôtres comme sur les indigènes, une immense tristesse. La terre qui va recouvrir nos morts de la veille est une terre lointaine, mais Dieu merci! c'est une terre française qu'ils ont conquise au prix de leur sang.

Après quelques paroles d'adieu prononcées par le capitaine Reibell, par le capitaine Robillot et par moi, les tombes sont refermées et l'on se retire pour se préparer à poursuivre les opérations.

Pendant que se livrait le combat de Koussouri, Fad-el-Allah était en effet resté cantonné dans la ville de Logone. Une partie des fuyards rabistes l'y avaient rejoint et lui avaient apporté la nouvelle de la mort de son père. Il importait de le chasser de la ville.

Aussi, dès le surlendemain, 25 avril, la colonne, sous les ordres du capitaine Reibell, se met en route. Elle a été précédée par une reconnaissance de cinquante hommes de la mission Afrique centrale, sous les ordres du sergent Souley Tarooré. Cette reconnaissance arrive devant Logone et trouve la ville complètement évacuée. Fad-el-Allah n'a pas voulu attendre l'attaque, et s'est enfui vers Dikoa, où se trouve son frère Niébé.

La colonne rentre donc à Koussouri. Il fallait cependant en finir avec nos adversaires. En conséquence, je rédigeai l'ordre suivant :

Le Commissaire du gouvernement au Chari, vu ses pleins pouvoirs,

Considérant que la présence des bandes rabistes à Dikoa est une menace permanente pour la sécurité des pays de protectorat français;

Considérant que le sultan légitime du Bornou, seule autorité régulière et constituée existant actuellement dans ce pays, ne peut s'opposer aux dévastations des hordes de Fad-el-Allah, et qu'il autorise le passage sur ses territoires d'une colonne franco-haguirmienne; décide :

La marche sur Dikoa aura lieu demain matin, 27 avril;

M. le capitaine Reibell, commandant la colonne, devra s'abstenir de toute négociation politique avec les autorités du Bornou, conformément aux clauses du traité franco-allemand;

Le droit de passage étant seul accordé, dès que les opérations contre Fad-el-Allah seront terminées, l'évacuation du Bornou se fera immédiatement, et les deux missions, Saharienne et Afrique Centrale, prendront leurs dispositions pour leur retour en France. *Signé : GENTIL.*

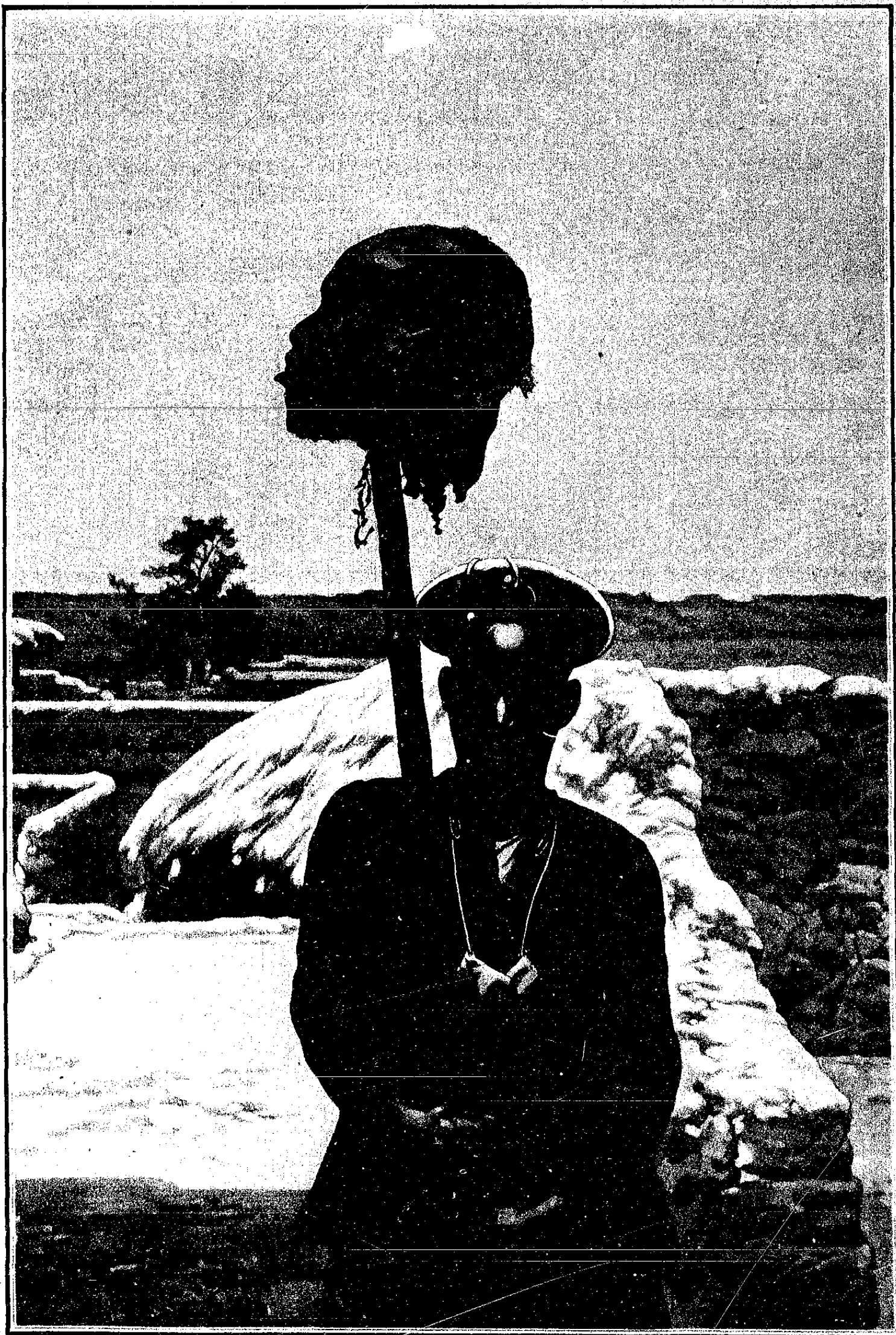
Au jour fixé, tout est prêt pour la marche en avant. Des outres en peau de bouc (*guerbas*) ont été réquisitionnées ou achetées partout où l'on a pu s'en procurer; car, d'après les renseignements que nous avons, il y a fort peu d'eau sur la route qui s'étend entre Koussouri et Dikoa; les pièces de canon ont été installées sur des chameaux et un stock de vivres en grains, prélevé sur nos réserves, a constitué un petit approvisionnement pour la colonne, qui se met en marche dès le matin. Aucun incident ne se produit en cours de route; on ne rencontre même pas un éclaireur ennemi. Malgré la rapidité avec laquelle se meut la colonne (on a fait en une jour le plus de 60 kilomètres), on arrive trop tard. Dikoa



PRIS DE YATA DE RABAH. LE COMMANDANT LAMY BLESSÉ À MORT (PAGE 600)  
DESSIN DE MADAME PAULÉ CRAMPÉL.

vient d'être évacué dans la nuit. La ville a l'air d'être abandonnée; les maisons sont à peu près vides, car dès le départ de Fad-el-Allah, une bande de pillards s'est abattue sur la ville qu'elle a mise à sac.

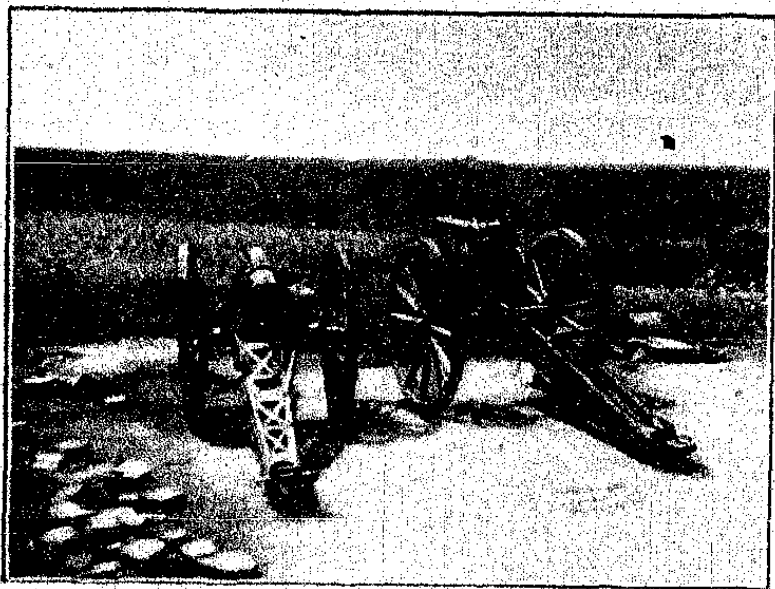
Seuls, quelques commerçants tripolitains, ayant vu que la fortune abandonnait les fils de Rabah,



LA TÊTE DE RABAH (PAGE 604). — DESSIN DE J. LAVÉE.



avaient renoncé à les suivre et s'étaient décidés à attendre les événements dans la ville. Ils avaient naturellement pris une large part au pillage qui avait précédé l'arrivée des troupes françaises. Un peu avant d'atteindre les portes de Dikoa, les nôtres, qui étaient en formation de combat, virent venir à eux sept ou huit individus, gesticulant et courant. C'étaient



DEUX DES CANONS DE LA MISSION. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

les serviteurs de de Béhagle, qui avaient pu s'enfuir et qui venaient au devant de nos troupes.

Pauvres gens ; ils étaient bien heureux de voir leurs épreuves terminées. C'est par eux qu'on obtint enfin des renseignements à peu près exacts sur le sort et la fin malheureuse de notre compatriote. Ils savaient qu'on l'avait exécuté en place publique, mais ne pouvaient donner aucun détail précis sur ce qu'on avait fait de sa dépouille mortelle ; car, prisonniers eux-mêmes, ils n'avaient pu être témoins de sa mort qu'ils n'avaient apprise que par des indiscrétions de domestiques ou d'esclaves.

Dikoa était donc évacué, mais Fad-el-Allah ne devait pas être très loin, car sa marche, alourdie par les bandes nombreuses de femmes et d'esclaves qui suivaient à pied, ne pouvait être très rapide.

Le capitaine Reibell décida la poursuite immédiate, en laissant le capitaine Robillot et les troupes du Chari à Dikoa pour y tenir garnison.

Une colonne volante de 150 hommes en grande partie montés, prise parmi les troupes des missions Saharienne et Afrique Centrale, plus mobiles, devait seule procéder à cette poursuite.

Tout était prêt, quand un incident qui aurait pu avoir les suites les plus graves se produisit. Nos troupes étaient cantonnées dans le palais de Rabah et s'y installaient, lorsque la poudrière qui se trouvait au milieu d'une des cours fit explosion. Un incendie se déclara alors, soudain, effrayant. On eut à peine le temps de préserver les armes et les munitions. Une vingtaine de fusils cependant furent brûlés, et quelques obus éclatèrent. Ce ne fut pas une mince affaire que de sauver tout le matériel d'artillerie dans cette fournaise.



HADJA, FILLE DE SENOSSI — DESSIN D'OCLEVAY.

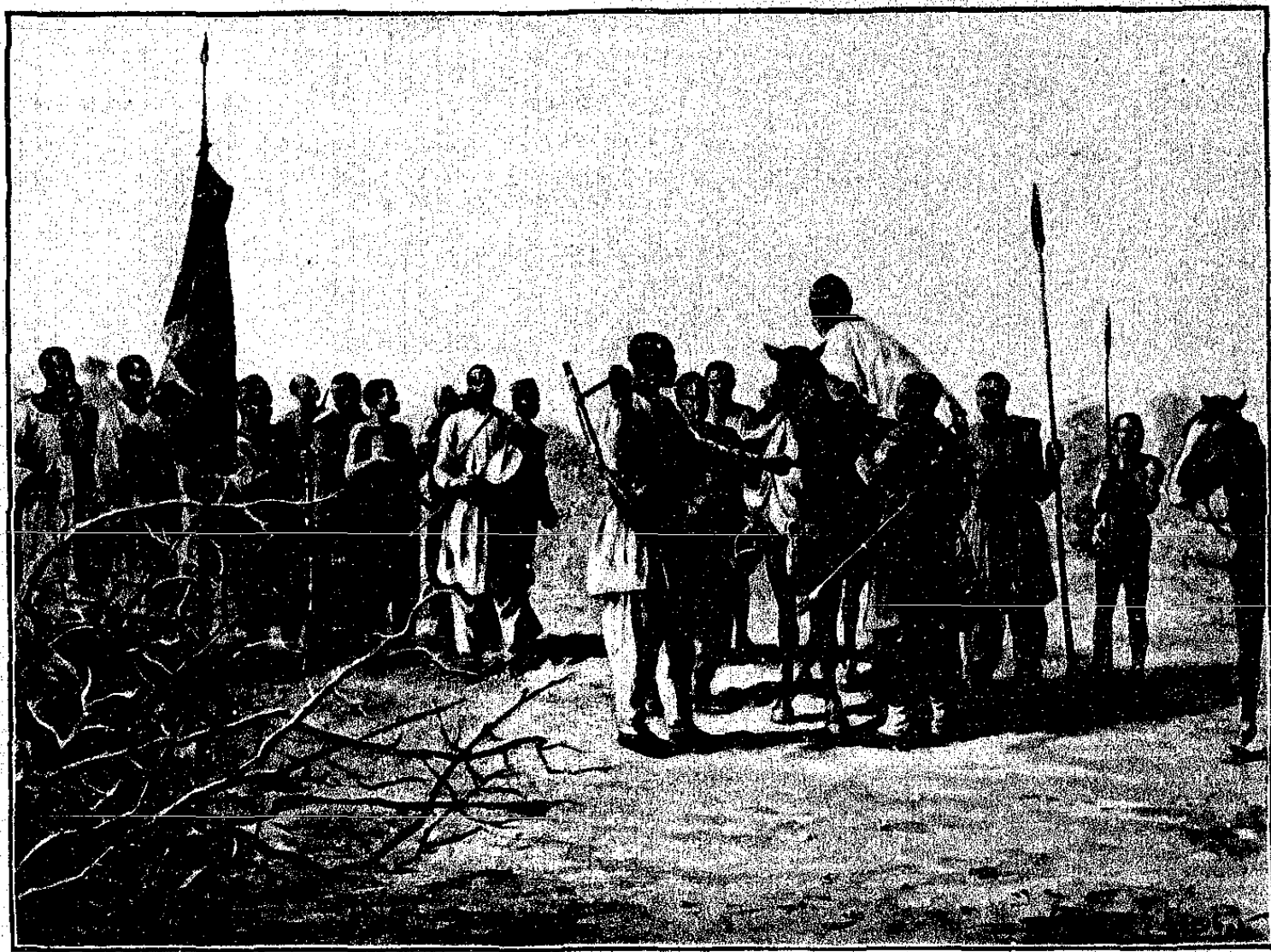
Les hommes s'y employèrent, sous la direction de Robillot, avec le plus grand dévouement. Grâce à eux, de terribles accidents purent être évités. Cet événement, dû très probablement à la malveillance, ne coûta heureusement aucune vie humaine, mais les deux officiers d'artillerie, le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin, qui tout près de la poudrière s'occupaient de l'installation de leur matériel, furent horriblement brûlés et faillirent perdre la vie. Les blessures du lieutenant Martin se guérissent assez vite ; celles de Bunoust, plus graves, l'immobilisèrent près d'un mois.

On perdit ainsi quelques heures à éteindre l'incendie et à remettre tout en ordre. Après quoi Reibell et Joalland purent enfin partir.

Ils atteignirent le gros des troupes de Fad-el-Allah assez rapidement à Déguemba et lui infligèrent des pertes sérieuses. Les cavaliers de la mission Afrique Centrale devancèrent même les fuyards, et, mettant pied à terre, tirèrent sur eux, jusqu'à épuisement presque complet des munitions. L'affaire, très rondement menée par Reibell, Joalland et le lieutenant Rondeney, ne nous coûta pas grand monde. Malheureusement, le docteur Haller, toujours emporté par sa bravoure, reçut, sur la ligne de feu une balle qui lui cassa la cuisse. Ce fut de notre côté la seule perte. L'ennemi au contraire laissa beaucoup de monde sur le terrain, abandonnant un grand nombre de prisonniers. Com-

plètement démoralisé, il fuyait maintenant, presque sans combattre. Il faut cependant excepter de cette défaillance générale des Rabistes, un des conseillers intimes de Rabah, nommé Fakhi Ahmed El Kebir. Son fils ayant été mortellement atteint à ses côtés, il le prit dans ses bras en disant : « Tu es bien mon sang, toi »,





LE CHEIK DU BORNOU OMAR SCINDA. — DESSIN DE GRODET.

et en tirant un pistolet de sa ceinture, il s'élança sur nos soldats, s'écriant : « J'en veux tuer au moins un ». Il eut le temps de faire feu, mais tomba percé de balles.

La blessure du docteur Haller et la nécessité où l'on se trouvait de renvoyer les prisonniers à Dikoa fit que l'on perdit deux jours. La poursuite recommença ensuite et l'ennemi, atteint une seconde fois, laissa encore beaucoup de monde entre nos mains. On était allé jusqu'à Isgué, aux frontières du Mandara.

C'est là que s'arrêta cette poursuite homérique qui fait le plus grand honneur aux troupes qui y ont pris part, et à leurs chefs le capitaine Reibell, le capitaine Joalland et le lieutenant Rondeney. Ils avaient ramassé environ 500 fusils et 7 000 à 8 000 prisonniers, pour la plupart esclaves bornouans ou baguirmiens, qui furent remis en liberté et qui purent regagner leur pays.

Parmi les prisonniers de marque se trouvaient trois des femmes légitimes de Fad-el-Allah, entre autres Hadjia, fille de Senoussi, mère du fils de Fad-el-Allah nommé Mahmoud. La Pahouine Niarinzé, compagne de Crampel dans son expédition, fut aussi reprise, ainsi que maintes épaves ou débris des expéditions africaines qui nous avaient précédés. C'était en un mot l'anéantissement final de la puissance barbare qui avait terrorisé si longtemps l'Afrique Centrale, qui venait de s'accomplir. Gloire à ceux qui y ont contribué : Lamy, Robillot, Reibell, Joalland, et tous leurs collaborateurs, peuvent être fiers de leur œuvre. Ils ont porté haut et ferme le drapeau de la France.

Pendant que s'accomplissaient tous ces événements, je restais installé à Koussouri où je négociais avec les divers chefs rabistes, qui erraient fugitifs, entre Dikoa et Koussouri.

N'ayant pu rejoindre Fad-el-Allah, ils n'avaient plus qu'une ressource, celle de se rendre. C'est ce qu'ils firent les uns après les autres. Il en venait à moi tous les jours et la certitude qu'ils avaient, non seulement d'avoir la vie sauve, mais de conserver leurs familles et leurs biens, ne contribuait pas peu à nous amener des soumissions. Comme ils rendaient en même temps leurs armes, nous fûmes bientôt en possession de 1 500 fusils environ. C'était bien la débâcle finale et la chute de l'empire de Rabah.

Le 24 mai 1900, date mémorable, tout était fini. Les trois missions étaient de retour à Koussouri où elles ramenaient leurs prisonniers et des troupeaux considérables.

A cette date, la colonne d'opérations contre Rabah est disloquée. Chacun des chefs de mission reprend le commandement de ses troupes. La mission Saharienne, sous les ordres du capitaine Reibell, fait ses préparatifs de départ.

Quarante pirogues ont été réquisitionnées par mes soins. Elles doivent porter le grain nécessaire à la nourriture des troupes et quelques vivres aux Européens. Deux baleinières en acier et les embarcations en bois sont également mises à la disposition du capitaine Reibell, pour lui permettre le transport de ses malades et de ses blessés. Une centaine d'hommes avec le capitaine prendra la route de terre, et sera accompagnée d'un fort convoi de bœufs, destiné à donner aux hommes la ration de viande.

Le capitaine de Lamoignon reçoit l'ordre d'aller occuper Bousso, le lieutenant Kieffer d'aller s'installer à Mainheffa. Des troupeaux de bœufs et de moutons ont déjà été dirigés sur ces points depuis quelque temps, grâce au sultan du Baguirmi. Ces mesures permettront à la mission Saharienne de trouver de la viande sur tout son parcours. En outre, les postes de Fort-Archambault et de Gribingui ont reçu les instructions nécessaires pour pourvoir au ravitaillement des 250 hommes qui rentrent, et pour disposer en leur faveur du quart de leurs approvisionnements. Tout étant ainsi réglé, la mission Saharienne se met en route pour la France sans tarder. Je conserve encore quelque temps à ma disposition la mission Afrique Centrale et le capitaine Joalland, pour ne pas me démunir tout de suite d'une trop grande quantité de monde. Après quoi, je décide de nous établir définitivement sur la rive droite en face de Koussouri. Ce point que j'ai déjà fait occuper, pendant la marche sur Dikoa, commande à la fois le Logone et le Chari. Il est d'une importance capitale au point de vue stratégique. Malheureusement, le terrain n'est pas très élevé au-dessus du niveau du fleuve. Il est à craindre que dans les très grandes crues, il ne soit légèrement inondé. Enfin, nous n'avons pas le choix et l'on commence la construction du nouveau poste qui reçoit le nom de Fort-Lamy. Ce sera le chef-lieu de la région administrative que je vais créer et dont le commandement est confié au capitaine Robillot.

Les postes de Mainheffa et de Bousso, qui doivent être fondés en même temps, s'appelleront désormais Fort-de-Cointet et Fort-Bretonnet. Avec le poste de Fort-Archambault, déjà terminé, nous aurons ainsi une ligne d'occupation le long du Chari, qui nous permettra de commander efficacement tout le pays.

Il me reste maintenant pour terminer ce chapitre à entrer dans quelques détails sur la vie de Rabah, dont jusqu'ici je n'ai fait que prononcer le nom.

Les origines du conquérant noir sont assez obscures. Les uns le disent de descendance royale, les autres le donnent comme le fils d'un esclave, esclave lui-même, qui aurait été acheté par un traitant soudanais nommé Zobeir. Ce Zobeir et Rabah, il y a une quarantaine d'années, eurent l'occasion d'escorter dans le Bahr-el-Ghazal une Européenne, qu'on désignait sous le nom de *señora* (très vraisemblablement M<sup>lle</sup> Tinné). Son voyage accompli, elle rentra en Égypte et fit cadeau à Zobeir de toutes les armes qu'elle possédait. On était alors au moment de la conquête du Soudan par les Égyptiens. Zobeir, qui s'était avancé très au Sud, avait fait du Bahr-el-Ghazal son centre d'opérations, et s'y était taillé un véritable royaume. Les Égyptiens, ne voulant pas entrer en lutte avec lui, préférèrent négocier et il fut convenu que la province du Bahr-el-Ghazal serait placée sous la suzeraineté de l'Égypte, mais que Zobeir en serait le gouverneur au nom du vice-roi. On lui donna à cette occasion le titre de pacha et on l'invita à venir au Caire faire visite au Khédive. On l'y retint prisonnier. Son fils Soleiman qui le remplaçait, se révolta en apprenant cette nouvelle. Battu dans une première rencontre par les troupes égyptiennes de Gessi-Pacha, Soleiman, sur la promesse qu'on lui fit de lui laisser la vie sauve, se rendit. Rabah, qui se trouvait être un des personnages les plus influents de l'entourage de Soleiman, avait refusé de le suivre, disant qu'il n'avait pas la moindre confiance en Gessi. Bien lui en prit, car Soleiman,

malgré la parole donnée, fut exécuté. Pour se mettre à l'abri des poursuites de Gessi, Rabah s'enfonça dans le Sud, avec ceux qui étaient décidés à partager sa fortune. Il disposait alors de quatre cents fusils, grâce auxquels il put se livrer à des razzias fructueuses en pays Banda et Kreich, où il séjourna jusqu'en 1885. C'est alors qu'il reçut avis de la prise de Khartoum et du triomphe du mahdi Mohammed Achmet.

Ce dernier invita Rabah à l'aller trouver à Khartoum et lui envoya deux messagers, nommés Zin el Abbiddin et Djabar. Rabah ne fit aucune difficulté pour les suivre ; mais en arrivant aux frontières du Darfour, il apprit que le Mahdi avait l'intention de le faire assassiner. Il rebroussa chemin aussitôt et vint se cantonner dans son ancien territoire.

Il y vécut de razzias d'esclaves et d'ivoire jusqu'en 1891, date à laquelle la mission Crampel arriva chez Senoussi. Soit à l'instigation de Rabah, soit de sa propre autorité, Senoussi fit massacrer Crampel et remit à Rabah toutes les armes de notre malheureux compatriote, environ trois cents fusils dont une cinquantaine



NIABINZE, TELLE QU'ELLE ÉTAIT À SON VOYAGE  
EN FRANCE EN 1890.

DESSIN DE MADAME PAULE CRAMPEL.



NIARINZÉ RETROUVÉE PAR LA MISSION GENTIL EN 1901 (PAGE 609). — DESSIN DE J. LAVÉE.

de fusils Kropatschek. Le reste se composait de fusils à piston, modèle 1842, en excellent état.

Rabah ainsi approvisionné commença sa marche vers le Nord. Attaqué par les Ouadaïens, sous le commandement de l'aguid Salamat, il faillit être vaincu. Il se tira cependant de cette mauvaise passe et, se rabattant un peu plus à l'Ouest, il arriva sur les rives du Chari, habitées par des populations païennes qui ne purent lui résister. En l'année 1893, il atteignit la frontière baguirmienne. Il attaqua tout de suite Gaourang, qui fut assiégé pendant cinq mois dans Mainheffa. Les Baguirmiens, à bout de vivres, firent une sortie désespérée et réussirent en partie à s'enfuir, laissant entre les mains de Rabah de nombreux prisonniers.

L'aventurier ne s'attarda pas longtemps au Baguirmi et, après s'être emparé de Logone par surprise, il envahit le Bornou. Ce dernier pays avait alors comme sultan Hachim. Vieux et peu belliqueux, celui-ci voulut traiter avec Rabah, mais son neveu Kiari, outré de sa lâcheté, l'abandonna, prit le pouvoir à sa place et marcha au-devant de Rabah qu'il rencontra non loin de Kouka.

Les débuts de la journée furent favorables aux Bornouans qui battirent les Rabistes complètement et s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage. Ce fut leur perte. Outré de sa défaite, Rabah rassembla ses soldats et leur reprocha leur lâcheté en termes violents. Il fit ensuite distribuer à chacun de ses chefs de bannière, cent coups de courbache sur les reins, sans même excepter son fils Fad-el-Allah qui avait une grave blessure au bras. Seul, parmi ses chefs, Boubakar, le plus vaillant d'entre eux, fut exempt du châtiment. Après quoi, on se rua de nouveau sur les Bornouans, qui, surpris de ce retour imprévu, furent mis en déroute.

Kiari refusa de s'enfuir et, mettant pied à terre, attendit ses ennemis. Fait prisonnier, il fut amené devant Rabah qui lui demanda où était Kiari. « Il est devant toi et ne sollicite aucune pitié », répondit-il.

Le vainqueur lui donna le choix entre la mort ou la mutilation.

Kiari s'écria qu'il préférerait la mort. On lui trancha la tête immédiatement. Après quoi, Rabah marcha sur Kouka qui fut détruit de fond en comble. Dans sa victoire, il n'épargna personne, et l'on m'a dit que plus de trois mille femmes ou enfants furent égorgés ce jour-là. Frappés de terreur, les Bornouans se soumirent et subirent le joug jusqu'au moment où Rabah à son tour paya ses crimes de sa vie.

Examinons maintenant son rôle, pendant les sept années qu'il fut sultan du Bornou.

Malgré l'horreur qu'on éprouve à la pensée de tous les forfaits qu'il a commis, on ne peut se refuser à lui accorder une certaine admiration. Après avoir vaincu le Bornou et le Baguirmi avec une poignée d'hommes, il rêvait la conquête du Ouadaï qui attendait sa venue en tremblant. Sans notre intervention, il aurait mis son projet à exécution au cours de l'année même qui fut celle de sa mort. Et s'il avait réussi, comme tout le faisait prévoir, on peut se demander avec anxiété ce que serait devenue l'œuvre de pénétration

européenne, dans des régions qui eussent alors été tout entières acquises à un fanatisme intransigeant.

La mort, fort heureusement, ne lui permit pas d'accomplir ses desseins et vint arrêter son œuvre qui n'était pas sans grandeur, si l'on en juge par ce qu'il fit au Bornou.

Dès que ce pays fut soumis, le nouveau sultan l'organisa. Il se rendit vite compte de l'impuissance qui résultait, pour le chef du pays du fait du système féodal des Bornouans, lequel, mettant en face du pouvoir la puissance des grands seigneurs, créait ainsi des séries d'États dans l'État ; mais d'un autre côté, nouveau venu, il vit que la tâche d'administration directe devenait impossible dans un pays, dont lui et ses gens ignoraient la langue et les mœurs.

Il laissa donc à la tête des diverses provinces des chefs locaux servant d'intermédiaires entre la population et le pouvoir suprême ; mais en même temps, il mit ces chefs sous la dépendance de ses principaux lieutenants<sup>1</sup>, qui reçurent ses instructions et qui, résidant presque continuellement près de lui, ne pouvaient lui inspirer aucune crainte.

C'était en somme une dictature militaire remplaçant le gouvernement féodal. Un système d'impôts était créé, chaque gouvernement devait fournir une certaine quantité de revenus, dont la moitié était pour Rabah, l'autre moitié pour le chef militaire et le gouverneur. Rabah ne semble pas avoir simplement employé ses revenus à la satisfaction de jouissances matérielles. Il avait la conception d'une caisse publique, destinée à subvenir à l'entretien des troupes organisées en bannières (compagnies de 150 à 250 fusils), à la construction de bâtiments sains et confortables, enfin à la constitution de magasins de vivres en prévision des campagnes prochaines.

Si l'on ajoute à cela que, outre l'impôt, il augmentait ses ressources du produit des razzias faites au Baguirmi et aux pays païens, on comprendra aisément que, loin de diminuer la richesse du Bornou, Rabah l'a augmentée considérablement aux dépens de ses voisins.

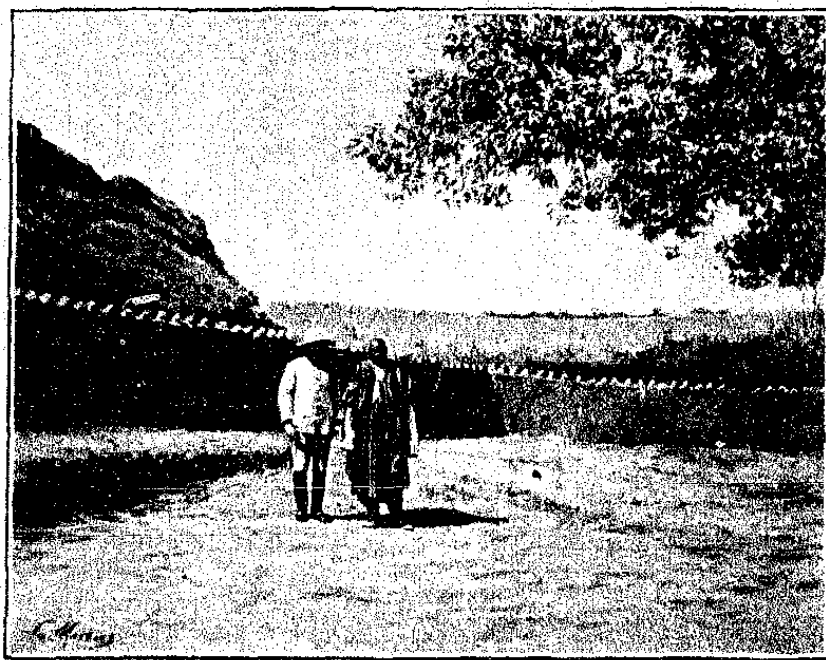
Aussi pouvait-on prévoir que, dans un délai très rapproché et contrairement à nos premières idées, la population bornouanese serait non seulement résignée, mais aurait accepté le joug avec satisfaction.

Cette constatation, que j'eus l'occasion de faire, me démontra que dans le travail d'organisation que j'allais avoir à entreprendre, j'avais tout intérêt à m'inspirer de la méthode de Rabah, en y apportant, bien entendu, tous les tempéraments que l'humanité nous commandait.

1. La grande majorité de ces lieutenants était des Djellaba, originaires des bords du Nil. D'origine arabe, ils étaient pour la plupart, très métissés de sang noir.

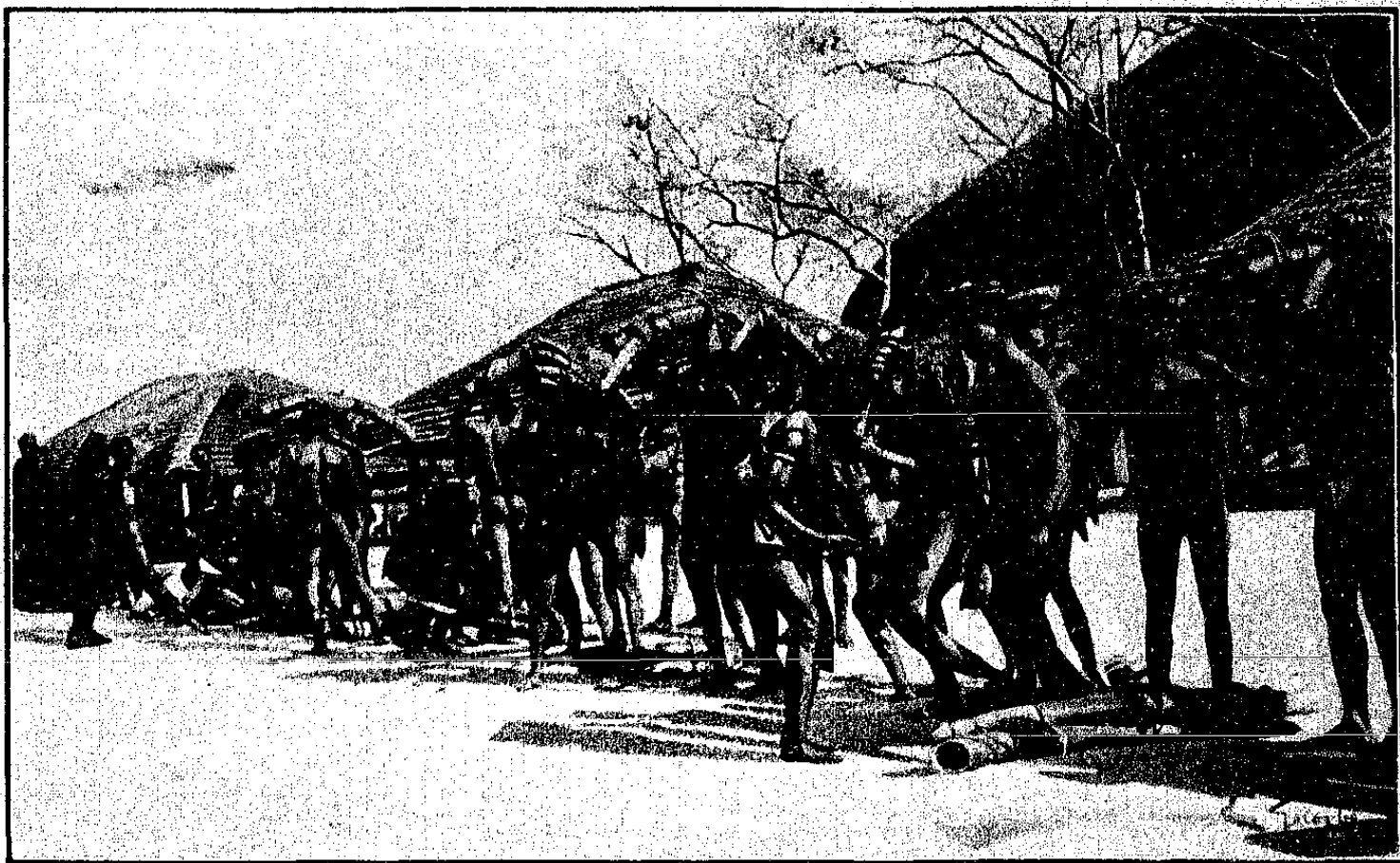
(A suivre.)

GENTIL.



LE CIMETIÈRE DE ROUSSOURI OU SONT ENTERRÉS LE COMMANDANT LAMY  
ET LE CAPITAINE DE COINTET. — DESSIN DE MASSIAS.





IVOIRE D'IMPÔT EXPÉDIÉ SUR BRAZZAVILLE. — DESSIN DE GOTORBE.

## LA CHUTE DE L'EMPIRE DE RABAH<sup>1</sup>

(LA MISSION GENTIL DU CONGO AU LAC TCHAD),  
PAR M. ÉMILE GENTIL.

### VIII

Voyage à Dikoa. — Récit de la mort de de Béhagle. — Organisation des pays conquis.  
— Considérations générales sur leur avenir et sur le parti que nous en devons tirer. — Retour en France.



M. PERDUZET À FORT-CRAMPÉL.  
DESSIN D'OULEVAY.

**A**VANT de procéder à l'organisation définitive du pays que la vaillance de nos soldats vient de conquérir à la France, il me faut d'abord aller régler avec le cheik du Bornou un « modus vivendi » indispensable pour éviter des violations de frontière. De plus, je veux avoir des renseignements précis sur la mort de de Béhagle, ce qui m'oblige à aller à Dikoa.

Le capitaine Joalland, dont j'ai déjà utilisé les services en lui faisant faire une reconnaissance jusqu'à Logone, m'accompagne avec tout son monde. J'ai de plus, avec moi, sous le commandement du lieutenant de Thézillat, une quarantaine de tirailleurs et quelques spahis auxiliaires<sup>2</sup> qui doivent me servir d'escorte au retour.

Le terrain entre Koussouri et Dikoa est généralement très plat. La pluie n'est encore tombée qu'une fois ou deux ; aussi tout semble sec et aride. Des étendues de plaines immenses, où poussent quelques arbres chétifs et rabougris, c'est tout ce qu'on aperçoit. Nous avons vraiment la sensation d'un paysage saharien et ce spectacle n'a rien de bien attrayant.

On ne trouve de l'eau que très difficilement et quelle eau ! Jaune et boneuse, elle n'est presque pas potable.

1. Suite. Voyez p. 529, 541, 553, 563, 577, 589 et 601.

2. Ces spahis provenaient des anciens cavaliers de Rabah qui s'étaient rendus. J'en ai fait constituer un escadron par le lieutenant de Thézillat. Cet escadron est actuellement formé. Quelques uns d'entre eux avaient pris part à l'attaque dirigée contre Prins à Fadjé.

En la tamisant au travers d'un linge, il se dépose sur l'étoffe une couche de vase gluante très épaisse. Quand on fait le café avec cette eau, la mixture obtenue ressemble tout à fait à du café au lait. Cette eau n'est pas agréable à boire et je me dis, à part moi, que ce n'est vraiment pas la peine d'avoir fait tuer tant de monde, d'avoir tant souffert pour conquérir des contrées aussi deshéritées... Mais en prêtant un peu d'attention aux choses qui m'entourent, mes idées se modifient peu à peu. D'abord, nous rencontrons à chaque instant de nombreux villages. Le pays est très habité et sa population est très dense. Tous ces gens-là boivent évidemment et, de fait, il y a des citernes dans tous les villages. De plus, ce que j'ai pris pour des plaines incultes et désertes, ce sont en réalité d'immenses champs qui viennent d'être ensemencés. Partout, il y a des rigoles, qui permettront à l'eau des pluies de séjourner dans les champs et de les irriguer.... Notre première étape nous conduit à Maltem, puis de là à Affadé, qui est une vraie ville fortifiée, ressemblant beaucoup à Koussouri. La population est accueillante. Autour de la ville, de nombreux villages arabes se sont élevés ; ils sont en général d'une saleté repoussante. Il est curieux que leurs habitants, qui prétendent être d'essence plus noble que les vrais Bornouans, consentent à vivre d'une façon aussi peu confortable. Et cependant ils sont riches, possèdent de nombreux troupeaux et produisent du mil en très grande quantité. De plus, malgré les croisements qu'ils ont subis, le type sémitique s'est fort bien conservé chez eux. Ils sont en général très beaux et leur teint est beaucoup plus clair que celui des Baguirmiens ou des Bornouans, qui sont de purs noirs. Leurs femmes sont souvent fort jolies et savent s'habiller avec assez d'élégance, mais elles sont très sales.

Nous mettons six jours pour accomplir notre trajet. Partout, nous sommes bien accueillis. Bornouans et Arabes nous apportent à chaque étape du lait frais et du beurre. Le cheik du Bornou, qui nous accompagne, reçoit sur sa route de forts contingents de soldats, dont beaucoup sont armés de fusils. Plus on se rapproche de Dikoa, plus la population est dense. Le terrain étant très plat, on distingue les objets de très loin ; tous les trois ou quatre kilomètres, nous rencontrons des villages arabes, ou de petites villes fortifiées, comme N'Gala, Oursélé, etc., qui sont bâties sur de petites éminences. Si Rabah, au lieu de venir au devant de nous, avait eu l'idée de se défendre dans tous ces petits fortins et de se replier ensuite, quand il eût été sur le point d'être débordé, il n'est pas douteux qu'on ne serait jamais venu à bout de lui, car les munitions nous auraient vite fait défaut. Il est bien heureux qu'il n'y ait pas songé.

Le matin à huit heures nous passons en face d'Adjiré, résidence du Dikoama, ou gouverneur de Dikoa. C'est une petite bourgade sans importance, on ne dirait vraiment pas qu'elle abrite un aussi gros personnage.

Enfin, nous sommes en vue de Dikoa. L'impression ressentie est grandiose. Si loin que la vue s'étende, on aperçoit des murailles et l'on est frappé de la régularité des constructions. Tout est très propre ; on sent qu'il y a eu là un maître sachant se faire obéir.



SPAHIS AUXILIAIRES, ANCIENS SOLDATS DE RABAH ENGAGÉS À NOTRE SERVICE. — DESSIN DE MASSIAS.

Dikoa se compose, à proprement parler, de deux villes, l'une extérieure avec les habitants, les commerçants, le marché, les maisons de campagne des grands personnages ; l'autre intérieure, entourée d'une muraille très régulièrement construite, qui contient à peu près exclusivement les palais des grands seigneurs et de leurs clients immédiats.

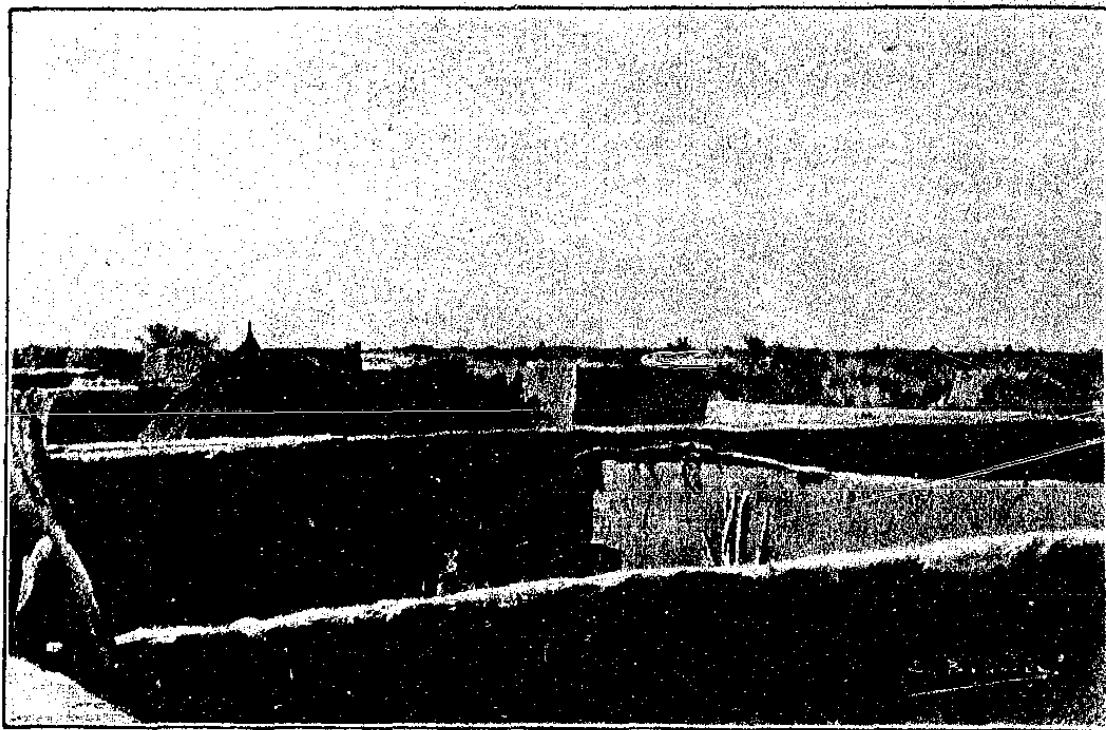
Cette deuxième ville est réellement fort belle. Reconstituée complètement par Rabah, qui en a fait sa capitale, Dikoa est incontestablement un des

centres les plus élégants, en même temps que des plus peuplés, de toute l'Afrique Centrale. Les palais de Rabah, de Niébé, de Fad-el-Allah surtout, se distinguent, entre tous, par leur aspect grandiose.

Le palais de Rabah est une vraie ville avec ses rues, ses cours intérieures, ses couloirs, ses maisons. Il comprend une enceinte haute de quatre mètres environ, de plus de cent mètres de côté. Une porte principale,

épaisse de plusieurs mètres, donne accès dans l'intérieur. Sous la voûte de la porte, sont ménagées des espèces de corps de garde où se tiennent des sentinelles. Cinq cours assez étroites, closes de murailles, se succèdent avant qu'on atteigne les appartements de Rabah, qui sont situés dans une vaste maison aux murs très épais, avec un premier étage.

Au rez-de-chaussée, il y a trois grandes salles ; celle du milieu était la salle d'audience. Comme il n'y a pas de bois de très grandes dimensions dans le pays, on a jumelé ensemble une dizaine de madriers légers, qui ont permis de faire des piliers de soutènement. Le tout a été recouvert d'un crépissage en torchis fort bien fait. Avec les tapis recouvrant le parquet, les sièges, les coussins et le lit de repos où s'accumulaient des étoffes épaisses, l'appartement, tel qu'il était quand Rabah l'occupait, devait avoir très grand air. J'avais la



VUE D'ENSEMBLE DE DIKOA. — DESSIN DE BOUDIER

sensation de me trouver dans quelque vieux repaire du temps des Mérovingiens. Non loin des appartements de Rabah, et communiquant avec eux, était une cour principale où s'élevaient les habitations de ses femmes, habitations plus ou moins élégantes, suivant le rang de celles qui les occupaient. On me dit que le nombre de ces femmes, épouses, concubines ou esclaves, s'élevait environ à un millier. Enfin, il y avait encore dans ce palais deux grandes cours où se trouvaient la poudrière et les magasins. Cette dernière partie, ayant sauté à la suite de l'explosion de la poudrière, n'offrait plus guère que des ruines.

Les habitations de Fad-el-Allah et de Niébé ressemblaient à celle de leur père. Elles étaient naturellement plus petites. Celle de Niébé offrait cependant quelques ornements et quelques sculptures assez primitives sur sa façade principale.

Entre les divers palais s'étendaient de vastes espaces, formant des places d'une régularité presque géométrique. Et ce qui frappa surtout nos troupes lorsqu'elles pénétrèrent dans la ville, c'était l'état de propreté véritablement extraordinaire qui régnait dans cette ville et même en dehors.

Lorsque j'y arrivai, cela avait déjà changé. On voyait que le maître avait disparu et que les Bornouans l'avaient remplacé. Quoi qu'il en soit, je rapportai de mon séjour à Dikoa l'impression de quelque chose de grand, d'une vie intense et d'un mouvement de population comme je n'en avais pas encore vu en Afrique.

Il était vraiment dommage que ce joyau de l'Afrique nous échappât, puisqu'il appartient aux territoires reconnus par les traités à l'Allemagne, et j'avais le cœur bien gros en pensant que si nous avions servi nos intérêts, nous avions par la même occasion beaucoup travaillé... pour le roi de Prusse.

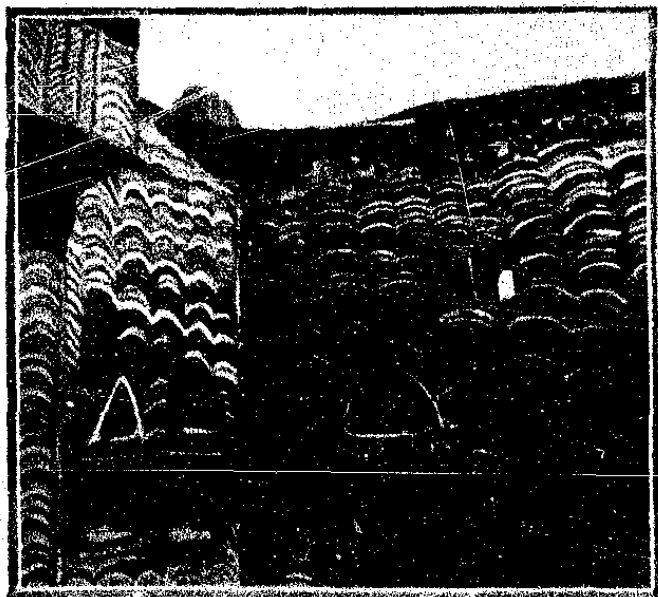
Dikoa, ville de construction toute récente, a remplacé Kouka comme capitale du Bornou. Kouka, à l'heure qu'il est, n'est plus qu'un amas de ruines et est presque complètement désertée. Rabah, qui l'a détruite de fond en comble, s'était installé à Dikoa et par la force des choses, la nouvelle cité était devenue un centre commercial d'une très grande importance.

On peut voir à Dikoa toutes les populations du centre de l'Afrique, depuis le noir le plus foncé jusqu'au blanc le plus clair. Le Tripolitain, le Fezzanais ce courtier de l'Afrique, y coudoient le Haoussa et le Djellaba des bords du Nil. Le Bornouan, le Foulbé, le Baguirmien s'y promènent côte à côte. C'est un mélange de races, de costumes bizarres.

Les esclaves banda, kreich, sara, mousgou, gamergou y circulent en foule. Les jours de marchés importants surtout, la grande place offre une extrême animation. On y trouve tout ce que l'on veut, étoffes du pays, bandes de coton, soieries de Lyon, tissus de soie et coton, étoffes anglaises, sucre, café, thé, quincaillerie, bijoux de corail et d'or. On peut s'y approvisionner très facilement.

Il n'est d'ailleurs pas étonnant qu'il en soit ainsi. De tout temps, le Bornou a été réputé pour l'importance de ses transactions. Les descriptions qu'en ont faites Barth et Monteil en témoignent suffisamment. Cette

prospérité du Bornou a été la cause de sa perte. Ayant la vie trop facile, les Bornouans se sont amollis et, plongés dans le vice et la débauche, ils ont été une proie facile pour les bandes de Rabah. Celles-ci, disciplinées, menées très durement, habituées à une vie frugale, n'ont pas eu de peine à vaincre leurs adversaires.



INTÉRIEUR DU PALAIS DE NIÉBÉ, FILS DE RABAH.  
DESSIN DE MASSIAS.

Mais peu à peu, les vainqueurs s'habitueront à la vie large qu'ils s'étaient procurée. Ils devinrent des raffinés et commencèrent, eux aussi, à perdre quelque peu de leurs qualités guerrières. L'existence était trop agréable à Dikoa, la débauche y régnait en maîtresse.

Les femmes libres, les concubines ou les esclaves, originaires de tous les coins de l'Afrique, se livraient aux pires excès. Fad-el-Allah et Niébé, les deux fils de Rabah, étaient réputés pour leurs aventures galantes. Ils s'étaient, de plus, adonnés à l'ivrognerie la plus abjecte. La chronique scandaleuse du pays était pleine de récits les édifiant.

J'ajouterai que, comme conséquence de cet état de choses, la délation et l'espionnage étaient florissants partout. Chacun se méfiant de son voisin, de ses femmes, de ses enfants, les faisait surveiller étroitement par tout un peuple d'eunuques et de matrones à sa disposition.

Aussi, bien des innocents payèrent-ils de leur vie un geste imprudent, une parole insignifiante, un acte irréfléchi. La propre mère de Fad-el-Allah et de Niébé, femme légitime de Rabah, fut une des victimes de cet

esprit soupçonneux qui régnait à la cour du Bornou. Son mari, rentrant triomphalement à Dikoa, à la suite d'une expédition victorieuse, elle se porta au-devant de lui à la porte du palais. Dans sa hâte, ayant oublié de mettre ses chaussures, elle emprunta celles d'un soldat de garde. Rabah en fut averti aussitôt. Incontinent, il la fit saisir, ainsi que le soldat, et tous deux eurent la tête tranchée.

Un autre fait aussi triste m'a été rapporté sur le compte de Rabah : il se promenait un soir, dans les cours de son palais, quand il aperçut une de ses concubines, étendue sur une natte à la porte de sa maison. Il



UNE DES COURS DU PALAIS DE RABAH APRÈS L'EXPLOSION DE LA POUDRIÈRE. — DESSIN DE TAYLOR.

faisait très chaud. La jeune femme, qui s'était endormie profondément, était à moitié dévêtue. Sur sa poitrine nue pendait un sachet à amulettes, retenu par un cordon passé autour de son cou.

Doucement Rabah s'approche d'elle, coupe le cordon, s'empare du sachet et rentre dans ses appartements, où il mande près de lui un de ses *fakkis* (lettrés). Il lui remet le sachet et lui ordonne de faire la lecture des papiers qu'il contient. Le fakki s'exécute aussitôt.

« O mon seigneur, — dit-il à Rabah, — il n'y a dans ce papier que de bonnes choses. Celle

qui a fait faire cette amulette, n'a eu qu'un désir, celui d'être aimée de toi pour la vie.

— Comment, chien ! oses-tu prétendre que ce papier contient de bonnes choses ? Une femme a eu l'audace d'essayer d'avoir une influence sur ma volonté, et tu trouves qu'elle n'a pas commis une action blâmable !...



— Tu es donc d'accord avec elle?... Vous allez mourir tous deux... » Et, en effet, tous les deux furent égorgés.

Il me faut encore, puisque j'ai parlé de Rabah et de ses fils, mentionner sa fille, nommée Haoua. Tout aussi dépravée que ses frères, elle semble leur avoir été de beaucoup supérieure par son intelligence. Physi-

quement, elle ressemblait beaucoup à son père. Elle montait à cheval comme un homme, et avait coutume de revêtir le costume masculin. Tireuse remarquable, elle ne sortait jamais qu'armée d'un fusil. Elle épousa successivement trois maris. Le premier mourut de mort violente. Le second fut Hayatou, le fils révolté du sultan de Sokoto. Hayatou ayant échoué dans sa tentative de rébellion contre son père qu'il voulait déposséder du trône, fut réduit à la fuite. Accompagné de quelques centaines de cavaliers, il se réfugia à Balda dans le



INTÉRIEUR DU PALAIS DE RABAH À DIKOA. — DESSIN DE TAYLOR

Mandara, où il se tailla une petite principauté. Rabah, qui venait de faire la conquête du Bornou et qui avait des visées sur le Sokoto, espérant que Hayatou l'aiderait dans ses projets de conquête, négocia avec lui et lui donna sa fille en mariage.

Tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur Hayatou me le représentent comme un personnage très sympathique, une sorte de redresseur de torts. Très pieux, il s'était élevé avec véhémence contre les crimes et les exactions commis par son père sur ses sujets musulmans. C'est au nom de la religion outragée, qu'il se souleva contre lui. Avec de semblables idées, il ne pouvait non plus approuver les actes de Rabah. Aussi fut-il bientôt en désaccord avec lui.

Soutenu dans son opposition par sa femme, qui, très ambitieuse, rêvait de succéder à son père, au préjudice de ses deux frères, il n'hésita pas à se mettre en révolte ouverte.

Rabah, ayant réuni une forte armée, envoya contre lui son fils aîné Fad-el-Allah. Les deux troupes se rencontrèrent non loin de Koussouri. Écrasé par des forces supérieures, Hayatou lutta jusqu'au bout, très courageusement. Il fut vaincu et tué.

Quant à Haoua, déçue dans ses espérances, elle ne tarda pas à rentrer en grâce auprès de son père, qui avait toujours eu un faible pour elle. Elle épousa alors en troisièmes noces un Djellaba nommé Hibid, avec qui elle était du reste liée déjà depuis fort longtemps.

On voit, par ce tableau, bien au-dessous de la vérité, que la vertu ne régnait pas en maîtresse parmi les Rabistes. Il n'en saurait d'ailleurs être autrement et il n'y a pas lieu de s'étonner d'un état de choses qui n'est que la conséquence naturelle de la pratique de la religion musulmane.

Les deux principes de la polygamie et de l'esclavage étant admis par l'Islam, une société musulmane doit être pervertie très rapidement. Pour ma part, je ne comprendrai jamais que l'on soutienne raisonnablement que ces gens-là sont capables de sortir de leur ornière.

Leur religion en fait des sectaires, des ignorants et des jouisseurs. On cite, dit-on, des musulmans instruits qui sont très tolérants. Erreur profonde ; s'ils sont tolérants, ils ne sont plus musulmans. Ils discutent,

ils raisonnent : le musulman ne raisonne pas. L'ennemi, c'est l'infidèle, qui est taillable et corvéable à merci, qui doit peiner et souffrir pour que le croyant possède et soit heureux.

Il serait puéril de se fier le moins du monde à eux. Ils ne tiennent leur parole que quand ils ne peuvent faire autrement. D'ailleurs, une parole ou un traité signé avec des infidèles ne compte pas.

Cette thèse, qui demanderait à être développée longuement, ne saurait, faute d'espace, trouver sa place ici. Les faits ne me manqueraient pas pour étayer mon argumentation...

J'en reviens à mon séjour à Dikoa. Le cheik du Bornou, Omar Seinda, s'était réinstallé dans le palais de Rabah. De toutes parts, les soumissions lui parvenaient. Aussi était-il très heureux, si heureux même qu'il songeait à se servir de sa nouvelle puissance pour ne pas me rendre les nombreux captifs banda, originaires de la région du Gribingui, où Rabah les avait enlevés. Il finit cependant par m'en remettre un bon nombre parmi lesquels je trouvais des femmes de nos Sénégalais morts à Togbao. On conviendra que la reconnaissance n'était pas la vertu dominante de notre hôte.

On jugera encore mieux de ses bons sentiments en lisant l'anecdote suivante :

Après la mort de Kiari et la chute de l'ancien royaume de Bornou, celui qui devait plus tard être le cheik Omar s'était enfui à Zinder. Il y vivait d'une façon très précaire, presque misérable. Seule, une de ses femmes légitimes l'avait suivi. Pendant toute la durée de son exil, elle ne le quitta pas un instant et ne cessa de l'entourer de ses soins. Quand son mari retourna au Bornou sous la protection de la mission Saharienne, elle l'accompagna naturellement, prête à partager tous les dangers qu'il pouvait courir.

Elle en fut bien mal récompensée. Le jour où Omar, grâce à l'aide des trois missions françaises, fut remis en possession du trône de ses pères, il oublia tous les services que cette malheureuse femme lui avait rendus. La trouvant trop vieille, il la répudia, sans autre forme de procès, pour en épouser de plus jeunes.

Ce qui acheva de me rendre tous les Bornouans peu sympathiques, ce fut leur attitude envers tous ceux qui de près ou de loin avaient servi Rabah. Les vengeances exercées furent odieuses. L'un des chefs de bannière de Rabah, nommé Béchara, blessé en plusieurs endroits et incapable de se mouvoir, me fut présenté. Je demandai au cheik Omar de le bien traiter et d'assurer sa subsistance. Il me le promit. A peine avais-je quitté Dikoa, que le malheureux Béchara était étranglé.

Sa fille, qui ne l'avait pas quitté et qui le soignait avec le plus grand dévouement, fut entraînée par les femmes bornouanes sur la place du marché et mise à mort.

Je cite ce fait en particulier, mais il s'en est passé des centaines d'autres aussi abominables. Décidément, la comparaison entre Rabah et ses successeurs était plutôt en faveur du premier. Pas plus cruel qu'eux, il avait du moins des qualités

de bravoure qui faisaient à ceux-ci totalement défaut...

Après huit jours de séjour, où nous réglons ensemble provisoirement toutes les difficultés pendantes, je me dispose à regagner Fort-Lamy. La mission Jalland, de son côté, se dirige sur Zinder, où elle doit séjourner jusqu'au moment où elle sera relevée.

Le temps que j'avais passé à Dikoa m'avait aussi permis d'être définitivement renseigné sur les diverses circonstances de la mort de de Béhagle.

Voici quel est le récit qui m'en fut fait : de Béhagle, ayant quitté Prins, se rendit auprès



CHÈVES BANDA. — GENÈVE DE MASSIAS.

Fort-Lamy Cheiko à Koussouri. Il y fut bien reçu et dirigé sur Dikoa, selon sa demande.

En chemin, un courrier de Rabah lui enjoint de faire demi-tour. Il n'en tient aucun compte et continue sa route. Il arrive à Dikoa où Rabah, malgré son vif mécontentement, donne l'ordre de le recevoir.



ATAQUE D'UNE RECONNAISSANCE DE LA MISSION DE BÉHAGLE PAR LES CAVALIERS DE BARAH A FADJÉ.  
DESSIN DE MADAME PAULE GRAMPÉL.

Il est logé à proximité de la maison d'un des chefs de bannière, nommé Djebarrah, qui doit pourvoir à ses besoins. Peu après Rabah le reçoit. L'entretien débute d'une façon cordiale sur les assurances que lui donne de Béhagle qu'il est commerçant.

Malheureusement, les choses prennent une mauvaise tournure dès que Rabah, sachant que de Béhagle possède une certaine quantité de fusils à tabatière, exprime le désir de les lui acheter. Notre compatriote refuse net. Des paroles vives sont échangées et l'on se sépare fort mécontent l'un de l'autre.

Le lendemain, nouvelle audience. On reparle des fusils d'abord, puis la causerie dévie et on en vient à parler politique. De Béhagle critique vivement les actes de Rabah vis-à-vis de Gaourang, lui affirmant que s'il ne cessait pas ses incursions, il aurait à s'en repentir.

Furieux, Rabah le fait enchaîner. En même temps, toute sa suite est gardée à vue, ses marchandises et ses armes saisies; ses serviteurs lui sont enlevés et remplacés par d'autres.

De Béhagle, hors de lui, se met à invectiver Rabah, qu'il traite de « chien, fils de chien, esclave ».

Il se calme néanmoins peu à peu et sa nouvelle attitude, faite de calme et de dédain, inspire à tous un respect mêlé de crainte. Rabah, redoutant les conséquences d'un assassinat, n'ose pas le faire tuer. Il quitte Dikoa pour envahir le Baguirmi, laissant son prisonnier à la garde de son fils Fad-el-Allah.

Le combat de Togbao a lieu. Rabah, qui croit s'être débarrassé des Français pour toujours, envoie à Fad-el-Allah l'ordre de mettre de Béhagle à mort.

Ce dernier reçoit la nouvelle très froidement. Il se lève du lit où il est couché et dit : « Je dois mourir, c'est bien, les Français ne craignent pas la mort; je suis prêt; mais rappelle-toi que je serai vengé ».

Des esclaves viennent alors et le portent sur leurs épaules jusqu'au lieu du supplice la place du marché, où une potence est dressée.

Pendant le funèbre trajet, notre compatriote, jusque-là silencieux, se retourne vers Fad-el-Allah et lui dit : « Je vais mourir et n'ai point peur. Quant à vous autres, rappelez-vous toutes mes paroles : dans quelques mois, vous serez ou morts ou fugitifs. »

Ces paroles prophétiques frappèrent tous les assistants de terreur, mais n'empêchèrent point le crime de s'accomplir. De Béhagle fut pendu à la potence où l'on exécutait les criminels. Son corps fut ensuite jeté dans un puits où malgré toutes mes recherches, il me fut impossible de le découvrir.

Quelques mois après seulement, j'appris que la dépouille mortelle de M. de Béhagle avait été jetée dans le puits voisin de la maison de Djebarrah, où j'ai ordonné de faire pratiquer des fouilles.



CHEFS N'GAÏS (PAGE 622). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Je quittai Dikoa le 15 juin pour reprendre la route de Fort-Lamy.

Quel changement s'est opéré en quinze jours ! La pluie, tombée en abondance, a fertilisé toutes ces plaines qui me semblaient auparavant si désolées. Partout on rencontre des plantations pleines de promesses. Évidemment, la région du Tchad est riche et vaut la peine d'être conquise. Nous n'en avons malheureusement qu'une partie, mais notre lot est encore assez beau pour qu'on ne puisse pas regretter les sacrifices consentis en hommes et en argent.

De retour à Fort-Lamy, je me préoccupai tout de suite de l'organisation générale des pays nouvellement conquis. Ils furent divisés en deux régions :

1° les territoires s'étendant depuis l'Oubangui jusqu'au septième parallèle réservés à l'administration civile ; 2° ceux placés au Nord du septième parallèle confiés aux officiers qui venaient d'en faire la conquête, sous la direction du capitaine Robillot.

Étant donné ce que j'ai dit de la constitution des états musulmans du Tchad et de l'œuvre de Rabah, il ne





UN HOMME DE SENOSSI ET SON GRIOT. — DESSIN DE J. LAYÉ.

me fut pas difficile d'établir l'impôt chez des gens habitués à le payer. Aussi bien le principe en fut-il accepté immédiatement par les tribus arabes qui passèrent sous notre administration directe.

Quant au Baguirmi, qui avait conclu avec nous un traité de protectorat en 1897, je lui ai laissé son autonomie presque complète, avec la charge néanmoins de participer aux dépenses militaires d'occupation. De plus, nous avons reçu du sultan Gaourang le droit d'administrer directement le delta du Tchad, habité par des Arabes pasteurs et agriculteurs.

Enfin, toutes les rives du Chari sont aussi sous notre autorité directe. Gaourang a renoncé à son droit de razzia dans ces parages, ainsi que sur les populations païennes constituant une partie des groupes Sara, Nyellim, Kaba Mara, etc.

Nous sommes donc solidement installés dans les territoires de la région du Tchad. Actuellement, grâce aux renforts envoyés par la métropole, nous pouvons étendre notre action sur le Kanem qui réclame notre protection, et, dans un avenir prochain, nous serons en état de traiter définitivement la question du Ouadaï. Il n'est pas douteux qu'avant peu de temps nous pourrions, grâce à l'impôt et aux taxes établies, diminuer de plus en plus nos dépenses.

La région du Tchad est riche en bétail et en grains de toute nature ; le blé même y vient ; de plus sa population nombreuse produit des cuirs, des plumes d'autruche et consomme en grande quantité des marchandises de provenance européenne, telles qu'étoffes, sucre, café, thé, quincaillerie, parfumerie, savon, bijoux d'or et d'argent, etc.

Nous pouvons donc espérer créer dans ces territoires un débouché pour nos produits, mais à la condition expresse de respecter l'organisation du commerce local. Ce commerce est tout entier entre les mains des Tripolitains, et il y aurait le plus grand danger pour l'avenir de nos possessions à vouloir les supplanter. Nous devons leur fournir les marchandises de vente dont ils ont besoin en créant des entrepôts, sans nous mêler nous-mêmes de transactions de détail. En un mot nous devons être leurs fournisseurs et non leurs concurrents.

La création de ces entrepôts, outre qu'elle serait très profitable aux commerçants qui voudraient l'entreprendre, leur permettrait de se livrer à un commerce local qui ne serait pas sans bénéfices. Je veux parler

de la vente de troupeaux, qui seraient facilement transportés sur l'Oubangui, où l'on manque de viande de bœuf.

Tout ce que je viens de dire se rapporte surtout aux pays situés au Nord du dixième parallèle. Il n'en est pas de même des territoires situés entre le septième et le dixième, habités par des tribus païennes, parlant assez primitives. Notre action sur elles sera beaucoup plus lente. D'ailleurs ce que je vais dire au sujet des peuplades vivant au Sud du septième parallèle se rapporte également à celles-là.

*Région civile.* — Les indigènes habitant la région civile se divisent en deux groupes ethniques principaux : les Banda et les Mandjia.

*Banda.* — Les Banda paraissent être d'origine nilotique. Leur migration s'est faite du Nord-Est vers le Sud-Ouest. Refoulés par les razzias musulmanes, ils ont chassé à leur tour les gens de race mandjia qui se replient peu à peu vers l'Ouest. On rencontre ces derniers depuis le 18° degré de longitude Est jusqu'au delà de la Sangha.

Les Banda sont agriculteurs, chasseurs, tisserands et forgerons ; leurs cases rondes en pisé, recouvertes d'une toiture en chaume sont habitées en moyenne par quatre personnes. Les tribus banda sont fort nombreuses. Elles comprennent les N'Dis, les Kas, les M'Bis, les M'Brés, les Tambacos, les Marbas, les Ungourras, les G'Baggas, les N'Gaos et peut-être les Oudjions.

Les Banda sont très braves et très guerriers. C'est parmi eux que Rabah s'est procuré ses meilleurs soldats. Il y a dans ce pays, pour l'avenir, une précieuse source de recrutement pour la milice du Congo. D'ailleurs on a déjà fait dans cet ordre d'idées des essais qui ont été très satisfaisants. Le Banda n'est pas seulement un bon soldat, il est aussi un travailleur excellent. Il n'est pas douteux que les compagnies commerciales du Congo, qui manquent si souvent de personnel indigène, pourraient trouver dans le pays banda des auxiliaires très utiles. Parmi les Banda, les plus nombreux sont sans contestation les G'Baggas. Les plus intelligents et les plus redoutés sont les N'Gaos, qui ont subi l'empreinte musulmane plus profondément que leurs voisins. Ayant fait partie des rezzous de Rabah et de Senoussi, ils possédaient avant notre arrivée quelques fusils à piston qui leur permettaient de mettre le pays en coupe réglée et de se faire payer tribut par les autres indigènes, principalement par les Mandjia.

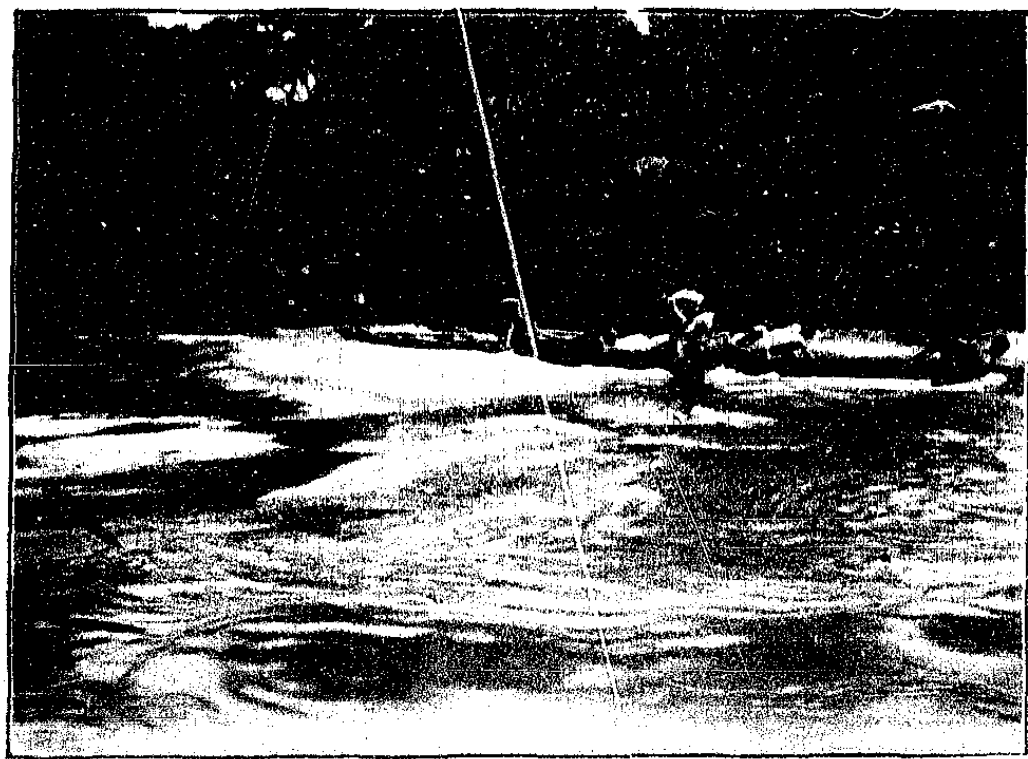
*Mandjia.* — Les tribus de race mandjia comprennent les Mandjia proprement dits, les M'Buccas, les M'Brous et toutes les peuplades s'étendant entre le haut Gribingui et la haute Sangha.

Très craintifs, constamment razzisés par tous leurs voisins, notre arrivée dans le pays, après avoir été pour eux un véritable sujet de terreur, est maintenant considérée comme une sauve-garde. Ils nous fournissent en très grande quantité les porteurs dont nous avons besoin.

Grands producteurs de vivres, on peut trouver chez eux les légumes et la grain nécessaires à l'alimentation des Européens et des miliciens.

*Productions de la région civile.* — Le manioc est cultivé concurremment avec le mil par les Mandjia surtout. Les Banda produisent principalement du mil. Les autres cultures vivrières sont le maïs, l'igname, la patate, une sorte de pomme de terre très allongée nommée *dassa*, les concombres, le giraumon, le sésame, l'arachide, des haricots de plusieurs espèces, un haricot de terre nommé *n'djou*.

Le riz pousse à l'état sauvage, mais n'est ni connu, ni



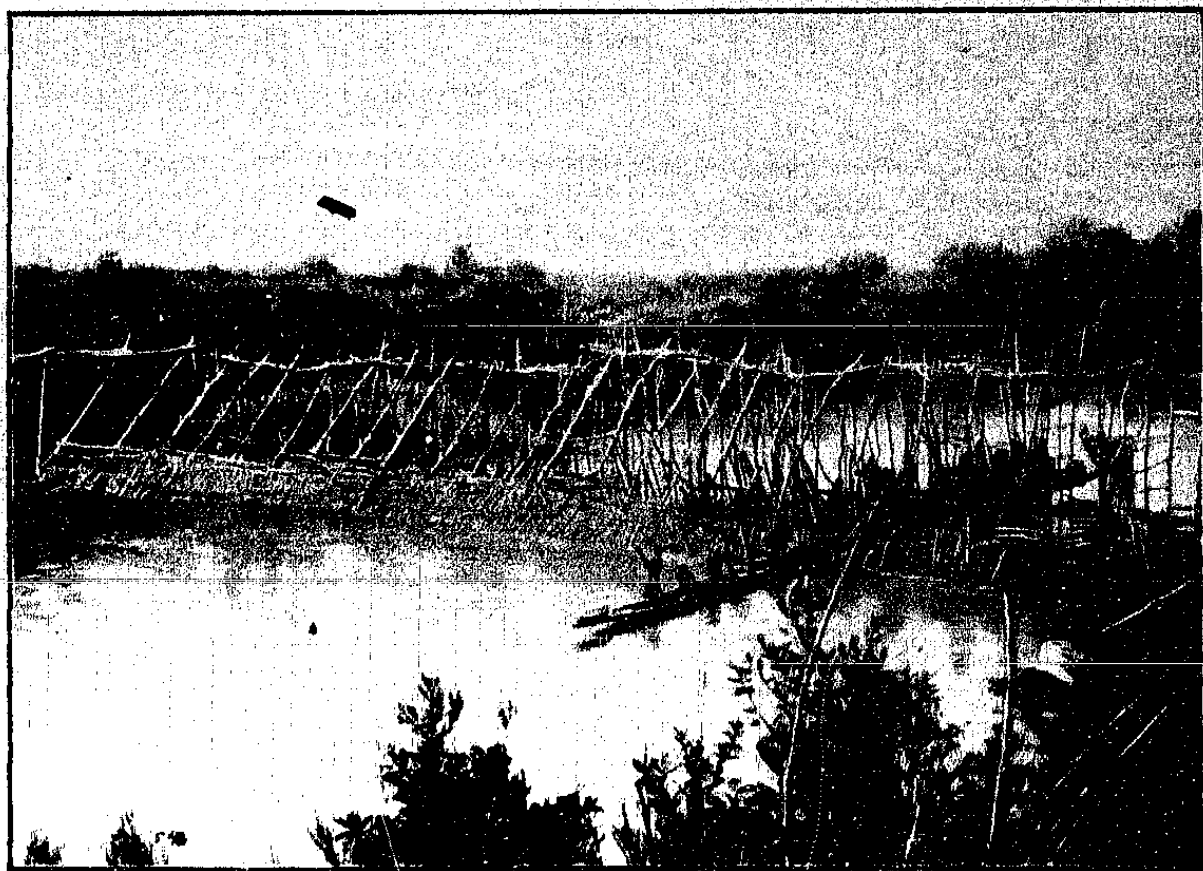
SUR LA TOMI, PASSAGE D'UN RAPIDE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

utilisé par les indigènes. Parmi les autres produits cultivés, on peut citer le coton avec lequel quelques indigènes tissent des vêtements grossiers, et le tabac, très répandu.

Les produits naturels du sol sont le karité et le caoutchouc, que les indigènes commencent à récolter. Celui-ci est fourni par plusieurs espèces de lianes différentes. Il est généralement de belle qualité et se coagule soit

avec de l'eau salée, soit avec de l'oseille du pays : une espèce même se coagule spontanément. Enfin, les éléphants sont très nombreux dans tout le pays. Ils ont été jusqu'ici peu chassés, de sorte qu'il n'existe pas de très grands stocks d'ivoire ; mais on en trouve cependant en quantité notable. Ayant énuméré les différentes populations de la région civile et esquissé à grands traits leurs principaux caractères, il me reste à dire quel parti nous pourrions en tirer et quelle a été notre ligne de conduite vis à vis d'elles pendant les cinq dernières années.

Au moment de notre arrivée dans le pays, à part les N'Gaos, on peut dire que non seulement aucune des deux races Banda et Mandja, mais même aucune des tribus qui les composent, ne constituait de groupements effectifs.



LE BARRAGE DE PÊCHE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

Autant il y avait de villages, autant il y avait de chefs. On comprend, par suite, que des éléments aussi disséminés, aussi désunis, offraient une proie facile aux chasseurs d'esclaves. On conçoit aisément aussi combien il était difficile pour nous d'obtenir la moindre chose de ces gens vivant indépendants, sans autorité constituée, sans hiérarchie. Quelque difficile que m'ait paru la tâche au début, je n'ai cependant jamais désespéré du résultat final. Il fallait beaucoup de patience et surtout il était important de bien définir le but qu'on voulait atteindre et les moyens à employer.

Le but était double : 1<sup>er</sup> créer des besoins aux indigènes pour que nos commerçants pussent s'établir parmi eux ; 2<sup>e</sup> leur faire payer un impôt qui viendrait en atténuation de nos dépenses d'occupation.

Le problème posé, la solution n'était pas aisée. Il fallait se mettre en contact intime avec toutes ces petites communautés, étudier leurs parentés, leurs rapports, leurs besoins, pour arriver ensuite à constituer des groupements à peu près homogènes, avec des éléments constitutifs d'aspirations identiques et d'intérêts communs, et encore ne serait-ce là qu'un pas de fait vers le résultat définitif, qui doit être la réunion des gens parlant la même langue sous l'autorité d'un seul chef.

Ce but, indiqué par moi et poursuivi sans relâche, est à l'heure actuelle en partie atteint grâce à l'activité, à la patience et au dévouement de l'administrateur Bruel et de ses collaborateurs Roussel, Perdrizet, Pinel, etc... La méthode employée a été simple : l'exploration du pays a été faite, les villages classés et portés sur une carte, après quoi l'occupation des points les plus importants a eu lieu.

Le premier résultat de cette occupation a été, pour ces populations païennes, une sécurité jusque-là inconnue. Elles sont devenues plus fixes dans leur habitat et par suite ont produit davantage.

En fourrissant des vivres et des porteurs, tous ces gens se sont habitués à nous voir et aussi à se connaître. Les rassemblements dans les postes de gens de tribus différentes leur ont fait peu à peu concevoir l'idée d'un rapprochement plus intime sous l'égide et le commandement d'un Européen.

La confiance s'étant établie de plus en plus, et l'indigène ayant constaté que nous étions réellement pour lui des protecteurs et des clients, il est devenu plus facile de lui faire comprendre que cette protection, fort onéreuse pour nous, devait être payée par lui. Ce principe très simple du donnant donnant est très bien compris par le noir. Il est bien évident qu'il faut lui prouver qu'on lui donne quelque chose pour qu'il se reconnaisse débiteur. Une fois qu'il l'a reconnu, la question est réglée, l'impôt est accepté en principe.

C'est ce qui eut lieu avec nos indigènes. La base de l'impôt a été de deux kilos de caoutchouc par case et par année, dont moitié revient aux chefs et moitié à l'État.

Une partie des Mandjia a reconnu un chef appelé Makourou nommé par nous; les N'Gaos en ont un autre, les Ungourras également. On procédera de même avec les autres tribus et, dans un avenir très proche, la perception de l'impôt, commencée depuis un an et demi, pourra avoir lieu partout.

Il me reste maintenant, pour terminer, à dire quels ont été les résultats géographiques obtenus.

J'eus, pour ma part, l'occasion d'effectuer un nouveau voyage sur le Tchad avec le vapeur *Léon-Blot*. Comme les eaux étaient encore presque basses, je puis affirmer, sans crainte de me tromper, que le grand lac est navigable en toute saison, à condition qu'on se tienne à une distance de trois à cinq kilomètres de la côte. A cette distance, les fonds sont de plus de trois mètres, augmentant beaucoup vers le large. Du côté Est, les bancs de sable sont très nombreux; les grands fonds sont du côté Ouest. Nous sommes restés une huitaine de jours sur le lac et avons pu ainsi reconnaître tous les bras de son delta. Malheureusement, le temps nous manqua pour pousser jusqu'aux îles habitées par les Bouddoumas. Pirates et voleurs, ces indigènes ne manifestent pas grand désir d'entrer en rapports avec nous. Ce serait cependant chose très désirable, car ils sont relativement riches; ils élèvent beaucoup de bœufs.

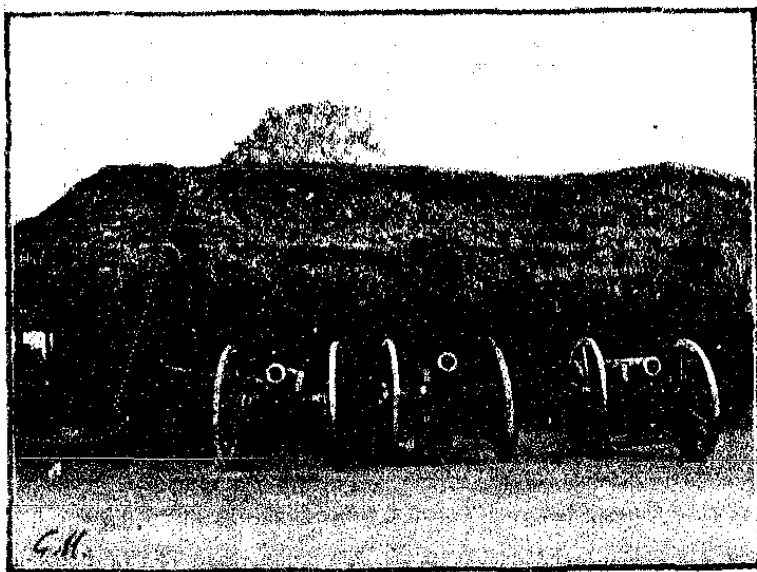
Les autres reconnaissances effectuées dans la région militaire par les capitaines de Cointet, de Lamothe, Bunpust, Galland ont permis l'étude des pays païens Sara, Nyellim, Boua. Le lieutenant Kieffer, partant de Mainheffa, est redescendu jusqu'au 10° degré et de là a atteint le Logone dont il a suivi le cours jusqu'à Laï. Enfin, le capitaine de Lamothe a dressé des itinéraires chez les Arabes Daaguère, sur la rive droite du Chari, derrière Bousso.

Dans la région civile, on a délimité les divers bassins de la Kémo, de la Nana, du Gribingui, de l'Ombela et de la M'Poko. Enfin, le beau voyage de MM. Bernard et Huot a permis d'identifier, avec le Bahr-Sara, la rivière Ouahm, dont le voyageur Perdrizet avait remonté une partie du cours. Un des affluents de cette rivière Ouahm, la Fafa, navigable pour les pirogues, nous permettra vraisemblablement l'emploi d'une nouvelle route pour atteindre le bassin du Chari.

L'exposé de ces dernières considérations termine le récit de cette deuxième campagne qui, pour moi, dura exactement deux ans. J'étais arrivé au Congo au commencement de 1899. Le 2 janvier 1901, je quittais le poste de Fort-de-Possel, et, le 25 février, j'étais de retour en France.

Qu'il me soit permis, en concluant, de remercier encore une fois tous les officiers et fonctionnaires qui m'ont prêté un concours aussi complet et aussi dévoué. Ce sera le grand honneur de ma vie d'avoir eu de tels collaborateurs. Grâce à eux, la tâche que nous avions acceptée, a été pleinement remplie et le but assigné complètement atteint pour le plus grand profit de la France, dont l'Empire colonial s'est trouvé accru d'un vaste territoire.

GENTIL.



LES TROIS PIÈCES DE QUATRE REPRISES À RABAH. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.